

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

L'ECHO DE LA FRANCE.

LES PAÏENS

TÉMOINS DU CHRISTIANISME.

Le Christianisme a pour lui le témoignage du monde moderne. Vis à-vis de nous qui le discutons aujourd'hui après vingt siècles de bienfaits, il est en possession. Il n'a rien à prouver. Il est. Il est tellement, que nous ne sommes que par lui, et que c'est engendrés par lui, portés par lui, respirant en lui, que nous nous retournons contre lui, et que nous lui demandons ses titres. Mes titres ? peut-il répondre, c'est vous ; c'est le monde ; c'est la vie que je vous ai donnée et que je vous conserve : c'est tout !

Pour échapper à cet écrasant argument de toute l'humanité moderne, ira-t-on se réfugier dans l'humanité antique, et, déserteur de la civilisation, ira-t-on, du sein des écoles de philosophie, des sanctuaires du polythéisme, des théâtres, du forum, du foyer grec ou romain, s'armer contre le Christianisme de vingt autres siècles d'existence humaine auxquels il aurait été étranger, et qui n'étaient pas sans grandeur intellectuelle ni sans grandeur morale, sans vérité ni sans vertu ?

Vaine ingratitude ! Là même nous le trouvons ; de là même nous sommes renvoyés à lui, par un double témoignage que lui rend toute l'Antiquité, ie témoignage de sa vérité, et le témoignage de sa nécessité :

De sa vérité, par les plus belles conceptions et les plus belles vertus qui ont vivifié le monde ancien, lesquelles étaient chrétiennes de nature et d'aspiration ; de sa nécessité, par l'impuissance de ces conceptions et de ces vertus à retenir l'humanité sur la pente de la corruption où elle était gisante quand il est venu l'en retirer.

Cette thèse à double face et à double tranchant demanderait des volumes de développements et de citations. Nous allons en condenser ici les principaux éléments. C'est un ordre de preuves nouveau, croyons-nous, comme double aspect des grandeurs et des impuissances de l'Antiquité païenne conciliées dans une même conséquence. Chacun de ces aspects a été présenté jusqu'à ce jour exclusivement à l'autre, et dès lors faussement, soit à la gloire, soit à la honte de l'humanité antique, selon qu'on se déclare pour ou contre. En les réunissant, on est plus à l'aise pour dire toute la vérité dans les deux sens. Cet ordre de preuves viendra utilement aujourd'hui prendre la place des preuves évangéliques qui ont définitivement triomphé par les derniers aveux de l'impiété, et donner à l'Apologétique chrétienne ce rajeunissement et cette appropriation au besoin des temps qui renouellent et perpétuent le triomphe de la Vérité à travers les âges.

Nous allons partager cette étude en deux chapitres :

Celui-ci, sur les grandeurs de la nature humaine dans le paganisme, témoignages de la vérité du Christianisme.

Le suivant, sur ses impuissances, témoignages de sa nécessité.

O testimonium animæ naturaliter christianæ! "O témoignage de l'âme humaine naturellement chrétienne!" s'écriait Tertullien, en surprenant sur les lèvres du paganisme des témoignages de foi, dont il s'autorisait contre lui. Bossuet a dit aussi qu'il y a un *Christianisme de nature*. Rien n'est plus vrai. Le besoin de croire, dont nous avons développé les preuves, l'expliquerait suffisamment. L'âme *appête* naturellement son bien, qui est Dieu, même quand il lui est inconnu : et Dieu connu, c'est le Christianisme. Indépendamment de cette aspiration naturelle, le monde ancien était placé entre deux révélations dont il ressentait l'influence : la première, par le souvenir traditionnel des croyances conservées dans le Judaïsme, et non entièrement perdues dans le paganisme ; la seconde, par l'attente d'une restauration divine promise, et dont la misère humaine entretenait le saint désir. Le monde ancien était ainsi placé entre deux crépuscules, l'un au couchant, l'autre au levant : et c'est des rayons brisés et croisés de ces deux lumières, ou plutôt de cette unique lumière, que lui venait, par tradition ou par aspiration, l'idéal qui l'a fait vivre, ou plutôt qui l'a retardé de mourir.

I. Nous avons pu en juger grandement, déjà, par les diverses citations que nous avons faites de Platon, tellement chrétiennes qu'elles nous servent à refaire des chrétiens, et que Pascal écrivait dans son projet d'Apologétique : "Platon, pour disposer au Christianisme."

Or, Platon résume la pensée humaine avant JÉSUS-CHRIST. Il en est la plus profonde, la plus éminente, la plus complète personnification.

Il prend ses bases, en effet, avec une naïveté toute populaire, dans les traditions et les croyances les plus universellement reçues, et il s'élève, par une sorte de génie ailé, aux plus sublimes déductions. Il concentre sur les cimes de sa pensée tous les rayons antérieurs de vérité depuis Pythagore, et il les verse sur tous les temps postérieurs jusqu'à Cicéron. Il a, de plus, une sorte d'intuition et de seconde vue qui lui fait voir l'avenir dans le miroir brisé du passé, et pressentir le Christianisme à force d'en sentir le besoin par la grandeur de son âme ; à force, hélas ! aussi de le justifier par la profondeur de ses chutes et de ses écarts.

En attendant ce secours, qu'il appelle en des termes que nous avons déjà indiqués et que nous reproduirons d'une manière plus complète, il présente partout la Religion comme le terme, la sanction et le couronnement de la philosophie. Et cette Religion, quelle est-elle ? C'est celle qui professe hautement : Dieu, la Providence, l'Âme, l'Immortalité, la Justice divine au sortir de cette vie, l'Eternité, le Ciel, l'Enfer, le Purgatoire, la Révélation primitive, une seconde Révélation, la vanité de tous les faux biens de cette vie, la poursuite du seul vrai Bien ; la nécessité morale de s'attacher à Dieu et de travailler à lui devenir semblable par un culte assidu de religion positive ; la sanctification des jours de repos prescrits par la religion, pour réparer les pertes de l'éducation qui se relâche et se corrompt dans le cours de la vie ; la préparation à la mort en vue du Jugement ; l'expiation du péché par l'aveu et par la pénitence ; et mille fragments d'autres croyances, telles que la Trinité et le Verbe, où l'on reconnaît des débris de la vérité intégrale que nous possédons aujourd'hui pleinement. Tous ces dogmes, toutes ces croyances se lisent dans Platon en des termes qui ajoutent à la force du témoignage ; et quand nous lisions nous-même dernièrement qu'un esprit honnête, mais profondément dévoyé, rejetait avec éclat, en mourant, la religion de JÉSUS-CHRIST, disant qu'il était de la religion de Platon, nous admirions sa triste ignorance. Platon l'eût renvoyé à Celui à qui il renvoyait Alcibiade, et qui est Celui-là même que ce malheureux esprit rejetait, et il eût exigé de lui ces croyances traditionnelles dont la chaîne traverse le genre humain.

M. Cousin, qui, dans ses Arguments et dans ses Notes, s'est montré souvent, j'ai regret de le dire, moins chrétien que Platon, était cependant frappé de cet enchaînement *traditionnel* de sa philosophie, et il en parle avec une sorte d'enthousiasme. " C'est dans Platon lui-même, dit-il, qu'il faut chercher le développement et suivre l'enchaînement de ces grandes vérités toujours anciennes et toujours nouvelles, qui, après avoir servi de berceau à la société naissante, la soutiennent dans sa course et ne l'abandonneront jamais ; qui ne s'éclipsent un moment,

dans la dissolution des empires, que pour reparaître avec plus de majesté dans les empires nouveaux ; que nul sage n'a faites, que nul sophiste ne peut détruire ; que Platon reçut de Pythagore, qui lui-même les avait puisées aux sources mêmes de la civilisation humaine que l'Orient légua à l'antique Grèce, la Grèce à Rome, Rome à la société moderne, comme la base et la condition de toute existence sociale, et qui, enfin, soit dans le monde réel, soit dans le monde des idées, forment, à travers les siècles et dans la pensée, une tradition non interrompue et une théorie indestructible dont tous les points, comme le dit Platon, sont enchaînés et attachés l'un à l'autre par des liens de fer et de diamant." *

Ces vérités ont d'autant plus de portée dans Platon, qu'en les acceptant comme croyances, il les justifie au point de vue de la raison ; il les défend et les oppose philosophiquement aux sophistes de son temps, qui semblent plus particulièrement avoir reparu dans le nôtre. C'est là l'objet spécial de sa philosophie, combattant précisément dans ses immortels traités du *Gorgias* et du *Pratagoras* la morale indépendante, telle qu'elle s'affiche de nos jours ; montrant admirablement qu'après avoir rattaché tous nos jugements et tous nos actes à la vérité et à la justice, on n'a point atteint le vrai point d'appui de l'ordre rationnel et moral, et que la Religion seule, la foi pratique dans un Dieu juge et rémunérateur, dans une sanction éternelle de châtimens ou de récompenses après la mort, doit dominer tous les résultats de la vie, parce qu'elle en consomme toutes les fins.

Platon était bien supérieur en cela, nous le verrons, à son maître Socrate : j'entends le vrai Socrate ; non celui que Platon fait parler dans ses dialogues, mais celui qui parle lui-même dans les *Entretiens* recueillis par Xénophon.

Socrate, cependant, est à mentionner ici pour sa belle profession de foi touchant la Divinité et le culte qui lui est dû.

Avec une netteté que Fénelon même, dans son traité *De l'Existence de Dieu*, n'a pas dépassée, il déduit la foi en Dieu de l'Intelligence qui reluit partout dans la nature, par analogie à *fortiori* avec celle que nous reconnaissons dans toutes les œuvres de l'art humain. Il fait ressortir excellemment l'argument des causes finales, et il en conclut non-seulement la sagesse de cet Être suprême, mais son amour pour l'humanité. Il lui rapporte l'intelligence et l'amour dont cette humanité même est douée et qu'elle ne peut s'arroger à elle seule dans le monde ; alors qu'elle est débitrice de ses organes matériels à la nature. Il en déduit le dogme de la Providence et le devoir de l'honorer d'un culte religieux, faisant justice à jamais de ces objections du déisme que-

* Argument du *Gorgias*, t. III, p. 171.

Dieu est trop grand pour s'intéresser à ce qui nous regarde et pour avoir souci de nos adorations. Il appuie cette obligation de religion sur la prérogative de l'âme humaine de connaître Dieu, et seule, entre tous les êtres de ce monde, d'avoir la faculté de l'adorer et de lui rendre par là, comme à son Suzerain, l'empire qu'elle a reçu de lui sur toutes les créatures. Il ne bornait pas cette obligation à un culte extérieur, mais il l'étendait à ce culte intérieur qui consiste à ne rien faire d'impie, d'injuste, de honteux, non-seulement en présence des hommes, mais même dans la plus profonde solitude, persuadé que la Divinité voit tout d'un seul regard, qu'elle entend tout, qu'elle est partout, et que rien n'est assez secret pour échapper à sa connaissance. Enfin il confirmait cette doctrine par le sentiment universel du genre humain. Ne voyez-vous pas, disait-il, que ce qu'il y a de plus ancien et de plus sage sur la terre, les villes, les nations, se distinguent par la piété ? Ne voyez-vous pas que l'âge qui a le plus de sagesse est aussi le plus religieux ? Les lois non écrites qui régissent dans tous les pays émanent de la Divinité, et la première de toutes, reconnue dans le monde entier, est celle qui ordonne de la révéler. *

On n'a rien pensé, rien écrit de mieux sur la notion naturelle et traditionnellé de Dieu et sur le culte qui lui est dû. Non seulement l'athéisme, mais le déisme est battu en brèche dans ces pages vraiment mémorables dont on pourrait composer aujourd'hui un catéchisme de religion naturelle supérieur, selon nous, à la *Profession de foi du vicaire savoyard*. On y trouve même ce désir d'une intervention surnaturelle formulé plus expressément depuis dans Platon, mais qui réserve la place de la Révélation jusqu'à faire de son défaut la seule objection sérieuse à la religion naturelle que Socrate ne résolve pas. "Que faut-il donc que fassent les dieux pour vous persuader qu'ils s'occupent de vous ? dit Socrate.—*Qu'ils m'envoient*, reprend son interlocuteur, *des conseillers qui m'apprennent ce que je dois faire et ce que je dois éviter.*" †

II. Quoi qu'il en soit de ce point, que nous retrouverons plus tard, Socrate et Platon sont d'accord sur une doctrine religieuse dégagée du polythéisme, avec tous les grands organes de l'humanité dans les temps anciens, à commencer par le plus antique et le plus éminent de tous, Homère.

Il est trop facile d'accuser dans cet immortel génie le père d'une mythologie ridicule et absurde à notre sens chrétien. Mais ce sens démêle et revendique en lui, au-dessus de cette mythologie, le

* Xénophon, *Mémorables*, liv. I, ch. IX, etc., et liv. IV, ch. XIX, etc.

† Xénophon, *Mémorables*, liv. I, ch. XIX.

poète religieux par excellence, qui a inspiré le sentiment qui a imprimé le caractère de la Divinité à toute l'antiquité païenne.

On ne voit en lui, dans l'*Illiade*, que le chantre d'Achille ; il serait plus vrai d'y admirer le chantre de Jupiter, du Dieu suprême, arbitre souverain de nos destinées, et dont les dieux et les hommes ne sont que les instruments fidèles ou rebelles, mais toujours pliés à ses desseins. Soit que, dès le début du poëme, il décrète la juste ruine de Troie, par une irrévocabilité de décision qui prend le nom de Destin, et dont un signe de sa tête imprime le respect au monde ; soit que, sur la fin de l'action, il en ramène toutes les péripéties à cet arrêt immuable dont il décrète l'exécution par un même signe de sa puissance ; soit que, dans le milieu du poëme, il en noue les événements à ce même décret, et les fasse tourner à son accomplissement, en inspirant à Hector un courage dont le succès ira provoquer Achille et attirer sa colère sur Iliou ; soit que, écartant toutes les passions divinisées qui se disputent le triomphe, il les réprime, et en dégage son pouvoir suprême sous l'image de cette chaîne qui tient l'Olympe et le monde suspendus à sa main souveraine au-dessus des enfers ; soit que, pour exprimer la mesure qui préside à toutes les opérations de sa sagesse, il soit représenté prenant ses balances d'or et y pesant les destins des empires ; soit que, dégageant le mérite personnel d'Hector de la mauvaise cause qui succombe en lui, il retarde sa défaite, s'émeuve pour lui d'un intérêt divin, le fasse honorer des larmes même d'Achille, et réunisse pour lui tous les cœurs dans un deuil commun ; soit enfin que, généralisant cette doctrine d'un Dieu suprême, arbitre de nos destinées, Homère la symbolise sous l'image de ces deux tonneaux, l'un des biens, l'autre des maux, placés à la droite et à la gauche du trône de Jupiter, d'où sa main souveraine les dispense aux mortels : partout, l'unité de ce Dieu suprême, son indépendance, sa providence, son action universelle, sont professées et proclamées. C'est de lui immédiatement que tous les héros du poëme reçoivent non-seulement les événements qui les agitent, mais les inspirations, les vertus, les mobiles de sagesse ou de courage par lesquels ils y concourent eux-mêmes ; c'est à lui qu'ils les rapportent ; c'est lui qu'ils invoquent et qu'ils honorent, au commencement et à la fin de toutes leurs actions, par la prière et par le sacrifice ; c'est sous sa grandeur redoutable que toute pensée d'orgueil s'abaisse craintive, et que les plus fiers caractères confessent leur néant. Lui seul, en un mot, est le véritable héros du poëme : il en est le centre, autour duquel tout gravite, de qui tout part et à qui tout revient ; il meut tous les ressorts de l'action, il meut le poëte lui-même, et si je ne craignais d'aller trop loin, je dirais que le génie de notre Bossuet, qui s'allumait souvent, on le sait, à celui d'Homère, sensible

s'en être inspiré dans le sublime début de sa première oraison funèbre, et dans la péroraison de son *Discours sur l'histoire universelle*.

Je m'en tiens à cette conception de Dieu, avidement empruntée par Homère à celle de Jéhova, en négligeant tous les traits secondaires.

Nous trouvons cette même notion de Dieu dégagée des absurdités et des abominations mythologiques dans Hésiode, contemporain d'Homère. Elle n'y est pas en action comme dans l'*Iliade*, mais elle y est proclamée en des termes qui la résument, en justifiant les saintes analogies que je viens d'indiquer.

“ O Muses de Piérie, dont les accents charment l'Univers, chantez
 “ et célébrez le Dieu qui vous donna le jour, le grand Jupiter d'où
 “ viennent tous les mortels, nobles et obscurs, grands et petits, tous
 “ enfants de sa volonté ; car il élève à son gré, à son gré il abaisse
 “ tout ce qu'il lui plaît. Renverser les puissants et couronner les
 “ faibles n'est qu'un jeu pour lui. Ce grand Dieu qui tonne au-dessus
 “ des nues, sait redresser le malheureux courbé vers la terre et réduire
 “ le superbe en poudre. Jupiter, qui habites les plus hautes demeures,
 “ ô Toi qui vois et entends, écoute, ô grand Dieu, et dirige mes
 “ conseils dans les voies de la Justice.”* C'est presque le mouve-
 ment du *Magnificat*.

Hésiode, outre cette grande et première vérité d'un Dieu personnel, tout-puissant, moteur de nos destinées et providence morale de l'humanité, témoigne d'une vérité bien importante, dont l'antiquité païenne n'a tenu nul compte dans ses philosophies, et qu'il était réservé au Christianisme de mettre à sa place, dans le dogme et dans la morale, en y apportant son divin correctif. Je veux parler du péché originel et de ses suites lamentables dont la Rédemption seule vient nous reléver. Sous les fables de Pandore et de Prométhée, on retrouve en effet dans Hésiode tous les principaux traits de ce grand drame de nos destinées : un objet réservé par Dieu et interdit à l'homme, criminellement dérobé par celui-ci, et devenu fatal à lui et à toute sa postérité ; la femme, instrument de calamité, *au lieu de bien devenue beau mal* ; créée exprès pour l'homme, et tournant tous les dons qu'elle avait reçus en maux, par la fatale curiosité qui lui fit ouvrir la boîte mystérieuse d'où ces maux se sont répandus sur le genre humain, retenant cependant l'*Espérance* ; † et cette mystérieuse espérance, réalisée dans la suite des temps pour Prométhée, le jour où il devait être affranchi de son supplice par le Fils de Dieu, le grand Hercule, en faveur duquel Jupiter relâcha sa colère contre Prométhée, parce qu'il voyait par là se répandre

* *Les Travaux et les Jours*, chant 1er.

† *Les Travaux et les Jours*.

avec plus de gloire sur la terre la vertu de ce Fils bien-aimé.* Nous retrouverons bientôt dans Eschyle et dans les autres Tragiques des traits plus accusés de ce divin Rédempteur, dont la gloire et la vertu répandues aujourd'hui sur la terre apparaissent ainsi sur le fond le plus reculé de l'Antiquité.

Revenant à Homère, nous aurions beaucoup à revendiquer dans son second poème, l'*Odyssée*, où circule un je ne sais quel souffle biblique qu'on ne retrouve plus après lui : le respect du pauvre et de l'étranger, comme envoyés par Dieu lui-même ; la domesticité honorée dans Eumée ; la foi conjugale dans Pénélope ; l'influence miséricordieuse de la femme dans Arété ; la chaste naïveté de la jeune fille et le respect dont elle est l'objet dans Nausicaa ; l'idéal d'un mariage que j'oserais dire chrétien dans le souhait reconnaissant d'Ulysse ; la sagesse pieuse du jeune homme dans Télémaque ; la flétrissure du vice dans l'allégorie de Circé ; la prudence et la défiance dont il faut s'armer contre ses séductions dans la fable des Sirènes ; la survivance des âmes, et la communication entre les deux mondes par le sang du sacrifice, dans les évocations d'Ulysse ; la croyance à la Divinité visitant les mortels, son inspiration dans l'âme humaine, son intervention providentielle dans tous les événements ; et cette Minerve, enfin, cette sagesse éternelle, fille de la suprême Intelligence, inspiratrice de toute salutaire pensée, conductrice de tout légitime dessein, vengeresse de toute entreprise inique et sacrilège, qui rappelle la sagesse de l'*Ecclésiaste*, et qui n'a eu qu'à reparaitre sous la figure de Mentor pour être presque chrétienne dans le *Télémaque* de Fénelon.

Je dégage tous ces éléments de croyance et de moralité, témoignages antiques et païens de la vérité du christianisme, sans vouloir dissimuler tous les éléments d'erreur et de corruption qui s'y trouvent mêlés. Je réserve au contraire ceux-ci comme témoignages de sa nécessité. Il ne faut pas qu'on oublie l'un de ces deux ordres de témoignages en mettant l'autre en lumière. Je suis obligé de les distinguer pour la clarté de cette exposition ; mais c'est en les réunissant, sans les exagérer ni les affaiblir, qu'on aura la véritable figure de l'Antiquité, et toute la force de conclusion qui en résulte.

III. L'inspiration d'Homère semble avoir passé dans les Tragiques grecs et y avoir pris un caractère plus exclusivement religieux. Le théâtre tragique était, chez les Grecs, ce qu'est la chaire chez les modernes. C'était une véritable prédication de morale et de religion, distribuant des leçons de modération, de dépendance, de crainte de la Divinité ; rappelant le néant de l'homme et la fragilité de ses destinées à un peuple enivré de son pouvoir et de sa fortune, et dont la légèreté

* La *Théogonie*.

avait besoin de ce contre-poids. Aussi jouissait-il d'immenses privilèges. Dans les Tragiques ils sont grandement justifiés. Il suffit de les ouvrir, pour y sentir aussitôt comme une vapeur religieuse portant dans l'âme une sombre terreur, et sortant de cette sorte de nuit antique où l'homme se heurtait partout, à la Puissance divine, sans pouvoir la définir nulle part, telle qu'elle nous apparaît aujourd'hui dans la lumière sainte et douce du Christianisme.

Mais quels éclairs dans cette nuit !

“ Qui respecte les Dieux est à craindre ! ” * Tel est le trait par lequel un espion signale un ennemi comme redoutable.

“ N'étendez point sur mon passage ces tapis, ” dit le Roi des rois, Agamemnon, en rentrant dans son palais vainqueur de Troie : “ Réservez cet hommage pour nos dieux. Moi, mortel, marcher sur ces tapis magnifiques... ! Vous le voulez : que je détache du moins mes brodoquins ; et puisse le Ciel ne pas me regarder d'un œil jaloux ! ” †

“ Tout notre cœur se doit à Jupiter : sa volonté est impénétrable ; elle éclaire tout. Tout ce qu'il a déterminé dans sa suprême intelligence s'accomplit. Les voies de sa Providence arrivent toutes au but. Du haut des célestes demeures il aperçoit les impies et il les foudroie... Le Souverain de l'Éternité ne voit point de trône plus élevé que le sien. Pour exécuter ce qu'il a voulu, il parle, et tout s'accomplit. ” ‡

“ Oui, je ne cesserai de le dire, cet événement et tout ce qui arrive aux hommes, ont Dieu pour auteur. Que celui qui dédaigne cette opinion en embrasse une autre : celle-ci sera toujours la mienne. ” §

Tels sont quelques-uns des accents du vieil Eschyle ; accents que le silence religieux ou les acclamations enthousiastes de tout un peuple ratifiaient.

“ Justes Dieux ! ” dit à son tour Sophocle, “ faites-moi jouir du bonheur suprême de conserver la sainteté dans mes paroles et dans mes mœurs ! Faites que je règle ma vie sur ces lois, ces lois divines descendues des cieux. Le roi de l'Olympe en est le Père ; en elles est un Dieu : le grand Dieu qui ne vieillit point ! ||

“ Souvenez-vous de respecter la religion. Jupiter préfère la piété à tout. Le reste meurt ; elle ne meurt jamais. Elle nous suit au tombeau, et indépendante de nos destinées, soit que nous vivions ou que nous mourions, elle est immortelle. ” ¶ Nous savons plus aujourd'hui : elle nous rend participant de sa divine immortalité.

“ Ce n'est point Jupiter ni sa justice qui ont dicté votre arrêt (dit

* Eschyle, *les Sept Chefs*. — † Id., *Agamemnon*. — ‡ *Les Suppliantes*. — § *Ibid.* — || *Œdipe*. — ¶ *Philoctète*.

“ une jeune martyre du devoir pieux à un tyran qui veut lui en interdire l'accomplissement) ; et je n'ai pas cru qu'une loi humaine eût assez de force pour engager les hommes à violer les divines lois, ces lois qui, sans être écrites, sont immuables, et d'une origine si reculée qu'on l'ignore.” *

Mêmes sentiments, mêmes vérités dans Euripide :

“ La puissance céleste s'exerce avec lenteur, mais son effet est inflexible. Elle poursuit celui qui, par un triste égarement, s'élève contre le Ciel et lui refuse son hommage. Sa marche détournée et secrète atteint l'impie, au milieu de ses vains projets. O fol orgueil, qui prétendez être plus sage que les sages et antiques lois ! Doit-il coûter à notre faiblesse d'avouer la force d'un Être suprême, quelle que soit d'ailleurs sa nature, et de reconnaître une Loi sainte, antérieure à tous les temps ? ” †

“ O ma patrie, suis la route de la Justice. Ne souffre point qu'on te ravisse la gloire d'honorer les Dieux. ‡ Celui qui n'en sent pas le prix touche aux bornes de la folie. Trop de raisons s'élèvent pour le confondre.” §

“ *Trop de raisons s'élèvent pour le confondre !* ” De quel poids ces paroles ne retombent-elles pas sur nous, qui, outre ces raisons, avons été gratifiés, de tant d'autres raisons, et de raisons si prodigieuses ; à qui Dieu même s'est révélé, a donné le sceau de ses miracles, l'éclat de sa doctrine, la sainteté de sa morale, l'attrait de sa grâce, le prix de son sang, vingt siècles de témoignages et de bienfaits, et qui, aveugles au foyer de la lumière, demandons encore des raisons de croire, et allons nous heurter contre celles du paganisme ! “ Certainement, trop de raisons s'élèvent pour nous confondre ; et celui qui n'en sent pas le prix touche aux limites de la folie.”

Euripide était philosophe ; aussi, quoique disciple de Socrate, il bronche quelquefois sur ces grandes vérités que cependant il proclame, par l'effet de cet esprit d'investigation qui lui fait perdre souvent la trace de la tradition si étrangement égarée dans le polythéisme. Mais, en revanche, quelle hardiesse contre celui-ci, que n'eut pas son maître, et que lui permettait la grande liberté du théâtre grec ! On dirait les foudres prophétiques d'Isaïe, ou les traits acérés de Tertullien contre les dieux des nations.

“ O Divités criminelles ! s'écrie-t-il, est-il donc juste que vous, qui

* *Antigone*. — † *Les Bacchantes*.

‡ “ Vous allez à Athènes : n'oubliez pas d'honorer les dieux ! ” a dit Montesquieu. Athènes se faisait en effet un titre de gloire de sa piété ; et elle en était jalouse. C'est par là que l'aborda St. Paul.

§ *Les Héraclides*.

“ nous donnez des lois, en soyez les premiers violateurs ? S'il arrivait qu'un jour les hommes vous fissent porter la peine de vos violences et de vos criminelles amours, bientôt Neptune, Apollon, et vous, Jupiter, roi du ciel, vous seriez contraints de dépouiller vos temples pour payer le prix de vos iniquités. Quand d'indignes passions vous entraînent, faut-il s'étonner que les mortels y succombent ? et lorsque nous imitons vos vices, est-ce nous qui sommes coupables, ou ceux sur lesquels nous nous réglons... ? ” Anathème d'autant plus terrible contre les faux dieux, qu'il est mis par Euripide dans la bouche d'un desservant de leur culte, d'un jeune Eliacin, fruit et victime de leur impudicité. *

Euripide dévoile ailleurs le mobile humain du polythéisme : “ C'est le fol amour, c'est votre propre faiblesse qui vous a tenu lieu de Vénus. Tout devient divinité pour les coupables mortels. ” † Enfin, d'une main plus hardie, il arrache à l'idolâtrie son dernier masque, et met à nu son fond satanique : “ Ah ! si c'était un mauvais démon, si c'était le noir Alastor qui m'eût trompé sous la forme d'un dieu ! ” fait-il dire à Oreste, poussé par Apollon au parricide. ‡

IV. Mais voici un témoignage plus considérable de notre foi chez les païens : l'idée chrétienne dans son essence nous y apparaît sous des traits qui en approchent autant que des traditions perverties peuvent approcher des inventions de l'Amour divin.

Cette idée, c'est la croyance à une Victime volontaire substituée à l'homme pécheur, pour le racheter de la servitude du mal, dont il est la proie héréditaire : la foi au Médiateur.

Cette croyance était implicitement pratiquée dans l'institution universelle du sacrifice. Nous avons suivi ailleurs cette vérité à sa trace de sang dans les traditions universelles, et nous l'avons plus particulièrement dégagée du mythe de *Prométhée*, dans la tragédie d'Eschyle, se reliant à Hésiode. §

Mais ce que nous n'avons pas dit, c'est qu'Euripide a consacré quatre tragédies à cette croyance : *Alceste*, *les Héraclides*, *Iphigénie* et *les Phéniciennes*.

Dans la première, Alceste meurt pour son époux ; dans la seconde, Macarie meurt pour sa famille ; dans la troisième, Iphigénie meurt pour l'armée grecque ; dans la quatrième, Ménécée meurt pour sa nation. La portée du dévouement s'étend ainsi à une généralité de plus en plus grande, et dans le *Prométhée* elle atteint la race humaine tout entière.

* *Ion*, dont s'est inspiré Racine dans *Athalie*. — † *Les Troyennes*.

‡ *Electre*. — § Voir nos *Etudes philosophiques*, t. II.

Le premier trait de cette immolation rédemptrice, c'est d'être éminemment *volontaire*. Ce trait caractérise avant tout la Victime du Calvaire dans les prophéties qui la présentaient de loin à l'humanité : *Il a été offert parce que lui-même l'a voulu ; — Vous n'avez pas voulu d'hostie ni de sacrifices, alors j'ai dit : Me voici, etc.* — C'est aussi le trait mis en lumière par les Tragiques grecs : *Il n'a tenu qu'à moi de vivre et de régner, j'ai voulu mourir pour vous, dit Alceste ; — Je déclare que je meure libre et sans contrainte, victime volontaire pour le salut de mes frères, dit Macarie ; — Je me dévoue, Grecs, me voici prête, sacrifiez-moi, dit Iphigénie ;* et comme, sa mort étant exigée, on aurait pu ne voir que de la résignation dans son dévouement, Euripide introduit Achille auprès d'elle, avec des armes cachées sous l'autel, prêt à la délivrer jusqu'au dernier moment, et enchaîné seulement par le respect pour cette résolution magnanime ; — enfin, Ménécée : *Je pars pour sauver mon Pays, pour lui je cours donner ma vie.* — Quant à Prométhée, personnification de l'humanité, on sait à qui il devra sa délivrance, au fils même de Jupiter : *à ce cher Fils d'un Père ennemi ;* et qu'il ne verra pas la fin de son supplice *avant qu'un Dieu s'offre pour se substituer à ses souffrances, et veuille bien descendre pour lui dans les ténèbres de la mort.* * Ici nous touchons à Jésus-Christ.

Un second trait, c'est la gloire de la Victime et de la fécondité de son dévouement libérateur. *Le prix de ses souffrances lui sera donné, le Seigneur lui départira une postérité innombrable, et son sépulcre sera glorieux. . . , etc.,* disent de Jésus-Christ les prophéties. Telle est aussi la gloire des nobles victimes, ses images, célébrées à l'envi dans les Tragiques grecs. Elles y sont élevées au-dessus de l'humanité et en commerce avec les dieux. Iphigénie est même soustraite à la mort par une intervention divine ; et Alceste, qui en est devenue la proie, est rendue après trois jours de purification à son époux par Hercule, qui la retire du sépulcre à la suite d'un combat où il est vainqueur de la mort.

Un troisième trait de ressemblance, qui accuse encore plus une commune tradition, c'est que l'objet de ces sacrifices volontaires et glorieux est la délivrance d'une malédiction antique, attachée à une faute héréditaire par une puissance inexorable que désarme seulement cette expiation. Pour Alceste, c'est la rigueur des Parques ; pour Iphigénie, c'est la cruelle exigence de Diane ; pour Macarie, c'est la colère des dieux qu'aucun autre sacrifice ne peut apaiser, et qui réclament par la voix d'anciens oracles une victime illustre. Pour Ménécée, c'est beaucoup plus significatif : il s'agit de délivrer une contrée *livrée à la violence des Démon*s : qui a été longtemps la proie du Sphinx,

* Eschyle, *Prométhée enchaîné*.

monstre ailé, fruit de la terre et de l'inférieure *Echidna* ; et qui est livrée encore à la fureur de Mars, vengeur du Dragon tué par Cadmus et dont les dents horriblement fécondes germèrent des combattants qui s'entre-détruisaient. Il faut qu'un rejeton des dents du dragon soit immolé vers l'antre de ce monstre ; et ce rejeton est Ménécée, qui est aussi un descendant d'*Io*.

Or ces traits épars, grossièrement altérés par l'imagination des peuples, se rejoignent pour récomposer la grande tradition biblique et le dogme chrétien. Je ne les force pas : je ne fais que les recueillir en les dégageant. *Echidna*, c'est la femme-serpent, figure d'Eve, mère non-seulement du Sphinx, mais du Vautour de Prométhée, de Cerbère, de l'Hydre de Lerne, de tous ces monstres, personnification du mal antique acharné sur l'humanité. — Ménécée apparaît tout à la fois comme un rejeton des dents du Dragon, c'est-à-dire, de la race coupable, et comme descendant de la Vierge *Io* que Jupiter a rendue chastement féconde et mère d'*Epaphus*, le Libérateur par excellence, que le chœur des Phéniciennes invoque en ces termes : " O divin *Epaphus*, Fils de Jupiter et d'*Io*, l'aïeul de nos rois, entendez, entendez la voix d'une étrangère : Protégez-nous ! " *

Maintenant qu'on se rappelle que les mêmes personnes apparaissent dans le mythe eschylien de *Prométhée enchaîné*, dévoré par le Vautour né de la femme-serpent *Echidna*, et délivré dans l'avenir par le Libérateur *Epaphus*, descendant de la Vierge *Io*, tout cela suivant d'anciens oracles, et l'on sera convaincu que nous avons affaire dans tous ces mythes, si désordonnés qu'ils soient, à la tradition biblique et au dogme chrétien de la Chute et de la Rédemption. Pour moi, qui ai creusé ce sujet plus avant que je ne puis le dire dans ce rapide exposé, j'en suis convaincu.

Quoi qu'il en soit, la croyance à la nécessité et à l'efficacité rédemptrice de l'immolation volontaire d'une Victime insigne pour le salut du monde, est hautement attestée dans toute l'antiquité et y complète le symbole chrétien. Le divin Crucifié du Golgotha se reflète dans toutes ces victimes dévouées au salut particulier d'un époux, d'une famille, d'une cause, d'une nation ; victimes si intéressantes, si belles, si bénies et si dignes de l'être. Elevez cela à sa plus haute puissance de sainteté et d'amour, étendez-le au genre humain tout entier, et vous avez le CHRIST JÉSUS, qui a réellement succédé à notre place, qui

* Cette maternité virginale d'*Io*, que Jupiter en la touchant légèrement au front rend mère du Libérateur *Epaphus* (qui veut dire touché légèrement), est célébrée dans le *Prométhée enchaîné* d'Eschyle, dans les *Suppliantes* et dans les *Phéniciennes* d'Euripide. — Evidemment tout cela procède d'un fonds commun.

nous a délivrés de la malédiction divine par les mérites de ses souffrances, qui nous a donné le moyen de triompher du mal par sa grâce, qui, enfin, en déposant la félicité des cieux, et en venant mourir en terre pour ses frères, pour sa nation, pour l'humanité, a concentré et dépassé infiniment tous ces dévouements pour lesquels l'Antiquité n'avait pas assez de reconnaissance et assez d'amour.

AUG. NICOLAS.

(*A continuer.*)

M. DURUY ET L'ÉDUCATION DES FILLES.

LETTRE DE L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS.

(Voir page 188.)

V.

Mais allons plus avant. Quoi ! Il y a une loi qui défend de confier aux instituteurs les petites filles de six, sept et huit ans ; et vous, ministre de l'instruction publique, vous voulez leur confier les jeunes filles de quatorze à dix-huit ans !

Le législateur n'a pas mis à cette loi de considérants. Ces considérants, il n'était pas besoin qu'ils fussent écrits dans la loi, ils le sont dans toute conscience humaine. Mais s'ils avaient été formulés dans la loi, M. Duruy n'aurait pas pu écrire un mot de sa circulaire.

Ce qui stupéfait en tout ceci, c'est l'aberration d'esprit, c'est l'inconséquence et l'anomalie des choses ; on ne veut pas que les instituteurs des campagnes apprennent à lire aux petites paysannes, on ne veut pas qu'ils tiennent les salles d'asile où sont recueillies les petites filles de trois, quatre, cinq et six ans ; et vous livrez, vous, aux jeunes professeurs de nos lycées, l'enseignement des jeunes personnes de seize à dix-huit ans. Et c'est ainsi que vous fondez, d'un seul coup, et à bon marché, dites-vous, cette nouvelle et étrange université pour toute la France, seul, sans avoir consulté ni le conseil d'Etat, ni le Corps législatif, ni même vos collègues, j'en suis sûr.

Il est vrai, me direz-vous, que cela ne les regarde pas, et vous avez agi ici avec cette omnipotence, laquelle est chez nous le privilège étonnant d'un ministre, qui, au fond, dans son département, n'a aucune solidarité avec ses collègues. De la sorte, un ministre peut chez nous, à son gré, tout changer, remuer, bouleverser dans son ministère ; et les plus grands intérêts se trouvent ainsi à la merci des caprices plus ou moins entrepre-

nants d'un homme, jusqu'à ce que le cri public avertisse que la mesure est comble.

Et c'est pourquoi, depuis qu'on voit à l'œuvre M. Duruy, touchant à tout, changeant tout avec cette espèce d'activité fébrile qui lui laisse quelquefois si peu le temps de la réflexion, bien des hommes graves ont redouté, et signalé comme désastreux, son passage au ministère.

Quoi qu'il en soit, voilà donc les jeunes filles de quatorze à dix-huit ans, livrées pendant quatre années, une ou deux fois par jour, à l'enseignement éloquent, séduisant, savant, des professeurs de nos lycées.

Voilà une jeune fille assidue aux leçons d'un jeune professeur à la parole vive, brillante, enlevant son facile et mobile auditoire. Les cahiers de la jeune fille arriveront au jeune homme et reviendront à la jeune fille, corrigés et annotés par lui. Et tout cela paraît simple, très-simple à M. Duruy, et, dit-il, "nos trois mille professeurs sont tout prêts."

Eh bien, moi, moins innocent, je ne trouve rien de tout cela si simple. Je permets à des prêtres de parler de Dieu, de Dieu seulement, et de la perfection chrétienne, en chaire, devant l'autel. Je ne leur demanderais pas et ils refuseraient de faire des classes de littérature et d'éloquence à des jeunes filles.*

Un avocat, porté par son talent et par nos révolutions jusqu'aux sièges les plus élevés de la justice, proposait autrefois une prime, dans chacun de nos villages, aux instituteurs qui épouseraient des institutrices : quelle prime donnera-t-on aux jeunes professeurs qui épouseront leurs élèves ? — A quel degré le besoin d'innover peut-il conduire un homme, et l'aveugler sur ce qui blesse toutes les délicatesses !

Quant à moi, je respecte autant que qui que ce soit nos honorables professeurs de l'Université ; je rends hommage à leur vie laborieuse, austère, désintéressée ; et je suis heureux de compter parmi eux de nombreux et excellents amis. Mais enfin, comme disait M. de Maistre, on ne fait pas injure à un homme en lui disant simplement vous êtes un homme.

VI.

Et ce qu'il y a encore ici de plus étrange, monseigneur, c'est le but que se propose M. le ministre de l'instruction publique.

Il le dit lui-même : c'est pour suppléer à tout ce que l'éducation donnée dans la famille par le père et par la mère, et à l'église par les ministres de la religion, a, selon lui, de pauvre et d'insuffisant.

Cette éducation paternelle, maternelle et religieuse est, en effet, bien

* Un honorable ecclésiastique, me dira-t-on, l'abbé Gaultier, l'a bien fait. — Oui, sans doute, et d'honorables laïques aussi. Mais de ce que certaines circonstances particulières ont permis d'accepter comme exception, à l'organisation de M. Duruy, il y a un abîme.

pauvre et bien nulle, puisque, selon M. Duruy, elle est incapable de "fortifier le jugement," de former "la raison," de donner un "sens droit," une conscience sûre, et d'apprendre à une jeune fille à "gouverner son esprit" et sa vie.

Mais en vérité, quelle que soit ma confiance dans l'enseignement secondaire imaginé par M. Duruy, j'avoue que, pour fortifier le jugement d'une jeune fille, lui apprendre à gouverner son esprit, lui donner un sens droit, une raison éclairée, une conscience qui, ainsi que M. le ministre va jusqu'à le dire dans sa sollicitude pour l'avenir de ces jeunes filles, "la mette en état" un jour "de porter, avec un autre, le poids des devoirs et des "responsabilités de la vie," je me confie plus au père et à la mère, et même au ministre de la religion, qu'à l'enseignement des jeunes professeurs de M. Duruy.

Certes, je connais autant que qui que ce soit les défaillances de la famille, et le tort qu'on fait souvent au développement intellectuel et moral des jeunes filles par des exigences mondaines : de tout cela, je me suis plaint assez haut. Mais je sais aussi qu'il y a, grâce à Dieu, en France, une infinité de pères et de mères plus capables de donner à leurs filles un sens droit, une conscience délicate, que ne le feront jamais, dans des cours littéraires et scientifiques, des professeurs, quels qu'ils soient.

M. Duruy se préoccupe aussi des mères qui ne peuvent avoir des gouvernantes, et qui ne veulent pas mettre leurs filles dans un pensionnat. Mais est-ce que ces mères, à l'heure qu'il est, n'ont pas une ressource, l'externat des pensionnats pour leurs filles, comme l'externat des lycées et des collèges pour leurs fils ?

J'irai plus loin, et je demanderai à M. le ministre si, au point de vue même d'un *sens droit* et d'une *raison éclairée*, il ne redoute rien pour aucune jeune fille, de ces *hautes études*, comme il les appelle.

Si tout à l'heure je montrais combien la réserve pudique des jeunes personnes en pouvait souffrir, n'aurais-je pas à signaler aussi plus d'un péril pour la modestie intellectuelle, et la rectitude d'esprit d'un certain nombre ?

C'est peut-être beaucoup que de dire, comme on l'a fait devant moi, que l'innovation de M. Duruy n'est bonne qu'à faire des filles raisonnantes, pédantes et incroyantes. Je ne vais pas jusque là : mais enfin le pédantisme, à la suite d'un enseignement ainsi organisé et donné, ne pourra-t-il venir se glisser dans plus d'une de ces têtes ?

Et ce qu'elles gagneront en connaissances, beaucoup ne le perdront-elles pas en réserve, en modestie, en bon sens ?

C'est à craindre.

Dieu me garde d'élever un injuste soupçon contre MM. les professeurs de nos lycées ou contre les honorables membres des conseils municipaux.

auxquels M. Duruy confie le *contrôle et la direction* de leur enseignement.

Mais enfin, je demanderai simplement : M. Duruy est-il bien sûr, au point de vue des doctrines, de ses 3,000 professeurs ?

Je ne veux pas dire que le matérialisme notoire de certains professeurs de nos facultés de médecine, qui n'a pas empêché M. le ministre de leur confier ces chaires importantes où des milliers de jeunes Français viennent perdre toute croyance religieuse et même philosophique, ait pénétré jusque dans la haute école normale, où se forment les professeurs destinés par M. Duruy aux jeunes sœurs des 70,000 élèves de l'Université.

Pendant, il faut en convenir, ce qui a motivé l'année dernière le licenciement de cette école n'est guère fait pour rassurer les pères et les mères de famille. Et ni la surveillance ni la direction de MM. les conseillers municipaux ne suffisent pour dissiper ici nos justes craintes.

Je sais que dans les conférences publiques instituées par M. le ministre en nos principales villes de France, et d'où les jeunes filles n'étaient pas exclues, ni la présence de M. l'inspecteur, ni celle des pères et des mères de famille, n'a empêché certains professeurs hardis d'aborder des sujets très-scabreux, infiniment délicats à traiter devant nos jeunes filles, telles que furent les leçons sur Rabelais, sur Montaigne. En de pareils sujets, et en mille autres analogues, est-ce qu'aucun maire, aucun conseiller municipal, peut empêcher la parole habile et souple d'un professeur incroyant ou léger de faire sur l'âme et le cœur de ses jeunes élèves les impressions les plus funestes ? Une parole est un trait qui vole, et qui, une fois lancé, peut faire des blessures que rien ne saurait guérir.

La vérité est qu'il y a, dans l'enseignement de la littérature, de l'histoire, de la philosophie et des sciences, donné à de jeunes filles, des délicatesses infinies, des nuances à saisir, qu'un homme sentira ici beaucoup moins qu'une femme instruite et éclairée ; il y a des précautions à apporter, un art consommé à mettre en œuvre, pour écarter les périls inhérents à ces études, et prévenir les étonnements, disons le mot, les scandales même d'esprit et de cœur, que peut offrir le tableau des erreurs et des passions humaines, tel que l'histoire, les lettres et la philosophie le présentent, et ces conflits d'opinions et de doctrines, ces luttes de systèmes, ces obscurités et ces mystères des choses, qu'on rencontre à chaque pas dans de telles études.

Oui, je crains pour un pareil enseignement l'habileté, le talent même d'un professeur incroyant ou sceptique, et le vent qui souffle aujourd'hui jusque sur nos grandes écoles n'autorise que trop mes alarmes.

M. Duruy ne peut assurément pas exiger que les professeurs de nos lycées aient des doctrines plus sûres que les siennes. Or, les siennes, je dois le dire, sont loin de me rassurer, et ce que j'affirme, c'est qu'elles sont peu chrétiennes. Et sa méthode est précisément celle que je

redcote pour ces cours, de la part d'un professeur rationaliste et incroyant. Habile, il dérobera ses attaques, il procédera par réticences, atténuations, insinuations ; plus dangereux quelquefois par ce qu'il n'osera dire et fera entendre, que par ce qu'il dira.

Depuis un an, j'ai lu, et annoté avec la dernière attention, les nombreux volumes, classiques et autres, publiés par M. Duruy, et j'ai trouvé là bien des choses très-regrettables, c'est le moins que je puisse dire.

Je ne viens pas ici faire des citations ; je me bornerai à quelques paroles :

Ainsi, M. Duruy a voulu publier, lui aussi, une histoire sainte. Mais il a soin d'avertir que cet ouvrage n'a point de valeur historique ; comment et pourquoi ? Parce que c'est "une simple analyse de livres saints," et que "la critique, qui est la condition première des travaux historiques, en a été absolument exclue." *

On comprend dès lors quelle autorité, d'après M. Duruy, les faits de l'histoire sacrée doivent avoir sur l'esprit de ses élèves. M. Duruy ne dit pas expressément que si la critique était appliquée à la Bible, elle la dissoudrait, mais ne le laisse-t-il pas entendre ? †

Mais si la Bible "n'est pas une histoire dans le sens ordinaire du mot," et n'a pas de valeur historique, en revanche, il y a là une belle poésie, et "le sentiment poétique colore vivement les pages de ce livre des anciens jours" ‡

Aussi, quand M. Duruy arrive aux récits des miracles et aux écrits des prophètes, ces "tribuns religieux," comme il les appelle, il a ici des souplesses de langage qui dégagent habilement ses opinions personnelles. Si elles étaient bonnes, ce serait pourtant le cas de se prononcer.

Mais non, et comme autorités sur la Bible, si M. Duruy quelquefois nomme Bossuet, ses interprètes de prédilection, ceux auxquels il renvoie de préférence ses lecteurs, ce sont les rationalistes et les protestants, tels que Herder, Eichorn, Gesenius et autres.

Le grand ennemi du christianisme et de la Bible, le grand railleur des dogmes chrétiens, c'est Voltaire. Je ne sais si M. Duruy a souscrit pour sa statue, mais il est, quant à Voltaire, dans le camp de M. Havin. Dans la préface de son *Histoire de France*, en effet, il le met, avec

* *Histoire sainte d'après la Bible*, p. iv.

† Je demanderai à M. Duruy ce qu'il entend par les paroles suivantes que je lis dans la préface de la première édition de son *Histoire sainte* :

"Avec les interprétations, sans doute, les faits qui étouvent la raison se simplifient, LE MERVEILLEUX DISPARAIT, tout devient clair et facile. Mais QUE RESTE-T-IL ALORS DU LIVRE ? N'aurions-nous d'autre motif que la raison littéraire, nous agirions encore comme nous avons fait."

‡ *Ibid*, p. v.

Montaigne et Rabelais, au rang des hommes qui ne poursuivent qu'un seul but, "le vrai," et qui n'ont qu'un ennemi personnel, "le faux."

Voltaire un seul but, le vrai ! un seul ennemi, le faux ! L'homme qui a dit : "Ecrasons l'infâme !"

Et quand j'ouvre le volume lui-même à l'article de Voltaire, je lis ce que tout le monde sait trop, que "Voltaire attaquait l'Eglise avec acharnement." Et néanmoins M. Duruy conclut ainsi sur cet homme : "Il a justement mérité la haine de ceux qui croient que le monde doit rester immobile, et l'admiration de ceux qui regardent la société comme obligée de travailler sans cesse à "son amélioration matérielle et morale."

Et morale ! Et quelques lignes plus haut, parlant de la moralité de Voltaire, M. Duruy dit : "Le désordre des mœurs lui était indifférent." *

Voltaire a dit quelque part, avec son insolente moquerie, que les Français n'étaient que des *singes*. Or, depuis quelque temps, cette parole a été bien dépassée. Il s'est produit, avec une audace extraordinaire, une honteuse doctrine, qui donne pour ancêtre, non pas seulement aux Français, mais à toute l'humanité, le singe ; qui veut faire de l'homme un *singe*, un *orang-outang perfectionné*. Dans de grandes chaires, à Turin, en Allemagne et en France, des savants comme MM. Vogt et Filippi, ont professé expressément que l'homme descend du singe ; des professeurs, des journaux et des revues ont prêché cette doctrine, et il y a aujourd'hui chez nous des paléontologistes à la recherche de *l'homme simien*.

J'ai le regret de dire, M. le ministre de l'instruction publique était des leurs, quand, après avoir dit que "la terre a vécu sans l'homme pendant une éternité" et avoir décrit les successions diverses des êtres organisés, il en arrive à ces "quelques milliers de siècles" pendant lesquels, dit-il, "la nature faisait avec le singe comme une première et grossière ébauche de l'homme." †

Avec une telle genèse de l'homme, je comprends que, pour M. Duruy, le singe étant devenu homme, "ces hommes, les premiers nés du monde, restèrent sans doute longtemps sauvages et misérables, avant de se former en sociétés régulières." ‡

Après de telles paroles, je n'ajouterai qu'un mot. M. Duruy, dans une discussion législative, demandait s'il suffit de quelques aunes de drap noir jetées sur des épaules pour faire un instituteur privilégié : à mon tour, et après tout ce que nous venons de voir, je serais tenté de demander ici, en finissant, quel vêtement privilégié jeté sur les épaules d'un homme suffit à en faire un ministre de l'instruction publique.

* Tome II, page 491.

† Introduction générale à l'Histoire de France.

‡ Histoire de France et du moyen âge, t. Ier, page 7.

C'est assez ; et je ne citerai rien des malveillances, des imputations fausses et calomnieuses, semées dans tout le cours de ses livres, contre les Papes, les évêques, les moines et les prêtres. D'ordinaire, ces choses sont dites sans grande insistance, en courant, comme il serait plus facile encore de le faire dans un cours. Mais le mot sceptique et dangereux se trouve lancé et il porte. Je résumerai l'impression générale qui m'est restée de ces écrits par ces simples mots : Il faut que les élèves nourris de ces enseignements soient des esprits supérieurs, ou des imbéciles, ou qu'ils cessent d'être catholiques.

Mais laissons là l'enseignement de M. Duruy. Ses livres ont fait sa fortune et sa carrière ; mais ils n'ont pas une autorité qui doive survivre aux fonctions officielles de leur auteur, et je crois volontiers que les professeurs destinés aux cours nouveaux se serviraient de meilleurs guides. Mais ses actes et ses inventions peuvent survivre. Or, s'il n'a pas l'esprit sûr, il m'en coûte de le dire, il paraît avoir la main sûre, et bien savoir où il frappe.

Il faut bien que je le dise. Il frappe toujours à la face de la religion, et il connaît les points sensibles. Les examens pour les brevets sont pénibles aux religieuses ; le plus tôt possible imposons les brevets. Les jeunes filles sont élevées sur les genoux de l'Eglise ; faisons-les passer à bas prix dans les bras de l'Université.

Je ne sais pas être dupe ; j'appelle les choses par leur nom, et c'est ce dernier dessein qui m'apparaît clairement sous les phrases de la circulaire du 30 octobre. Et je résume ainsi mes impressions sur cette pièce importante :

L'enseignement secondaire des jeunes filles est aux mains des femmes ; je demande qu'il ne passe pas aux mains des hommes.

Les jeunes filles sont élevées pour la vie privée, dans la vie privée ; je demande qu'elles ne soient pas conduites aux cours, aux examens, aux diplômes, aux distributions qui préparent les hommes à la vie publique.

L'enseignement secondaire des jeunes filles est demeuré généralement religieux, et la famille, si ébranlée, doit à cet enseignement ce qui lui reste de pureté ; je demande qu'on ne forme pas pour l'avenir des femmes libres-penseurs.

Je résiste à la fondation d'une Université de femmes, conduite par des hommes. Je résiste, au nom des institutrices, religieuses ou laïques, au nom de tant de femmes qui n'ont dans notre société que cette fonction, qui leur appartient essentiellement, et contre lesquelles on organise la concurrence du bon marché, au nom des professeurs eux-mêmes, détournés de leur vraie vocation et surchargés ; au nom des jeunes filles exposées à mille périls par cette innovation intolérable. Pour se plaire dans un tel

projet, il faut un père qui ait seulement des fils. Pour moi, j'en appelle aux pères qui ont des filles et à toutes les mères !

J'en appelle aussi à l'épiscopat.

C'est à nous surtout, pasteurs des peuples et dépositaires de la foi, qu'il appartient de redoubler de vigilance, pour défendre le dépôt et protéger les âmes ; à nous de voir venir les périls, de repousser les attaques, manifestes et avouées, ou cachées et profondes. Notre-Seigneur nous a avertis que c'est pendant la nuit et le sommeil que l'ennemi sème l'ivraie dans le champ. A nous donc de veiller, toujours, toujours. Notre vie n'est qu'une longue veille.

Nous sommes d'ailleurs bien placés pour voir clair. Gardiens des doctrines, nous avons l'œil ouvert sur les courants de l'opinion, sur les erreurs semées à petit bruit et qui germent peu à peu, sur ce que l'on appelle l'état général des esprits et du mouvement des idées. Et, en même temps, pasteurs des hameaux, obligés de passer sans cesse de l'étude des théories aux détails de la pratique, nous voyons lever l'ivraie, grandir la mauvaise semence, nous prenons sur le fait les doctrines dangereuses appliquées, essayées, colportées, implantées peu à peu dans le fond des petits villages.

Et après avoir vu, notre devoir est de dire tout haut ce que nous voyons, sans crainte de déplaire aux hommes, sans ménagements timides : nous n'avons à ménager que la vérité ; et pour parler comme Notre-Seigneur, nous devons faire passer avant tout " ces jeunes âmes qu'il nous a confiées, et dont les anges voient dans le ciel la face de Dieu."

Je vous remercie toujours, monseigneur, d'avoir appelé mon attention sur ce grave et triste sujet.

Veillez agréer tous mes plus fidèles et dévoués respects.

† FÉLIX, évêque d'Orléans.

. Il y a des esprits faits comme les yeux de certains insectes, qui distinguent admirablement les linéaments les plus délicats, les nervures les plus fines de la feuille qui les porte, sans pouvoir embrasser l'ensemble de la plante ou de l'arbrisseau. Quand l'erreur est entrée dans ces esprits-là, elle y demeure invincible, parce qu'aucune vue générale ne les aide à s'affranchir de l'impression immédiate et fortuite.

. Le sourire sur les lèvres du vieillard, ainsi que les rayons du soleil couchant, pénètre l'âme d'une émotion douce et triste : c'est encore un rayon, c'est encore un sourire, mais ils peuvent être les derniers.

EUGENIE DE GUÉRIN.

(Voir pages 60 et 174.)

III.

Deux ordres distincts existent sur la terre, deux ruisseaux de vie échappés de l'éternelle source. Ces deux ordres, l'ordre naturel et l'ordre surnaturel, doivent s'unir dans l'âme humaine pour lui donner la perfection de la beauté et de la grandeur. La grâce est ainsi entée sur la nature. Si un être n'a que l'ordre naturel, c'est un être incomplet.

L'intelligence, la science, tous les dons magnifiques que Dieu peut faire à une créature, ne sont rien sans ce point d'appui, sans cette lumière meilleure qui s'appelle la foi.

Cette foi, c'est le rayon d'en haut qui illumine la vie d'Eugénie de Guérin et qui réchauffe son âme. Son cœur abonde de foi encore plus que de poésie, et c'est pour cela qu'il a de si nobles inspirations. A cette heure où tant de consciences se tarifent, où les âmes deviennent vénales, où les caractères et les peuples ont l'opprobre d'obéir au succès ; à l'heure de ces abaissements indignes, il est bien doux de contempler une âme que la foi rend grande, libre et forte ; qui se tient debout au milieu des épreuves et des douleurs, appuyée sur la foi catholique. Par le sang de sa mère, la piété coulait dans le cœur de Mlle de Guérin, comme la poésie y affluait par le sang des troubadours. Sa piété éclairée et intelligente était le résultat d'une conviction sérieuse, le fruit de la persuasion et de la grâce, l'oasis où elle s'abritait contre ses tristesses, trouvait de l'énergie contre ses défaillances ; la piété, c'était, pour elle, ce tabernacle inviolable et inaccessible où le cœur en ruines et l'âme éprouvée cherchent un refuge et une consolation.

Nulle foi n'a été plus accentuée, plus résolue que la sienne ; l'idée de Dieu venait incessamment se mêler à toutes ses actions. Comme elle parle des pratiques de la foi, de la confession, de l'Eucharistie, de la vie des saints et de nos fêtes chrétiennes ! Dès l'âge de quatre ans, elle allait raconter ses peines à une image du Sauveur et lui demander des grâces ; c'était de faire disparaître des taches à sa robe, de donner une âme à sa poupée. " Les taches disparurent, pour la poupée je n'obtins rien, et c'est la seule fois peut être que Dieu ne m'a pas

exaucée." Foi touchante et naïve, la plus exempte de terreur et de doute qui se puisse voir ! Dieu est pour elle le confident attentif et discret à qui elle se donne tout entière. On comprend son empressement à le chercher, le bonheur avec lequel elle s'approche de lui dans le silence de sa petite cellule, ses fêtes lorsqu'elle s'apprête à communier. " Le bonheur de la communion me pénètre, s'écoule en mon âme et me transforme en quelque chose que je ne puis dire."

" Le caractère essentiel du livre de Mlle de Guérin, dit M. Nicolas, est le caractère chrétien, non-seulement parce que c'était celui de l'auteur qui s'y est imprimé avec *tous ses caractères*, mais parce que c'était celui du but qu'elle s'est proposé en l'écrivant, de l'influence qu'elle avait en vue d'exercer sur Maurice à qui elle en destinait les pages, de l'instruction et du secours qu'elle se proposait d'en tirer pour elle-même, en y fixant tous les traits de lumière et de grâce qu'elle recevait du Ciel et toutes les expériences de la foi dans son âme. Ce caractère est également celui de la mission providentielle à laquelle sa plume obéissait en écrivant, et qui donne au journal la valeur d'un apostolat angélique auprès d'une multitude de frères de son âme, qui, comme autant de Maurices, lui devront leur retour, leur affranchissement ou leur progrès dans le bien."

La foi agissante d'Eugénie eût volontiers partagé la vie errante et pénible du missionnaire : " Convenons que ce serait beau de s'en aller en Afrique, d'y soigner les soldats malades, ces nouveaux croisés d'une autre Terre-Sainte : d'y faire le catéchisme aux petits enfants maures." Dans une autre circonstance, elle exprime le désir du martyr ; elle est tentée par tout ce qui est grand et sublime, sans exagération, sans exaltation, dans une nature d'autant plus profonde qu'elle est plus contenue.

Sa piété ne cessa de croître avec les années, la vie de l'imagination, la vie d'intelligence, la vie qu'on pourrait appeler d'impression, cédèrent entièrement la place à la vie spirituelle, à la vie de recueillement et de réflexion. Les années, ces degrés qui croulent à mesure qu'on les monte, comme un homme d'esprit l'a si heureusement dit, étaient les marches du mystique escalier qui la conduisait à Dieu.

La sœur d'Eugénie, Mlle Marie de Guérin, le seul témoin qui survive à l'aimable entourage dont Eugénie fut la lumière, a donné quelques notes sur l'emploi des journées de la solitaire du Cayla.

Rien n'est plus admirable que le détail de cette vie dont chaque heure est réglée par le devoir. Dieu, son père, les soins du ménage, la prière revenant sous les différentes formes de la messe, du chapelet, de la méditation, d'une lecture pieuse ; le travail à l'aiguille dans lequel elle excellait, fée par les doigts, paraît il, comme elle l'était par

l'esprit ; et vers la fin du jour, à l'heure recueillie du crépuscule et de l'épanchement, de longues écritures au frère absent, la prière du soir avec les domestiques, un coup d'œil poétique aux étoiles et le sommeil béni après une journée saintement remplie : tel est le règlement uniforme de cette vie chrétienne.

C'est sur ce fond solide et sacré que s'appuie le génie de Mlle de Guérin. Il nous semble que ses écrits perdraient de leur charme, même purement profane et poétique, que l'originalité de sa figure s'amoindrirait, si elle était moins pieuse, si cette rêverie, cette sensibilité, ce don du style, cette délicatesse de pensée, cette faculté d'arrêter au passage les images de la nature et de les parer de ses couleurs, si tout cela n'était attiré vers le Ciel comme l'aimant vers le pôle, si "ce beau vase athénien" ne se remplissait à toute heure "des fleurs du Calvaire." *

C'est ainsi qu'en l'examinant au point de vue de la foi, Eugénie nous apparaît comme un être parfait. Elle allie les sentiments les plus exquis du cœur au souffle religieux le plus puissant. Elle est femme par la tendresse, chrétienne virile par la foi. Il lui échappe des cris où vibre la passion : "Moi je vivrais d'aimer," suivis d'élévations sublimes d'amour divin : "J'ai le mal du pays" en parlant du Ciel. Elle dit que la pensée est une belle chose, surtout quand elle s'élève en haut : "C'est sa direction naturelle qu'elle reprend sitôt qu'elle est dégagée des objets terrestres. Entre le ciel et nous, il y a une mystérieuse attraction : Dieu nous veut et nous voulons Dieu." Le jour de l'an, elle communie et elle appelle cela *prendre ses étrennes au Ciel*. Puis encore : "J'ai entendu la messe pour la fête de papa ; voilà mon bouquet : les prières sont des fleurs divines." C'est ainsi que la foi, chez cette sainte jeune fille, est mêlée au mouvement même de la vie ; elle apparaît sous sa plume aussi naturellement que la rime dans une poésie, le rythme dans une phrase musicale.

Si la virginité a été une harmonie dans les sentiments de mystérieuse maternité dont Eugénie enveloppait son frère, elle a été un honneur dans sa vie chrétienne. De même que la poésie est une éloquence plus divine que la prose, la virginité, qui élève l'homme au-dessus des sens, est comme la poésie sacrée de la vertu. Ce qui fait le propre caractère d'un ange, le trait qui le distingue et marque son essence, après la béatitude que Dieu lui a donnée, c'est qu'il jouit sans mélange de la liberté des esprits. Le regard de son intelligence, l'élan de son cœur, aussi prompts que l'éclair, ne sont jamais retenus, gênés par des organes ; il a des goûts, des joies, des félicités qui échappent à notre

* De Pontmartin.

sens grossier et n'ont pas de nom ici-bas ; il n'a pas, comme nous, un corps pour humilier sa noblesse et troubler les harmonies intérieures qui chantent son immortalité : heureux et libre, au-dessus des ombres de la poussière du temps, il est affranchi de tous nos besoins, sans que jamais rien puisse abaisser sa nature ou en ternir l'éclat. Aussi la virginité est-elle toujours et partout comparée à la vie angélique. Le sens populaire, les annales des nations et la poésie prêtent ce nom gracieux et céleste à la jeune fille parée de sa candeur et de son innocence. Eugénie est un des types les plus complets qui puissent répondre à cette comparaison. Elle est d'une pureté idéale dans sa vie, dans ses écrits et jusque dans ses lectures dont on la voit s'éloigner avec effroi quand une expression hardie vient effleurer la blancheur de son âme, de son âme qui avait en quelque sorte renoncé à son corps pour s'unir plus étroitement à Dieu. De là lui vient cette perfection de bonté morale, cet idéal de l'âme qui nous ravit instinctivement.

Sa piété cependant n'est pas exaltée, mais nette, régulière, pratique. Elle lit un sermon quand elle ne peut aller à l'église ; elle fait de sa *chambrette une chapelle* où elle trouve Dieu *sans distraction* ; elle prie, elle réfléchit, elle médite, elle lit, elle écrit, tout cela devant une *petite croix posée sur sa table*.

Une partie du temps de Mlle de Guérin se passait à exercer la charité. Quoique pauvre, elle secourait ceux qui étaient plus pauvres encore. On la voyait sur le seuil du Cayla, tendant un morceau de pain ou une part de soupe à un indigent. " Si j'étais à Paris, je mettrais bien souvent la main à ta poche," écrit-elle à son frère, en le priant de faire la charité en son nom. Elle cueille des lilas pour une vieille mendicante qui en désire, et achète une cruche en grès pour un pauvre enfant qui pleure d'avoir cassé la sienne. Elle fait apprendre l'alphabet et réciter le catéchisme aux petits paysans ; elle prend sur ses loisirs pour coudre un vêtement indigent. " Pas de lecture aujourd'hui. J'ai fait don de mon temps, d'un peu de peau que m'a emportée l'aiguille, et de mille lignes intéressantes que j'aurais pu lire. Mais pourvu qu'on travaille, soit de tête ou de doigts, c'est bien égal aux yeux de Dieu, qui tient compte de toute œuvre faite en son nom."

Elle visite une pauvre femme malade. Elle la trouve sans pain, sans eau pour boire, couchée sur du chanvre et des pommes de terre, elle la relève de son fumier, lui fait du feu et s'assied près d'elle, sur un fagot, pour lui parler du bon Dieu. " Rien n'est plus facile que d'être entendue des pauvres, des délaissés du monde, quand on leur parle du Ciel. C'est que leur cœur n'a rien qui les empêche d'entendre." Un autre jour, après avoir assisté à l'agonie de la Violarette, pauvre messagère qui faisait ses commissions, elle suit son cercueil,

voulant honorer jusque dans la mort "celle qui n'avait pas de famille." Elle exerce en toute circonstance les fonctions les plus rebutantes de la sœur de charité.

La religion lui plaisait aussi par le surnaturel, et l'on sent combien elle aime les récits de miracles et de légendes religieuses, ces charmants souvenirs des temps chevaleresques, tout pleins de poésie et de foi. Elle en cite plusieurs, et d'un ton de conviction naïve, qui annonce la fille des champs comme la descendante des croisés.*

On retrouve toujours en elle la femme bonne, compatissante, aimante et pieuse, qui cherche à relever les défaillants et qui sourit aux délaissés. Aussi s'occupe-t-elle activement de la conversion de ceux qui l'entourent, quelle que soit leur condition. Elle décide un valet de ferme à se confesser, après avoir résolu, à force de patience, les objections obstinées et les faux-fuyants de cet esprit récalcitrant. Elle possédait le sang-froid des natures supérieures, et se tirait à merveille de toutes les subtilités, ses réponses droites et simples réduisaient au silence l'esprit de contradiction. Il lui fallait néanmoins des miracles d'habileté pour faire pénétrer l'idée de Dieu dans des intelligences tout à fait obtuses, comme celle de ce domestique qui croyait que, faire son salut, c'était saluer.

Cette charité si puissante à soulager toutes les indigences du prochain, s'étendait aux jugements qu'elle portait sur ses connaissances. Elle voyait la beauté morale des autres à travers ses vertus, et elle a pu dire d'une amie ce qui serait essentiellement vrai d'elle-même : "âme pure, âme de neige par sa candeur, si blanche que j'en suis éblouie quand je la regarde, âme faite pour les yeux de Dieu."

Tout en Eugénie est doux comme son esprit, comme son âme, enfermée dans un étroit horizon intellectuel, condamnée à la solitude, elle ne se prit jamais pour une victime, et si un sentiment, dont personne n'eut le secret, s'est insinué dans un coin de son cœur et lui fait dire : "J'aurais voulu un bonheur à moi," cette intime douleur n'a pas de second cri. Elle la recouvre de simplicité, de piété, de charité ; elle cache la suture de sa blessure sous des fleurs, et retrouve ainsi la virginale liberté de son cœur.

Mlle de Guérin était une de ces imaginations avec lesquelles il est aisé de vivre ; la bonté formait la base de son caractère. Elle ne faisait aucune parade de son esprit et n'écrasait personne d'une supériorité pourtant incontestable. Elle pouvait passer inaperçue dans un cercle de gens vulgaires, et leur laisser la joie facile d'un triomphe de salon qu'elle n'ambitionnait pas. Sa nature était essentiellement contem-

* Camille Selden.

plative, et les bruits du dehors et du monde traversaient, en sourdine, son âme.

— Quoiqu'elle ne ressemblât guère à un sphinx, cette jeune fille au long sourire, elle en avait peut-être, dit M. d'Aureville, quand on regarde à sa vie placide et réglée, l'immobilité. Or, l'immobilité sied à toutes choses. Elle donne à la nature plus de mystère et enlève à la créature humaine ces mouvements exagérés qui déparent sa dignité. Eugénie de Guérin n'a qu'une attitude. Sa vie, qui n'a franchi que de quelques pas le seuil de cette chambre où, trois fois par jour elle revenait prier, rappelle en immobilité et en calme les derniers jours du vieux Milton, éternellement assis sur une pierre à sa porte, et n'allant de cette pierre qu'à ce petit orgue placé dans le fond de la maison, et dont les sons éclairent sa cécité. Cette jeunesse et cette vieillesse n'ont pas fait beaucoup plus de pas l'une que l'autre, et, si le vieux Milton nous touche davantage, ce n'est pas que la gloire ait une magie dont nous ne puissions nous défendre, mais c'est qu'il était méconnu, quand la fleur du Cayla n'était qu'ignorée, et qu'avec la supériorité du génie, il avait la supériorité du malheur.

Nature profondément sympathique, Eugénie ne se renfermait en rien, pas même dans cette immense affection fraternelle qui n'eut jamais de rivale dans son cœur. Elle ressentit et inspira de vives amitiés. Ses parents, ses connaissances et jusqu'à des étrangers voulaient avoir des lettres de cette plume d'or, et on se les disputait comme une joie pour l'esprit et un trésor pour l'âme. Elle se prêtait avec bonne grâce à cette surcharge d'occupations, et parfois, de ces liens superficiellement noués, résultèrent des attachements sérieux et durables.

Dans ses lettres, comme dans son journal, Mlle de Guérin est aussi remarquable par le charme exquis du style que par la justesse et l'excellence du mot. Il y a quelquefois, ainsi qu'on l'observe chez son frère, une légère imitation des grands modèles, mais avec plus de naïveté, plus d'harmonie; elle cite à merveille et à propos les auteurs qu'elle connaît, et sème de fins mots de critique ses jugements sur les hommes et les choses. " Quel homme que Hugo ! Il est divin, il est infernal, il est sage, il est fou, il est peuple, il est roi, il est homme, femme, peintre, poète, sculpteur, il est tout, il a tout vu, tout fait, tout senti : il m'étonne, me repousse et m'enchanté." A propos d'un autre talent, elle dit : " Ces génies ont des laideurs qui choquent l'œil d'une femme."

Il est temps de clore cette étude par un coup d'œil général sur l'ensemble de la vie de Mlle de Guérin, après avoir essayé d'en dessiner les grandes lignes.

Tout est si étroitement, si harmonieusement mêlé dans cette exis-

tence, qu'on a de la peine à assigner à chaque chose la place qui lui convient. Ce sont des masses de nuances et de teintes sous lesquelles on trouve difficilement le trait qui sert de base. C'est la perfection dans le détail ; chaque chose est à sa place, et cependant la poésie, la vie pratique, l'imagination et la raison, l'élévation et la simplicité, le génie, l'éloquence et la naïveté, tout est si merveilleusement fondu que le récit échappe à une analyse correcte, et qu'on a pu dire de son talent, avec une grande vérité, qu'il avait la lueur douce et noyée de la perle, ainsi que sa pureté et sa transparence.

Quand l'unique amour terrestre de sa vie manqua à Mlle de Guérin, elle demeura en quelque sorte brisée sous le coup qui venait de l'atteindre. Il sort de ce cœur, véritable foyer de tendresse, des accents si déchirants et tout à la fois si naturels et si sublimes, que l'âme du lecteur en est traversée et que cette douleur étrangère devient une douleur personnelle.

C'est le propre de l'éloquence de produire ces grands effets qui semblent réservés aux Bossuet, aux Corneille et à tous les maîtres de la science. Mlle Eugénie hérita de ce génie d'expression, dans la peinture de sa douleur. Il semble qu'elle ne puisse briller de toute sa beauté morale qu'après avoir été creusée par la souffrance, de même que cette pierre précieuse qu'il faut extraire du sein de la terre où elle est cachée, ne brille d'un vif éclat et ne jette ses feux qu'après avoir passé sous le tranchant de l'acier, pour être posée sur un diadème royal.

La mort de Maurice fut le grand événement de la vie d'Eugénie, comme le sentiment qu'elle lui avait voué en avait été la grande affection. Désormais la solitude l'envahit tout entière, elle ne vit plus que de ses souvenirs. "Quand le ciel tomberait, il n'ajouterait pas à mon accablement." Mais au milieu des crucifiements les plus terribles de la nature, sa foi reste debout, généreuse, inébranlable, soumise, sans défaillance. "Mon pauvre ami, quel vide tu me fais ! Partout ta place sans t'y voir... toute ma vie sera de deuil, le cœur vœuf, sans intime union.... Mais tu vois ce que j'entends, tu possèdes ce que j'espère, tu sais ce que je crois. Mystères de l'autre vie, que vous êtes profonds, que vous êtes terribles, que quelquefois vous êtes doux, quand je pense que le ciel est le lieu des âmes !"

Arrêtons-nous sur ce cri de foi qui résume toute l'éloquence de cette nature vibrante. Remarquons cet accent vrai de la douleur sincère, que l'art ne saurait imiter ; ces phrases heurtées, saccadées, larmoyantes, toutes semblables à un cœur chargé de soupirs, ces mots énergiques, imprévus, produits spontanés, immédiats d'une émotion réelle et immense. Son style, autrefois si nerveux, s'allonge par instants et traîne languissant ; mais il n'en devient que plus émouvant. Son âme prend

une nouvelle grandeur, enveloppée de ces voiles funèbres ; et quand il arrive à la douleur de les déchirer, la poésie et l'éloquence débordent de son cœur.

La perte de son frère ne brisa pas la plume dans les mains d'Eugénie ; elle continua à lui écrire de longs gémissements surnaturalisés par le sentiment chrétien. Les derniers cahiers sont adressés à *Maurice au ciel*. C'est un véritable *de Profundis*, mais tel que l'entonnèrent, en des circonstances pareilles, un saint Augustin, un saint Bernard : " Dieu seul sait ce qu'était Maurice pour moi ; mon frère, mon ami, celui dont j'avais besoin pour ma vie, celui sur qui je répandais ma tête, mon cœur... Mais, mon âme, apaise-toi avec ton Dieu, que tu as reçu ce matin. C'est ton frère aussi, ton ami, le bien-aimé souverain que tu ne verras pas mourir, qui ne te manquera jamais, ni en cette vie ni en l'autre. Consolons-nous qu'en cette espérance qu'en Dieu on retrouve tout ce qu'on a perdu." Dans ces pages navrantes, on ne rencontre plus de ces traits piquants, de ces saillies originales qui émaillent la première partie du journal ; l'esprit s'est retiré, pour ne laisser que les larmes et le parfum de la prière, ce commerce des âmes.

Eugénie se demande plusieurs fois à quoi servent ces cahiers qui n'ont plus de but, puisqu'elle n'a plus de lecteur. " Pour qui ce journal ? hélas ! " Et cependant elle l'aime " comme on aime un reliquaire où se trouve un cœur mort tout embaumé de sainteté et d'amour." De la terre où elle pleure, la pauvre affligée parle à Maurice à travers la tombe ; elle l'informe des moindres détails de leur existence, des regrets de leurs amis, de ses craintes, de ses espérances et surtout de sa douleur, tout cela à voix basse, d'âme à âme, ne laissant entendre que des gémissements affectueux et des sanglots. Elle s'assied à l'ombre d'un cerisier, et là, " pensant au passé, j'ai pleuré. Tout était frais, vert, doré de soleil... je m'en savoure l'œil, m'en pénètre jusqu'au cœur qui tourne aux larmes ; *vu seule*, c'est si triste ! "

Cet accent trouble, émeut ; et je ne crains pas d'affirmer que cette sœur-mère, penchée sur son journal où elle continue à causer avec le mort comme elle le faisait avec le vivant, arrache de son cœur, par la violence et l'unité de sa douleur, les pages les plus éloquentes qu'elle ait jamais écrites. Le cœur y est brisé de brisements impossibles à décrire, et qui font circuler, dans cette œuvre sublime, un souffle puissant de vie, de vérité et d'amour.

La libre expansion de cette douleur soumise à Dieu est profondément attachante. Ce sont des pages à relire et dont l'esprit ne peut jamais être fatigué. On voit cette fille du sacrifice frappée dans les racines de son être, subir tous les spasmes de la douleur : " Si je pouvais trouver dans ma poitrine ce souffle qui vient le dernier, ce

souffle des mourants qui porte l'âme au ciel... Mon Dieu, ôtez-moi la plainte, soutenez-moi dans le silence et la résignation au pied de la croix."

Lorsque le plus vif de son âme se fut cicatrisé par l'influence du temps et surtout par la lutte chrétienne, Mlle de Guérin voulut assurer la mémoire de Maurice parmi les hommes, et le rendre vivant pour la postérité comme il était toujours vivant dans son cœur. Elle s'attacha à la réalisation de ce projet avec une véhémence extraordinaire, comme poussée par un instinct de conservation personnelle. Rien n'est plus admirable que l'énergie pieuse avec laquelle elle dispute le souvenir de son frère à la mort. Elle entreprend des démarches nombreuses, des voyages pénibles, elle se livre à une correspondance active avec des étrangers, se met en rapports suivis vis-à-vis des directeurs de revues, pousse la publication des œuvres qu'elle a laborieusement réunies et dont elle veut faire une auréole de gloire à Maurice. Chaque jour elle agite son cœur fatigué et lui refuse le repos; elle ne saurait vivre en paix, si la mémoire de son frère venait à s'effacer. Ne pouvant plus rien ici-bas que lui élever un piédestal et lui créer une renommée, elle y usera sa vie.

Elle obtint en partie cette satisfaction, par un article publié dans une revue. Maurice de Guérin y était sincèrement loué. Cependant quelques phrases douteuses à l'endroit de ses croyances catholiques et de sa mort chrétienne, que l'auteur anti-catholique et anti-chrétien entachait de panthéisme, vinrent alarmer Eugénie. Aussi profondément atteinte que s'il se fût agi de sa propre foi et qu'on l'eût mise en doute, Mlle de Guérin protesta dans ses lettres contre ce faux jugement. "Si vous lui élevez un monument, marquez-le bien de signes de foi, de cette foi pure et catholique dans laquelle il est mort... Je l'atteste par ce que j'ai vu et entendu, par la prière, par les saintes lectures, par les sacrements, par tous les actes du chrétien, par la mort qui dévoile la vie, mort sur un crucifix. Cela manque à la notice, et le jour irréligieux et païen sous lequel elle le montre, le défigure."

Eugénie vécut quelques années de cette vie active qui rafraîchissait sa douleur comme l'air froid rafraîchit les brûlures; la poésie triste et les pensées divines rayonnaient de plus en plus sur son front et l'éclairaient de reflets célestes. Sa mission était accomplie, et le doigt de Dieu ne devait pas tarder à cueillir cette âme mûre pour l'éternité.

Dans la majeure partie des femmes prédomine la puissance effective ou le sentiment. En étudiant Eugénie de Guérin, nous avons reconnu que c'était l'essence même de sa vie; le sentiment religieux, fraternel, artistique, remplit tous les mouvements de son cœur. Cette prédominance du sentiment déterminait sa mission. Elle fut chargée par la

Providence de faire passer la vérité dans les cœurs et de la convertir en amour. La vérité et l'amour ne se discutent guère et ne s'imposent pas : ce sont des sentiments qui naissent par voie d'inspiration ; et l'inspiration dépend de ce qu'il y a de plus intime dans l'âme à qui l'on veut faire aimer la vérité : elle dépend de ces nuances infiniment délicates, de ces mille circonstances presque imperceptibles, de cet invisible réseau d'émotions, de souvenirs de rêves, d'espérances, qui distinguent tout cœur de tout cœur. Voilà pourquoi la mission inspiratrice, dévolue à Eugénie de Guérin, est une mission divine. Elle l'accomplit d'abord dans le sanctuaire de la société domestique, dans les confidences, dans l'effusion des âmes, que provoque l'intimité de la famille, dans cette autre parenté qu'on appelle l'amitié, dans l'infortune enfin qui cherche des consolations secrètes comme ses plaintes. Elle exerce, depuis sa mort, cette mission, d'une manière publique et générale, par l'œuvre qu'elle a laissée et qui atteint chaque individu, en lui apportant la vérité voilée, onctueuse, dans le silence pénétrant de la lecture.

Il est difficile, en effet, d'offrir un plus admirable exemple que celui de la vie d'Eugénie, un portrait plus parfait de piété bien entendue, de vertus domestiques et de tranquille énergie. L'effet de cette leçon chrétienne est augmenté par le contraste qui existe entre la noble origine et la pauvreté relative de sa famille ; entre ses lectures d'un ordre élevé et ses humbles occupations, ses goûts délicats et sa position obscure, ses aptitudes particulières et les rares occasions que lui offrit la destinée pour cultiver son esprit. Il est impossible de ne pas profiter de l'enseignement qui nous est donné par une âme si belle, si bonne, si pure, si pleine de tendresse et de grandeur.

Elle fut semblable, dans la maladie et dans la mort, au Maurice qu'elle avait si ardemment aimé. Son caractère n'éprouva aucune altération de ses longues souffrances ; ce qui est si parfait est à l'abri de la défaillance. Après avoir reçu le saint Viatique, elle dit à sa sœur : " Brûle tous les papiers que tu trouveras, tout n'est que vanité."

Elle avait bien raison. Oui, tout est vanité, même le succès, même la gloire. Mais puisque nous passons quelques années ici-bas, nous voulons au moins embrasser d'une respectueuse étreinte les belles choses périssables sorties des esprits supérieurs ; nous voulons entourer leur souvenir d'une auréole d'honneur, auréole qui est comme une ombre terrestre du vêtement de lumière et de gloire qui enveloppe leur âme. Telle est la cause à laquelle nous devons le volume d'Eugénie de Guérin, le plus beau des livres modernes, a dit un grand poète.

Mais ce fut la destinée d'Eugénie de mourir sans prévoir la brillante réputation qui devait la couronner par delà la tombe, sans un seul pressentiment de sa gloire future.

Pure gloire, hommage sacré rendu à une famille à peu près éteinte et pour laquelle, a dit un panégyriste d'Eugénie, semble avoir été prononcée cette phrase, la plus consolante, dans sa profondeur, qui se puisse appliquer à la destinée des races : " La sainteté couronne et porte au ciel les familles dont tous les rameaux ont donné leurs fruits à la terre."

FIN.

Le Conseiller des Familles.

DIALOGUE DE CIRCONSTANCE.

I.

Encore une feuille qui tombe du grand chêne des âges, encore une goutte qui s'échappe de l'urne intarissable du temps! L'année 1867 est allée rejoindre ses sœurs dans le garde-meuble de l'histoire, et la jeune année 1868, pleine d'espoir comme les années qui commencent, vient de faire son avènement.

Dans la soirée du jour de la Saint-Sylvestre, je m'étais endormi de bonne heure, en songeant beaucoup au passé et un peu à l'avenir. Il me sembla qu'au premier coup de minuit un grand bruit se faisait entendre à ma gauche, et qu'un petit bruit y répondait à ma droite. Puis, tout à coup, je vis paraître deux dames, l'une sans suite, svelte, légère, pimpante, et portant sous son bras une petite valise vide; l'autre, traînant derrière elle un monde de colis, escortée par un nombreux cortège, et en outre fatiguée, épuisée, n'en pouvant plus. Elles se rencontraient dans une de ces gares placées à l'intersection de deux routes. Sur le poteau placé à l'entrée de l'une, on lisait : *Route du passé*; sur le poteau élevé à l'entrée de l'autre, *Route de l'avenir*.

Je cherchais, dans mon rêve, quelles pouvaient être ces deux dames, dont l'une m'était connue, tandis que l'autre ne me rappelait aucun souvenir, lorsqu'elles se nommèrent elles-mêmes en engageant la conversation.

II.

L'ANNÉE 1867.—Dépêchez-vous donc, paresseuse! On vous attend là-haut, le mois de janvier ne peut commencer sans vous.

L'ANNÉE 1868.—Mais je ne puis commencer que lorsque vous aurez fini, madame, et vous n'en finissez pas! Tâchez de hâter le pas, ma doyenne, car on vous attend là-bas.

L'ANNÉE 1867.—Jeune fille, vous me permettrez bien de faire charger mes colis. Ici, facteurs, s'il vous plaît, ici ! N'oubliez rien, je vous en prie. Je vous recommande surtout mon ballon captif et mon fusil Chassepot.

L'ANNÉE 1868.—Tous les facteurs de la gare n'y suffiront pas. Y a-t-il du bon sens à voyager avec ce tas de bagages et cette suite longue comme une caravane ?

L'ANNÉE 1867.—Vous en parlez à votre aise, ma mignonne. Je m'en vais et vous arrivez. Mais, dites-moi, que portez-vous dans cette petite valise ?

L'ANNÉE 1868.—L'espérance et mon bonnet de nuit.

L'ANNÉE 1867.—Je me rappelle qu'il y a trois cent soixante-cinq jours, j'étais aussi lesté et aussi insouciant que vous. Mais que les temps sont changés !

L'ANNÉE 1868.—A votre tour, vénérable douairière, pourriez-vous me donner quelques explications sur votre bagage et votre entourage ?

L'ANNÉE 1867.—Volontiers, ma mie. Interrogez-moi et je vous répondrai.

L'ANNÉE 1868.—D'abord quelle est cette jeune femme, à la coiffure tapageuse, qui bat du tambour à tour de bras, sans respect pour la délicatesse de mon tympan ? Serait-ce votre dame d'honneur ?

L'ANNÉE 1867.—Non, en vérité. C'est l'âme de feu l'Exposition universelle.

L'ANNÉE 1868.—Pour une âme, elle me semble assez bien nourrie. Et comment la nommez-vous ?

L'ANNÉE 1867.—Son Altesse la Réclame.

L'ANNÉE 1868.—Elle a l'air de vouloir se borner à vous accompagner jusqu'à votre wagon sans y entrer avec vous.

L'ANNÉE 1867.—J'en ai peur.—Les années s'en vont et la Réclame reste. Elle me reconduit et vous attend.

L'ANNÉE 1868.—Fait-elle toujours autant de bruit ?

L'ANNÉE 1867.—Son métier est d'en faire le plus qu'elle peut, mais elle a redoublé d'efforts sous mon règne, parce qu'il fallait qu'elle se fit entendre aux quatre points cardinaux. C'est à cette intention qu'elle a ajouté à sa grosse caisse une flûte de Pan.

L'ANNÉE 1868.—Avec ce beau tapage, elle a dû vous amener à Paris un monde fou.

L'ANNÉE 1867.—Vous l'avez dit, un monde fou.

L'ANNÉE 1868.—Je suis vraiment fâchée que l'Exposition ne m'ait pas attendue. Ce devait être un spectacle fort curieux.

L'ANNÉE 1867.—Très curieux, en effet.

L'ANNÉE 1868.—Vous avez dû voir affluer à Paris des gens de tout genre.

L'ANNÉE 1867.—Et de toute couleur. Tous les degrés de latitude et de longitude se sont donné la main au Palais de l'Exposition. La race blanche, la race noire, la race rouge, la race jaune, s'y sont rencontrées. Russes, Allemands, Italiens, Espagnols, Anglais, Suédois, Américains, Turcs, Egyptiens, Chinois, Cochinchinois, Persans, Siamois, Abyssiniens, Tartares, Tunisiens, Arabes, Kabyles, ont déposé leur pièce de vingt sous réglementaire dans l'urne de ce vote universel d'un nouveau genre. Tous les costumes, tous les rangs, toutes les tailles, les géants et les nains, sont accourus à ce commun rendez-vous des fils d'Adam. On a mangé de toutes les cuisines du globe, et l'on a parlé tous les idiomes dans le Palais du Champ-de-Mars: depuis la tour de Babel, on n'avait rien entendu de pareil, et on ne reverra rien de semblable jusqu'à la vallée de Josaphat.

L'ANNÉE 1868.—Et vous avez eu à Paris tous les rois de l'Europe ?

L'ANNÉE 1867.—Tous les rois et tous les empereurs.

L'ANNÉE 1868.—Les rois s'amuse !

L'ANNÉE 1867.—Hélas ! pas tous. Tandis que ce défilé de Majestés avait lieu dans le Palais de l'Exposition, et que les princes et les princesses accouraient aux magnifiques fêtes données aux Tuileries et à l'Hôtel de Ville, un empereur du Mexique, Maximilien d'Autriche, condamné par un conseil de guerre, tombait sous les balles à Queretaro.

L'ANNÉE 1868.—Ma pauvre aînée, je vous plains d'avoir vu une de vos journées éclater un pareil crime !

L'ANNÉE 1867.—Vous apprendrez bientôt, ma jeune héritière, que les jours dont se compose notre règne se suivent et ne se ressemblent pas.

L'ANNÉE 1868.—Au demeurant, vous devez, je l'imagine, être assez contente de votre lot. Que de revues splendides, de bals magnifiques, de fêtes de jour et de nuit vous avez dû voir !

L'ANNÉE 1867.—J'ai eu mes journées de pluie comme mes journées de soleil.

L'ANNÉE 1868.—Allons, ne faites pas la modeste. Parmi nos pareilles, n'a pas qui veut une Exposition universelle, et, quoi qu'il arrive, on vous appellera l'année de l'Exposition. C'est votre nom dans l'histoire.

L'ANNÉE 1867.—Sans doute.

L'ANNÉE 1868.—Et, c'est vous qui me l'avez dit, l'Exposition a été une sorte de Jubilé de l'industrie.

L'ANNÉE 1867.—Je ne dis pas non, mais je me demande si l'industrie aura gagné, à ce déplacement universel et à ce tohu-bohu général, tout ce que les mœurs y auront perdu. Croyez-vous que ces familles qui, de tous les points de la France, de tous les points du globe, sont venues dépenser en quelques jours les économies qu'elles avaient faites, et même celles qu'elles n'avaient pas faites, se trouveront aussi heureuses dans leurs humbles pénates qu'elles l'étaient auparavant ? Ne pensez-vous pas que

leur vie ordinaire leur paraîtra monotone, quand elles la compareront à la vie fiévreuse qu'elles ont menée à Paris?

L'ANNÉE 1868.—Allons, allons, je vois que les douairières sont pessimistes.

L'ANNÉE 1867.—Oui, pessimistes comme l'expérience. Et moi, de mon côté, je vois que les jeunes premières sont optimistes comme l'ignorance.

L'ANNÉE 1868.—Bien obligée, ma sœur aînée.

L'ANNÉE 1867.—Vous n'aurez pas vécu deux mois sans être de mon avis.

L'ANNÉE 1868.—Je vois ce que c'est. Parce que madame a vu tous les monarques du monde visiter son Exposition, elle fait la fière.

L'ANNÉE 1867.—Je serais plus fière de leur visite, s'ils n'avaient pas visité en même temps que moi, et même avant moi, *la Belle-Hélène* et *la Grande-Duchesse de Gêrolstein*.

L'ANNÉE 1868.—Qu'est-ce que cela?

L'ANNÉE 1867.—Des créatures avec lesquelles je vous conseille de ne pas frayer.

L'ANNÉE 1868.—Mais pourriez-vous me dire, s'il vous plaît, ma chère dame, quelle est la gravure que vous portez dans votre main?

L'ANNÉE 1867.—C'est un souvenir que mon ami Bertall m'a remis la dernière fois que je l'ai vu, et que j'emporte pour tapisser ma chambre dans les Champs-Élysées.

L'ANNÉE 1868.—Je reconnais à merveille le portrait de madame la Réclame, votre soubrette. Mais quels sont ces affreux mirmidons qui grouillent à ses pieds? Quel costume ridicules! Quelles affreuses coiffures! Quelles toilettes grotesques! Quelles robes impossibles! Quels jupons écourtés! Mais ces femmes ont l'air de s'être glissées dans le fourreau de leur parapluie.

L'ANNÉE 1867.—Chut!

L'ANNÉE 1868.—Et pourquoi donc me tairais-je? ce sont des caricatures.

L'ANNÉE 1867.—Pas le moins du monde. Vous avez sous les yeux les types de la suprême élégance des modes de la fin de décembre 1867.

L'ANNÉE 1868.—Allons donc!

L'ANNÉE 1867.—Et comme il est probable que les modes du 31 décembre 1867 fleuriront encore le lendemain 1er janvier, je vous conseille de rire un peu plus bas.

L'ANNÉE 1868.—Dès que je vais être là-haut, je les changerai.

L'ANNÉE 1867.—Je le souhaite, petite sœur; mais j'ai bien peur que, lorsque vous serez là-haut, vous ne les suiviez.

L'ANNÉE 1868.—Nous verrons.

L'ANNÉE 1867.—Vous verrez, car moi, je n'ai plus rien à voir. Il y

a toujours une chose que je vous défie de faire, c'est de grossir les chignons et de diminuer les chapeaux.

L'ANNÉE 1868.—Je n'en ai pas la moindre envie, je vous le jure. Mais encore deux questions, s'il vous plaît.

L'ANNÉE 1867.—Parlez vite, car je n'ai plus qu'un instant à vous donner.

L'ANNÉE 1868.—Quelle a été la plus triste de vos journées ?

L'ANNÉE 1867.—Je vous l'ai dit : celle où j'ai vu tomber sous les balles implacables des sicaires de Juarez à Queretaro l'infortuné empereur Maximilien, et la raison de la malheureuse impératrice Charlotte s'éclipser sous un voile de douleur et de deuil. Ce jour-là, comme l'a dit un grand écrivain que je vais rejoindre aux Champs-Élysées, à propos des effroyables crimes dont notre vieille sœur, l'année 1793, avait été témoin : "On a vu les reines pleurer comme des simples femmes et l'on s'est étonné de la quantité de larmes que contenaient les yeux des rois."

L'ANNÉE 1868.—Et quelle a été votre plus belle journée ?

L'ANNÉE 1867.—Celle où j'ai vu les sentiments de la France très-chrétienne se réveiller à la nouvelle des périls de la papauté et de l'Eglise et le vieux sang qui lui vient de saint Louis et des croisades se réchauffer dans ses veines et produire de nouveaux miracles d'enthousiasme. Quel élan ! quelle émulation de générosité et de vaillance ! Les jeunes gens ont apporté leur sang, les riches ont apporté leur or, et le denier de la veuve et l'obole du pauvre se sont mêlés à l'or du riche, dans cette offrande filiale. De tous les points de l'Europe catholique, des braves jeunes gens sont partis pour aller offrir leurs bras, leur vie, à l'auguste Pie IX, qui avait leur cœur. Ils n'ont pas dit comme les gladiateurs antiques au César romain : "César, ceux qui vont mourir te saluent ;" mais ils ont dit au pontife romain : "Vicaire de Jésus-Christ, auguste et doux Pie IX, ceux qui t'aiment et te vénèrent vont mourir pour toi !" Et ils ont combattu comme des héros et ils sont morts comme des martyrs. Et l'on a vu sur le champ de bataille où ils luttaient, où ils mouraient comme une résurrection de l'antique chevalerie : c'était le vieux duc de Luynes, ce bienfaiteur de l'Eglise sa mère, qui parcourait le champ de bataille en ramassant les blessés, en adressant des paroles de consolation et de confort aux mourants, et, comme un autre saint Martin, arrachait son manteau de ses épaules pour couvrir un soldat blessé qui tremblait de la fièvre. Digne fin d'une si noble vie ! suprême charité qui couronnait une existence consacrée tout entière à la charité ! Il est mort au pied de la chaire de Saint-Pierre, ce grand seigneur, ce grand chrétien, ce grand protecteur de l'art, comme une sentinelle tombe au poste d'honneur. Ah ! vous avez raison de le dire, ma sœur, j'ai vu de belles journées, et, parmi ces journées, la plus belle, c'est celle de la bataille, de la victoire de Mentana, inscrite dans les fastes de la France et dans ceux de l'Eglise.

L'ANNÉE 1868.—Encore une petite explication sur la gravure que vous portez à la main, s'il vous plaît.

L'ANNÉE 1867.—Volontiers. De quoi s'agit-il ?

L'ANNÉE 1868.—J'aperçois là-bas un homme à grand chapeau, qui a l'air de s'en aller plus vite qu'il n'était venu, tandis qu'un zouave pontifical se livre, derrière lui, à une pantomime très-expressive. Qu'est-ce que cela ?

L'ANNÉE 1867.—C'est un garibaldien qui s'est présenté pour exécuter les ordres de son chef qui avait recommandé à ses hommes de rejeter les zouaves pontificaux hors du territoire romain à coups de crosses dans les reins.

L'ANNÉE 1868.—Eh bien ?

L'ANNÉE 1867.—Ce drôle de corps de Bertall a représenté un zouave pontifical qui, se prêtant peu à la chose, renvoie sans aucune cérémonie la chemise rouge reprendre de nouvelles instructions de son général.

L'ANNÉE 1868.—Je comprends, l'argument dont il se sert est péremptoire. Pourriez-vous me dire encore ?...

L'ANNÉE 1867.—Je ne puis plus rien vous dire ; car j'entends le sifflet de la locomotive qui m'appelle. Le temps et les chemins de fer n'attendent pas.

L'ANNÉE 1868.—J'entends aussi qu'on me presse. Adieu, je monte là-haut.

L'ANNÉE 1867.—Et moi, je descends là-bas.

L'ANNÉE 1868.—Tiens ! Son Altesse la Réclame me suit.

L'ANNÉE 1867.—Je vous l'avais prédit. Que voulez-vous qu'elle fasse de son tambour et de sa trompette dans le séjour de l'éternel repos et de l'éternel silence ?

L'ANNÉE 1868.—Adieu, ma pauvre année 1867. Nos destinées nous séparent. Adieu encore une fois, ma vénérable doyenne, reposez en paix là-bas.

L'ANNÉE 1867.—Et vous, tâchez de bien vivre là-haut, adieu !

L'ANNÉE 1868.—N'emporterai-je pas un bon souhait de vous ?

L'ANNÉE 1867.—Je vous souhaite de commencer comme j'ai fini.

III.

Ici un grand bruit retentit à mes oreilles.

Il me sembla que c'était le sifflement qui sort de deux locomotives quand les trains se croisent.

Je me réveillai.

C'était le dernier coup de minuit qui sonnait en marquant la fin du jour de la Saint-Sylvestre.

Nous étions en 1868.

— Quoi, dira-t-on, vous avez rêvé tout cela pendant que votre pendule sonnait minuit ?

La ballade dit que les morts vont vite. Les rêves aussi ont des ailes.

ALFRED NETTEMENT.

FIOR D'ALIZA.

(Voir pages 33 et 137.)

A ces mots nous entendîmes monter par le sentier de rochers polis, du côté de Lucques, le *padre Hilario* ; il suait et il soufflait comme une mule trop chargée qui a besoin qu'on la soulage, au sommet de la montée, de sa charge.

Le *padre Hilario* était le frère commissionnaire du couvent des Camaldules de San Stefano ; c'était un beau vieillard à grande barbe blanche ; une couronne de cheveux fins comme des fils de la Vierge, autour de sa tonsure, le rendait tout à fait semblable aux statues de San Francisco d'Assise, sur les murs du chœur des Franciscains de Lucques ; il était si vieux qu'il nous avait tous vus naître ; mais il n'était point cassé pour son âge, il était seulement un peu voûté par l'habitude de porter des besaces gonflées, des cruches d'huile et des outres de vin du couvent, et de monter à pas mesurés les sentiers à pic de la montagne.

Notre cabane était à peu près à moitié chemin de la plaine aux Camaldules ; il avait l'habitude, depuis plus de quarante ans, de s'y arrêter un bon moment pour respirer et pour converser un instant avec les *Zampognari* ; il avait caressé les enfants, marié les jeunes filles, consolé et vu mourir les vieillards de cette cabane. Il n'était pas de nos parents, on ne savait pas même où il était né ; il y en a qui disaient qu'il avait été soldat sur les galères de Pise, prisonnier des corsaires à Tanger, échappé d'esclavage avec une Mauresque convertie sur une barque dérobée à son père ; qu'ils avaient été assaillis par une tempête, poursuivis par les pirates sur la Méditerranée, et que, dans le double danger de périr par la mer ou par la vengeance des Turcs, qui allaient les engloutir ou les atteindre, ils avaient fait vœu à saint François, quoique amants, de se faire lui ermite, elle nonne, si saint François les sauvait miraculeusement du danger. Saint François avait apparu entre deux nuées sur le mât de leur frêle barque ; les pirates avaient sombré, le vent s'était calmé, la mer, aplanie comme un miroir ; et un courant invisible les avait portés sur le sable près de l'écueil de la *Meloria*, sur la côte toscane. Ils s'étaient embrassés pour la première et la dernière fois en ce monde, et ils étaient allés pied nus, chacun de son côté, elle à Lorette, lui à San Stefano de Lucques, se présenter à la porte de deux couvents.

Saint François, content de leur fidélité à accomplir leur vœu, les avait fait accueillir comme si on les attendait, elle comme sœur converse, lui comme frère servant, à la porte des Carmélites de Lorette et des Camaldules de Lucques. Ils ne devaient se rencontrer que dans le paradis.

Voilà ce que l'on disait dans les montagnes du père Hilario ; mais lui, il n'en disait jamais un mot dans ses entretiens avec nous ; on eût dit que san Francisco lui avait ôté la mémoire de ses amours ou qu'il lui avait mis le doigt du silence sur les lèvres ; il ne parlait jamais que de nous, des anciens de la cabane qu'il avait connus, des mariages, des naissances, des morts de la famille, de l'abondance ou de la rareté des châtaignes, du prix de l'huile pour les lampes du sanctuaire, et quelquefois des révolutions qui se passaient là-bas dans les plaines, à Florence, à Siègne, à Rome ou à Lucques.

“ Mais cela ne nous regarde ni vous ni moi, disait-il toujours, en finissant ses entretiens et en reprenant ses besaces sur l'épaule, son rosaire à la main ; le flot des hommes ne montera pas si haut qu'ou nous sommes ; il y aura toujours des neuvaines à l'autel des Camaldules et toujours des *pifferari* qui viendront acheter des *zampognes* pour prier devant les Madones ou pour faire danser aux noces des Maremmes. Allons notre chemin au ciel et sur ces montagnes, et que san Francisco bénisse la cabane comme le couvent.”

Puis il se remettait en route comme un Juif-Errant, et nous entendions son pas au bruit de ses sandales sur la roche, longtemps après qu'il avait disparu derrière les sapins.

Bien qu'il ne fût pas de nos parents (au moins, nous le croyions), le père Hilario nous aimait par une vieille habitude. Il s'étonna, ce jour-là, de nous trouver tout pâles et tout en larmes. Il ne savait rien de ce qui s'était passé depuis trois mois, qu'il n'était ni monté ni descendu par le sentier des Zampognari, ni des visites du capitaine des sbires, ni du procès de Nicolas del Calamayo, ni du partage du domaine revêdiqué par les héritiers des *Bardi*, ni de la vente de leurs droits au sbire, ni des poursuites de cet homme puissant pour épouser, par ruse ou par violence, la belle enfant qui l'avait, par malheur, ébloui comme un soleil levant dans les yeux d'une taupe ; ni de tous nos champs confisqués avec leurs riches promesses de récoltes, ne nous laissant que le quart des châtaignes, les cinq brebis et les chevreaux pour subsistance ; ni enfin de l'abomination qu'on venait de nous faire, avec une si infernale malice, en tuant notre vigne sur notre propre mur, comme on aurait tué notre chien sur les pieds de l'aveugle pour le faire trébucher dans le précipice !

— Oh ! quoi, dit-il, ils ont bien eu le cœur de couper les pampres qui

mentent innocemment de père en fils jusqu'à votre foyer!... Hélas ! c'est trop vrai, ajouta-t-il en levant les mains au ciel et en regardant les feuilles mortes qui n'avaient plus la force de supporter le poids de leurs lourdes grappes flétries. Se peut-il que la malignité des hommes aille jusque-là ? Ah ! que j'y ai passé de bons soirs à causer à l'ombre, avec vos braves pères, en buvant une goutte du bon jus de vos ceps et en bénissant san Francisco des dons de Dieu pour les cœurs simples ; mais à présent, continua-t-il, je ne repasserai jamais là sans maudire la perversité des méchants!... Mais non, ajouta-t-il en se reprenant, non, ne maudissons personne, même ceux qui nous font du mal ; plaignons-les, au lieu de les haïr. La pitié est la charité des persécutés envers les persécuteurs : c'est la seule vengeance qui plaise à Celui qui est là-haut. Prions pour eux ; n'est-ce pas plus malheureux d'être bourreau que d'être victime ?

C'est ainsi qu'il nous consola, en prenant part, par ses larmes, à la mort de notre treille, et qu'il tourna notre colère en miséricorde pour nos ennemis. Puis :

— Voyons donc, dit-il, ce fatal papier qui vous a dépossédés de l'héritage des Zampognari, que j'ai toujours cru aussi à vous que ce rocher est à la montagne, ou que cette mousse est à ce rocher. Je suis bien vieux, j'ai plus de quatre-vingt-dix ans d'âge ; qui sait peut-être si le bon Dieu ne m'a laissé vieillir ainsi inutile à moi et au monde, que pour rendre témoignage pour les pauvres Zampognari contre quelques traits de plume de scribe, qui cherche des procès pour gagner son pain dans des paperasses, comme l'écureuil cherche la noisette dans la mousse en retournant les feuilles mortes ? Donnez-moi ce papier : la première fois que j'irai encore à Luques, je le ferai voir au professeur de droit Manzi, mon vieil ami.

Le père Hilario emporta le papier, et nous n'y pensâmes plus que pour pleurer notre vendange égrenée à terre ; les oiseaux du ciel eux-mêmes semblèrent la pleurer avec nous ; les passereaux, les grives, les colombes, les merles, quand ils s'aperçurent que les pampres noircissaient, que les feuilles tombaient en été comme après une gelée d'hiver, se réunissaient en tourbillon dans l'air au-dessus de la maison nue, et allaient et venaient comme des fous en jetant de petits cris désespérés ; on eût dit qu'un renard était entré furtivement dans leur nid et avait mangé leurs œufs pendant qu'ils étaient sortis de l'arbre.

Ainsi chaque jour resserrait notre pauvre vie ; mais ce fut bien pis, quelques semaines après, quand les quenouilles de maïs furent mûres et que la seconde récolte des feuilles de mûrier demanda à être cueillie. Tous les jours, comme si nous avions été des voleurs, des agents du sbire rôdaient ici et là dans nos alentours, épiant les chèvres et les

moutons qui nous donnaient le lait et la laine dans notre pauvreté toujours croissante ; l'huile de la lampe, que nous entretenions dans la cabane, le soir, devant la Madone, ne pouvant plus en acheter à la ville, semblait leur faire envie ; ils prétendaient que Fior d'Aliza, sa mère et Hyeronimo, nous n'avions pas le droit d'aller cueillir les noisettes que nous pilions dans le mortier pour en tirer quelques gouttes. Ils disaient que ces noisettes des bois voisins et sans maître appartenaient bien aux écureuils, mais pas à nous ; ils ne voulaient pas non plus que nous ramassassions la mousse des steppes des voisins pour en faire des litières à nos bêtes, parce que, disaient-ils, la mousse tient chaud à la terre, et que cette terre n'était plus à nous. S'ils avaient pu, ils auraient confisqué le vent et interdit aux petites hirondelles de venir nous réjouir de leur babillage dans leurs nids cachés sous le rebord du toit. Mon Dieu ! avions-nous à souffrir ! Et cependant l'air est si bon ici sur ces cimes où la *mal'aria* n'ose pas monter.

Hyeronimo devenait le plus bel adolescent de toute la plaine de Lucques ; quant à Fior d'Aliza, la force de la jeunesse est telle qu'elle florissait d'autant mieux sous nos larmes qu'elle avait plus de peine, comme ces herbes du bord de la cascade, qui sont d'autant plus riches et d'autant plus rouges qu'elles sont plus souvent mouillées par l'écume et resséchées par le rayon de soleil. Elle chantait déjà sur la porte qu'elle avait encore une goutte de pleurs sur les cils des yeux. On dit qu'elle éblouissait tous les pèlerins, qui s'arrêtaient exprès pour lui demander une gorgée d'eau dans sa cruche. "Si les anges habitaient encore les hauts lieux, disaient-ils entre eux, en s'éloignant et en se retournant pour la regarder encore, nous dirions que ce n'est pas une fille de l'homme, mais une créature de lumière." J'étais tout réjoui quand la mère de Hyeronimo, qui l'aimait comme sa fille, me rapportait ce qu'elle avait entendu ainsi de la bouche des passants. Hyeronimo s'en apercevait aussi tous les jours davantage ; il en était fier, mais aussi un peu jaloux. Il n'aimait pas que ces sbires rôdassent sans cesse ainsi autour de nos limites. Fior d'Aliza, toutes les fois qu'elle sortait pour mener les chèvres à la feuille, l'appelait pour l'accompagner ; avec lui, elle n'avait plus peur.

Pendant, un matin qu'il était allé dénicher des œufs de faisan dans les bruyères au plus haut des montagnes, derrière l'ermitage des Camaldules, elle eut bien plus que peur, et nous avec elle, hélas !

Une bande de bûcherons de la plaine, armés de leurs grandes haches et de leurs longues scies d'acier pour abattre et débiter le bois dans les forêts, parut avec l'aurore au pied du gros châtaignier ; ils s'assirent en cercle autour des racines, aiguisèrent leur hache et leur scie sur des pierres de grès, débouchèrent leurs flasques de vin, se coupèrent des

tranches de pain et de fromage, et se mirent à déjeuner gaiement, tout près de nous.

Je m'approchai timidement d'eux, et je leur demandai poliment qu'est-ce donc qu'ils venaient faire si haut et si loin dans une partie des montagnes où jamais la hache des bûcherons n'avait retenti depuis que le monde est monde.

— Vous allez le savoir, mon ami, me répondit une voix qu'il me sembla reconnaître à son accent de méchanceté hypocrite (ma belle-sœur, qui était accourue à son tour avec Fior d'Aliza, me dit vite que c'était celle du scribe Nicolas del Calamayo); vous allez le savoir à vos dépens. Dites adieu à votre arbre, il ne vous donnera ni ombre ce soir, ni châtaignes cet automne. Le propriétaire l'a vendu hier au maître de ces bûcherons, pour l'abattre et pour l'exploiter à son profit. Il m'a chargé de monter à sa place jusqu'ici pour leur livrer l'arbre et pour verbaliser contre vous si vous mettiez obstacle à la livraison.

— Comment, si j'y mets obstacle ! m'écriai-je en me précipitant les deux bras ouverts et tendus devant moi pour me jeter entre l'arbre et la hache ; mais c'est comme si vous commandiez de ne pas m'opposer à ce qu'on enlevât ma tête aveugle de dessus mes épaules ! Cet arbre, monsieur, c'est autant que ma tête !... c'est plus que ma pauvre tête, ajoutai-je en pleurant ; c'est la vie de toute ma famille, c'est le père nourricier de ma sœur, de mon neveu, de ma fille et de moi ! Vous savez bien, vous qui avez apporté le papier qui nous a dépouillés de tout ce qui faisait vivre ici les Zampognari depuis les siècles des siècles, vous savez bien qu'on ne nous a laissé que ces trois grosses branches qui s'étendent de notre côté sur la pelouse et sur la maison qui nous restent ; vous savez bien que ces branches sont à nous, c'est encore assez, car l'arbre est si grand que ces seules branches, le quart de l'arbre, nous rempliront encore au moins huit sacs de châtaignes ; c'est juste ce qu'il faut pour quatre bouches, en économisant. Vous me tueriez plutôt contre le châtaignier que de vous laisser porter la hache sur son écorce ; si quelque chose est à nous sur la terre, c'est lui ! Osez-vous nier que le papier des juges me réserve en jouissance tout le bois, toutes les feuilles, toute l'ombre, tous les fruits de ce côté ?

— Non, répondit l'homme de loi, je ne le conteste pas ; mais, de votre côté, osez-vous nier que la propriété de l'arbre lui-même est au capitaine des sbires, et que, quand il aura fait de sa propriété ce qu'il a le droit d'en faire, votre droit tout conditionnel, à vous, ne subsistera plus ; car, puisqu'il est le propriétaire, il a le droit d'abattre l'arbre, et, le tronc une fois abattu, que deviennent les branches ?

— J'avoue, monsieur, que je n'y avais jamais pensé et que je restai muet à cette réponse ; mais si ma parole ne pouvait repousser sa raison,

toute ma vie en moi protestait contre cette iniquité de l'homme de loi.

Magdalena et Fior d'Aliza alors, qui n'avaient jamais, plus que moi, pensé seulement qu'on pouvait nous abattre le châtaignier sur la tête, ne cherchaient pas de raisons, mais des supplications contre cet homicide.

Tombées à genoux aux pieds de l'homme noir, elles levaient leurs mains vers ses mains, le conjurant de nous laisser vivre, et lui expliquant, ainsi qu'aux bûcherons, que nos quatre vies tenaient aux racines et aux branches de ce toit nourricier de leurs pères. Ah! si vous les aviez entendues, monsieur, demander aux bûcherons avec quoi elles me nourriraient dans cette cabane, désormais sans le moindre champ à cultiver autour des murs? sur quoi elles coucheraient leur pauvre petit troupeau, dont les feuilles du châtaignier étaient la nourriture et toute la litière? Il y avait de quoi fendre le tronc de l'arbre, mais non le cœur de l'homme de loi.

Cependant il faut être juste, les bûcherons semblaient attendris en voyant cette belle jeune fille inondée de larmes jusqu'au bout des mèches de ses cheveux épars sur son sein d'enfant. Ils se regardaient entre eux, ils comprenaient cette misère, ils regardaient la masse, la magnificence et la verte vieillisse féconde de l'arbre; ils détournaient le tranchant de leurs haches sur lesquelles quelques gouttes de leurs yeux tombaient silencieusement.

— Allons, à l'ouvrage! dit l'homme de loi

Les bûcherons semblaient hésiter à obéir: l'un dit qu'il ajuste le manche de sa hache, l'autre que les dents de sa scie ne mordent pas.

Pendant cette hésitation des bûcherons, Calamayo, l'homme noir, feignit de se laisser attendrir par les larmes de la mère et de l'enfant; il tira un peu à l'écart Magdalena, et lui dit à voix basse quelques mots à l'oreille avec un faux air de bonté:

— Peut-être, lui dit-il, y aurait-il encore un moyen de sauver le châtaignier, si vous étiez une femme d'esprit et une mère raisonnable? Le capitaine des sbires a le cœur sensible, quoiqu'il ait déjà la barbe un peu grise; il est garçon, il est riche, il est ennuyé de vieillir seul, sans joie dans sa maison, sans enfant après lui pour hériter de ses *scudi* et de son domaine; il a été ébloui, à ses voyages dans la montagne, de la beauté de votre fille et de son innocence. Qui sait, si vous lui envoyiez Fior d'Aliza, avec un panier de figues et de châtaignes à son bras, lui demander la grâce du châtaignier et des figuiers, s'il ne vous accorderait pas à cause d'elle la vie de l'arbre et même la restitution du domaine tout entier de vos pères? Tout dépendrait de vous, j'en suis sûr; on ne refuse rien à une *sposa* qui donne son cœur en échange d'un morceau de terre sur la montagne. Que dites-vous de mon idée? Voyons,

— pensez un peu ; je vous donne pour réfléchir le temps que l'ombre de cette branche mettra à se replier jusqu'à ses racines.

Magdalena resta immobile, pétrifiée, muette à ces paroles dont elle comprit bien la malice. L'idée de dépayser ma fille de la cabane où elle ne faisait qu'une avec nous trois ; l'idée de la séparer d'Hieronimo, dont elle n'avait jamais été désunie depuis la mamelle qui les avait nourris l'un et l'autre ; l'idée de jeter cette âme, qui rayonnait semblable au soleil de tous nos matins sur notre fenêtre, comme un misérable tas de *baïoques* de cuivre à un étranger, en échange de la place qu'il nous laisserait ainsi pour végéter sur la montagne, lui souleva le cœur.

— Moi, monsieur, donner Fior d'Aliza pour quoi que ce soit, même pour ma pauvre vie en ce bas-monde ! Ah ! si c'est là le prix qu'exige le ciel pour nous épargner, qu'il nous tue tout de suite ; qu'il nous ensevelisse tous les quatre ensemble dans le tronc de l'arbre que ces bourreaux de bûcherons vont abattre sur nos têtes ! Mille fois plutôt mourir que de céder ma fille à cet homme dur ! Quand ce serait même le prince de Lucques, il n'aurait pas assez de son duché pour la payer à sa tante, à son père et à Hieronimo ; c'est comme si vous me disiez qu'on va payer à quelqu'un le souffle de sa respiration ; quand la somme serait comptée, l'homme serait mort.

Elle fondit en larmes et elle devint rouge comme une feuille morte de notre treille coupée, de douleur et de honte de ce qu'on osait seulement lui faire une si offensante proposition.

— Eh bien ! voilà l'ombre de la branche qui touche aux racines, dit Calamayo en la regardant d'un regard de cruelle interrogation. Allons ! à vos haches et à vos pioches ! cria-t-il aux bûcherons.

Ils levèrent leurs haches, et je les entendis retomber sur le tronc près des racines avec un bruit sourd, tout semblable au bruit des pelletées de terre pierreuse que j'entendis tomber sur la bière de mon frère et de ma jeune femme quand nous allâmes les ensevelir, il y a treize ans, là-haut, au cimetière des Camaldules ; les éclats d'écorce de bois volèrent sous l'acier jusqu'à nos pieds. Nous perdîmes la raison à ce bruit ; il nous sembla que chaque coup du tranchant des haches nous emportait un morceau de nos cœurs. Magdalena, Fior d'Aliza et moi, nous tombâmes à terre, et nous nous traînâmes sur nos genoux vers le châtaignier en lui faisant un rempart de nos mains étendues, en l'embrassant de nos bras, de nos poitrines, de nos bouches, comme si l'on avait voulu tuer notre père et notre mère.

Les bûcherons s'arrêtèrent, leurs haches levées, de peur de nous blesser en les laissant retomber contre le pied de l'arbre.

— Ecartez ces misérables insensés, s'écria l'homme de loi, qui font violence à la justice !

A ces mots, il prit Fior d'Aliza par l'épaule et la jeta rudement en arrière sur une racine, où son front évanoui toucha rudement, et où la veine de sa tempe jeta quelques gouttes de sang qui rougit sa joue et ses beaux cheveux blonds ; puis, aidé par deux des plus robustes bûcherons, il repoussa violemment Magdalena et moi du tronc de l'arbre.

Pendant ce temps, il faisait signe aux autres de frapper plus fort sur l'entaille déjà ouverte dans le tronc du châtaignier, et les éclats de l'écorce et du bois saignant jonchaient l'herbe aux pieds des ouvriers.

Presque évanouis tous les trois de douleur et de la secousse qui nous avait précipités à terre, nous entendîmes les coups redoublés comme d'un autre monde, et le petit chien Zampogna, qui avait cessé d'aboyer, léchait, tout haletant, le sang rose sur la tempe de sa jeune maîtresse, Fior d'Aliza.

— Tenez, monsieur, on voit, à ce qu'on dit, encore la marque, ajouta l'aveugle en promenant le doigt sur la joue de la jeune *sposa*.

A ce moment, continua-t-il, Hyeronimo, qui descendait des hauteurs des Camaldules avec un énorme fagot de genêts sur le cou, entendit les aboiements de Zampogna, les coups de hache des bûcherons, les voix larmoyantes de sa mère, de Fior d'Aliza et de moi ; à travers une clairière, il vit Calamayo et ses hommes qui nous arrachaient avec violence du tronc de l'arbre, et qui nous rejetaient sans pitié sur les pierres et sur les racines arrosées du sang du visage de sa cousine. Il jeta son fagot pour courir plus vite, et, tenant à la main le hacheron qui lui servait à couper les genêts et les bruyères pour le feu de l'hiver prochain, en trois bonds, avec de grands cris qui nous réveillèrent de notre demi-mort tous les trois, il s'élança entre nous, l'arbre et les bûcherons, et, brandissant sa hachette sur leurs têtes, il les écarta, tous étonnés et tous tremblants, à une certaine distance, groupés autour de Calamayo.

Sa fureur redoubla en voyant le sang de sa cousine. En deux mots, nous lui racontâmes la scène qui venait de se passer.

— Misérables lâches ! cria-t-il à Calamayo et à ses acolytes, vous n'aurez la vie du châtaignier qu'avec ma vie ! L'arbre est la vie de ma mère, de mon oncle, de ma cousine, de nos pères et de nos enfants ; tuez-nous tout de suite si vous voulez le tuer, mais vous ne le tuerez pas, moi vivant !

A ces mots, il s'approcha, avec un geste désespéré et pitoyable, les bras en l'air, de l'entaille déjà profonde de l'arbre, et, tout pâle de douleur, il pleura un moment en silence, comme on pleure sur la blessure d'un homme mourant d'un coup de feu.

Cependant un dialogue terrible et menaçant s'était établi à distance entre Hyeronimo et Calamayo, abrité, contre le jeune homme, derrière le groupe armé de ses bûcherons.

— Vous êtes témoins, disait l'homme de loi, que ce jeune insensé s'est opposé avec violence, et une arme à la main, à l'abattement de l'arbre et qu'il fait opposition à la justice. Nous cédon à ses menaces pour ne pas ensanglanter le débat, nous prenons acte de son délit et nous réservons les droits à l'exécution de l'ordre, auquel nous sommes délégués, pour les faire exécuter en leur temps par la force publique.

Calamayo et ses ouvriers se retirèrent après cette protestation en nous faisant des gestes et en poussant des clameurs de vengeance. Ma pauvre sœur, prenant la tête ensanglantée de Fior d'Aliza sur ses genoux, étancha le sang que sa chute sur la racine faisait égoutter de sa tempe. Hyeronimo alla puiser de l'eau dans le creux de ses deux mains pour laver et démêler ses beaux cheveux blonds, humides de sang et poudrés de terre.

Ce fut alors que nous pleurâmes tous les quatre, comme nous n'avions jamais pleuré. Hélas ! nous étions restés vainqueurs, grâce à l'apparition et au courage d'Hyeronimo.

L'entaille de l'arbre, quoique saignante, n'était pas mortelle : en plaquant de la terre humide sur la blessure et en la recouvrant de morceaux d'écorce reliés autour du tronc par des lianes, nous pouvions le guérir et vivre encore de ses dons d'automne tous les hivers ; notre petit troupeau de chèvres et de cabris nous alimenterait pendant la belle saison, nos figues sèches nous remplaceraient les raisins disparus avec la vigne ; mais nous ne nous dissimulions pas que le châtaignier n'avait pas longtemps à vivre, puisque le sbire et son conseiller avaient juré de nous réduire à la mendicité et de nous expulser par la faim de notre pauvre nid sur la montagne.

Ma sœur nous raconta l'amour du capitaine des sbires pour sa belle enfant, la condition que l'avocat avait mise tout bas à la vie du châtaignier et à la restitution de nos petits champs, troqués contre la cousine d'Hyeronimo. A cette confidence, Hyeronimo, sans rien dire, devint plus rouge et plus resplendissant de colère contenue, que quand il s'était jeté, sa hachette à la main, seul contre dix hommes armés. Fior d'Aliza ne le vit pas, mais elle devint pâle comme un linge et se colla convulsivement contre le sein de sa mère.

Quant à moi, je mis ma tête aveugle entre mes deux mains, sur mes genoux tout tremblants, et je pressentis confusément de grands malheurs. Hélas ! pourquoi ces seigneurs pèlerins de Lucques nous avaient-ils découverts dans notre pauvre cabane, et pourquoi Fior d'Aliza les avait-elle éblouis, comme une étoile dans un ciel de nuit, sur nos montagnes, éblouit l'œil et fait rêver à mal le berger !

Ces pressentiments n'étaient que trop fondés, monsieur ; pourtant nous fûmes bien tranquilles pendant un certain temps après l'événement

du châtaignier ; nous guérissions avec beaucoup de soins sa blessure, comme vous voyez ; tous les jours Hyeronimo et Fior d'Aliza apportaient au pied de l'arbre des mottes de terre humide, enlevées au bord de la grotte, pour rafraîchir l'arbre et pour le panser comme on pansé un malade. Nous nous flattions qu'on nous avait oubliés là-bas, dans ce coin de rocher, où nous ne faisons point d'autre mal que de respirer, de nous aimer et de vivre.

Mais l'amour d'un débauché qui a vu une innocente, et qui pense l'emmener dans sa maison, est un charbon ardent qui brûle la main et qui ne laisse pas dormir celui qui ne craint pas Dieu plus que le feu dans ses veines. La maudite beauté de l'enfant ne sortait plus de l'œil du sbire. Il avait résolu, par les conseils de Calamayo, sans doute, de nous entraîner dans la misère, d'éteindre notre foyer, de nous contraindre à aller mendier notre pain dans les rues de Lucques, de nous y ramasser ensuite comme des vagabonds, de nous jeter, ma sœur et moi séparément, dans un hôpital, de forcer Hyeronimo à s'expatrier dans les Maremmes ou sur quelque felouque de pêcheur ; de faire enfermer, à cause de sa jeunesse et de sa beauté, Fior d'Aliza dans un couvent, pour l'y faire élever en dame et pour l'épouser ensuite comme par charité, grâce à l'abbesse qui était sa parente et sa complaisante.

Le frère Hilario, qui connaissait la malice du monde de la ville, nous a raconté ensuite toute la chose ; mais encore, de quoi pouvions-nous douter ? Et quand même nous nous serions doutés de quelque complot de ce genre, comment pouvions-nous nous en défendre ? Nous n'avions de notre côté que la Providence ; mais il y a des temps où elle se cache comme pour épier jusqu'où va la patience des bons et la perversité des méchants. En ce temps-là, elle paraissait nous avoir entièrement oubliés.

Un jour que nous étions sans défiance, ma sœur auprès de sa quenouille sur le seuil de la cabane ; moi occupé à tresser des nattes de *sparteria* avec des joncs devant la porte, assis au soleil ; Hyeronimo à retourner les figues qui séchaient sur le toit ; Fior d'Aliza et le chien, à garder ses chèvres et ses chevreaux, bien loin derrière les châtaigniers, dans les bruyères qui touchent à notre ancien champ de maïs, sa chèvre entraîna par son exemple ses chevreaux à descendre du rocher dans le maïs et à brouter les mauvaises herbes entre les cannes déjà mûres ; cela ne faisait aucun mal, monsieur, car les feuilles des cannes étaient déjà jaunes et sèches, et les chevreaux ne les mordillaient seulement pas ; le petit chien Zampogna s'amusait innocemment à courir à travers les cannes après les alouettes, et à revenir tout joyeux vers Fior d'Aliza qui lui jetait des noisettes pour les lui faire rapporter dans son tablier.

Tout à coup, cependant, voilà qu'elle s'aperçut que les chèvres

s'égarèrent, par habitude, hors de la bruyère, sous les châtaigniers qui étaient à nous ; elle lança de la voix et du doigt le petit chien après les animaux pour qu'il les ramenât, comme il avait coutume, à leur devoir. Mais, au moment où Zampogna atteignait la chèvre et ses petits et aboyait autour d'eux pour les faire sortir du maïs, voilà six coups de feu qui résonnent comme des tonnerres derrière les sapins, de l'autre côté du champ, et trois sbires, leurs fusils fumants à la main, qui sortent avec de grands cris de la sapinière et qui se jettent comme des furieux à travers les cannes.

La chèvre laitière était tombée morte du coup, sur le corps d'un des deux chevreaux blancs qu'elle allaitait ; l'autre, blessé d'une chevrotine au cou, tout près des oreilles, perdait tout son sang et était venu se réfugier, par instinct, entre les pieds nus de Fior d'Aliza ; le petit chien, une jambe de devant à demi coupée par une balle, hurlait, en traînant sa jambe, derrière elle ; la pauvre petite, atteinte elle-même de quelques gros grains de plomb qui avaient ricoché, aux deux bras, jetait des cris déchirants, non sur ses blessures qu'elle ne sentait pas, mais sur le carnage de sa chèvre, de ses chers chevreaux et du pauvre Zampogna ; elle courait vers nous en emportant le cheveau expirant sur son sein, suivie de Zampogna qui marchait sur trois pattes et qui arrosait l'herbe de son sang.

A ces coups de feu, à ces cris, à cette vue, monsieur, nous nous étions tous levés en sursaut, comme à un coup de feu du ciel, pour courir au-devant de notre enfant ; la mère nous avançait les bras tendus, les cheveux épars ; moi-même je courais au bruit sans mon bâton, comme si j'y avais vu clair, à la seule lueur de mon cœur ; Hyeronimo, s'élançant du toit d'un seul bond, avait décroché du mur, en passant, l'espingole de son père, qui n'avait pas été déchargée depuis sa mort ; il courait comme le feu du ciel au secours de Fior d'Aliza, à la fumée des six coups de feu, flottant comme un brouillard sur les cannes de maïs. Arrivé à quelques pas de sa cousine, à la vue de son sang et à la voix du sbire, il avait tiré au hasard son coup de feu sur ces assassins ; un d'eux, soutenu par ses compagnons, s'enfuyait avec eux frappé d'une balle à l'épaule.

— Scélérat ! criaient-ils en s'éloignant, dernière portée d'un nid de brigands ! tu as été pour ton malheur plus adroit que tu ne croyais l'être. Va ! tu t'es tué toi-même en frappant notre sergent : vie pour vie, sang pour sang ; ce sera ton premier et dernier crime.

Et nous les entendîmes, cachés par les sapins, casser et couper des jeunes tiges pour en faire un brancard sur lequel ils emportèrent leur camarade mourant à la ville.

Nous étions si troublés des blessures aux bras de la jeune fille, de la

mort de tout notre pauvre troupeau, notre nourricier, et de la jambe coupée du pauvre chien, mon seul guide dans la montagne, que nous ne pensâmes seulement pas que ces hommes pouvaient remonter en force, après avoir laissé leur sergent blessé ou mort à leur caserne et déposé en justice contre nous. D'ailleurs, qu'avions-nous à nous reprocher que d'avoir rendu feu pour feu, en défendant la vie ou en vengeant le sang de notre innocente contre des assassins qui l'avaient frappée en traître, et qui avaient répandu un sang plus pur que celui d'Abel ?

Le chevreau qu'elle portait encore, la tête renversée sur son épaule, expira sur ses genoux en entrant à la maison. Hyeronimo arracha avec ses dents les six gros grains de plomb qui étaient entrés sous sa peau, aussi tendre qu'une seconde écorce de châtaigne ; sa mère lava les filets de sang qui en sortaient et pansa ses bras avec des feuilles de larges mauves bleues, retenues sur la blessure avec des étoupes fines.

Hyeronimo arrêta le sang que perdait Zampogna en entourant l'os de sa pauvre jambe coupée d'une terre glaise, et en retenant cette terre humide autour de l'os nu avec une bande arrachée de sa manche de chemise. Vous voyez que la pauvre petite bête est bien guérie, monsieur, dit l'aveugle, en m'indiquant de la main le petit chien, aussi alerte que s'il avait eu ses quatre jambes, et, une fois guéri, il m'a conduit tout aussi bien dans les plus mauvais pas avec ses trois pattes qu'avec quatre.

Un boiteux, monsieur, ajouta-t-il en souriant et en caressant de la main la soie de Zampogna, n'est-ce pas assez pour un aveugle ?

Cependant je vis une larme mouiller ses yeux sans regard, en caressant son ami estropié, le pauvre Zampogna.

— Quelle nuit nous passâmes ! monsieur. Magdalena, debout, allant sans cesse écouter si Fior d'Aliza respirait aussi doucement qu'à l'ordinaire ; Hyeronimo, le chien sur sa poitrine, pour l'empêcher de faire un mouvement qui dérangerait son appareil de terre et de chanvre ; moi, assis contre la porte avec le chevreau mort entre mes pieds, pensant à la chèvre et à la nourriture de la maison qui avait tari pour jamais avec sa mamelle percée de balles ! Qu'allions-nous devenir avec de l'eau au lieu de lait pour assaisonner nos châtaignes sèches et nos figues coriaces ? Comment soutiendrions-nous tous les quatre notre pauvre vie ? Nous n'avons plus ni raves, ni maïs, ni goutte de vin, plus rien que les salsifis sauvages, les chicorées amères et l'oseille acide, qui poussaient çà et là dans les lagunes humides aux creux des hautes montagnes ; il ne restait plus un seul *baioque* de notre dernière récolte de soie, depuis que les mûriers donnaient leurs feuilles au fermier du sbire ; et puis comment sortirais-je pour aller à la messe, le dimanche, aux Camaldules, si le pauvre Zampogna, que j'entendais respirer en

haletant, venait à ne pas réchapper de son coup de feu? Ah! Dieu préserve mon pire ennemi d'une nuit comme celle que nous passâmes entre ces deux désastres de la cabane! Il n'y avait que l'innocente Fior d'Aliza qui dormait, quoique blessée, aussi tranquillement que l'agneau qui a laissé de sa laine dans les dents du loup.

Tout étourdis que nous étions par les événements de la journée, et tout abattus par la terreur qui nous enlevait jusqu'à la pensée du lendemain, cependant nous ne pouvions pas attendre le grand jour pour soustraire Hyeronimo au danger qui le menaçait et aux menaces que les sbires avaient proférées en s'éloignant.

— Il faut te sauver aux Camaldules, lui dit sa mère; tu appelleras du pied du mur, le frère Hilario, et tu le supplieras de t'ouvrir la chapelle où le *bandit* de San Stefano a vécu jusqu'à quatre-vingt-dix ans dans un asilé inviolable à tous les gendarmes de Lucques, de Florence et de Pise, protégé par la sainteté du refuge. Les dimanches, après la messe, nous irons, ton père, Fior d'Aliza et moi, te porter ton linge et ta nourriture de la semaine.

— Bénie soit l'idée de ta mère, m'écriai-je en embrassant Hyeronimo, qui pleurait en embrassant sa cousine endormie.... Allons, courage, mon pauvre garçon, lui dis-je; le seul moyen de les revoir et de nous revoir tous dans de meilleurs jours, c'est de suivre le conseil de ta mère; c'est l'âme de ton père qui l'inspire. Ne perds pas un instant; embrasse-nous et recommande-toi à Dieu et à ses saints. Voilà la lune qui se baigne déjà à moitié dans la mer de Pise, pour laisser place au soleil; tu n'as plus qu'une demi-heure de nuit pour monter invisible, à travers les bois, aux Camaldules. Si le sbire que tu as blessé est mort, les sbires seront ici en même temps que le jour. La vengeance des hommes irrités est matinale.

En parlant ainsi je tenais le loquet de la porte de la cabane pour le pousser dehors, tout en pleurant comme lui; sa mère et sa cousine, réveillées par le bruit de mes sanglots et des siens, sanglotaient de leur côté dans l'ombre. Un dernier rayon de la lune, à travers les feuilles mortes de la vigne, éclairait ces mornes adieux; les bras se détachaient pour se resserrer encore.

Ah! elle en a entendu, cette nuit-là, des lamentations, cette voûte, ajouta avec force l'aveugle; elle en a entendu autant que le jour où les cercueils de ma femme et de mon frère furent cloués à nos oreilles par le marteau du fossoyeur des Camaldules! Quatre cœurs qu'on arrache à la fois les uns des autres, ça fait du bruit autant que quatre planches qu'on scie et qu'on cloue pour ensevelir quatre vies!

Eh bien! monsieur, ce n'était rien que cette séparation de quelques jours ou de quelques années, avec l'espérance de se revoir à travers les

barreaux de la chapelle du refuge des Camaldules tous les dimanches, et de se dire, de la bouche et des yeux, ce qui chargeait le cœur. Le malheur était plus près que nous ne pensions. A peine avais-je posé le doigt sur le loquet et entre-bâillé la porte, sans rien entendre, excepté le vent de l'aurore pleurant doucement dans les branches des sapins, que la porte, cédant violemment aux épaules de douze ou quinze soldats embusqués, muets autour de la cabane, me renversa tout meurtri jusque sur la cendre du foyer ; et ces soldats, s'engouffrant dans la chambre et faisant résonner les crosses de leurs carabines sur les dalles, se jetèrent sur Hyeronimo, le précipitèrent à leurs pieds dans la poussière, et lui lièrent les mains derrière le dos avec les courroies de leurs fusils ; ils lui attachèrent une longue chaînette de fer à une de ses jambes, comme on fait à la bête de somme aux bords des fossés pour la laisser paître sans qu'elle puisse pâturer plus loin que sa chaîne ; puis, le relevant de terre à coups de pieds et à coups de crosses :

— Marche, brigand, lui crièrent-ils, on va te confronter avec le cadavre de ta victime, et tu ne pourras pas longtemps dans le cachot qui t'attend. Et quant à toi, petite couleuvre aux écailles luisantes, dis adieu à ton trou dans les racines du châtaignier, tu n'y resteras pas longtemps ; les religieuses de la maison des novices ne tarderont pas à t'envoyer prendre pour te donner une éducation moins sauvage. Pour toi, misérable taupe de rocher, et pour ta vieille Parque de sœur, ne vous inquiétez pas de votre pain ; il y a des hôpitaux dans le duché pour les aveugles et pour les veuves sans secours, et deux grabats ne vous y manqueront pas pour mourir.

En nous jetant ces insultes pour consolation, ils chassèrent devant eux Hyeronimo enchaîné, dont les anneaux de fer résonnaient sur les roches, sans nous permettre même de l'embrasser pour la dernière fois. Je les suivis de l'oreille et du cœur aussi longtemps que je pus entendre le bruit des pas de l'escorte. Magdalena, étendue à terre sur le seuil de la porte, mordait l'herbe et les pierres en appelant éperdument son fils.

Hélas ! il était déjà bien loin sur le chemin de la mort et il ne pouvait entendre la voix de sa mère.

A moi, du moins, ma fille me restait. Je voulus rentrer dans la maison pour m'assurer, en la touchant sur ses cheveux, que je n'étais pas sans Providence sur la terre ; depuis le grand cri qu'elle avait jeté en se roulant sur le pavé, quand on avait terrassé et enchaîné son cousin, nous n'avions pas entendu seulement soupirer dans la cabane. A la faible lueur de jour naissant qui me reste dans les yeux, j'étendis la main du côté où je l'entendais remuer, pour démêler, comme à l'ordinaire, ses beaux cheveux avec mes doigts, et pour approcher de son front ma bouche.

Jésus Maria! miséricorde! monsieur, qu'est-ce que je devins? Je devins pierre comme la statue de la femme de Noé quand, au lieu de tomber sur ses belles tresses de soie blonde qui partaient du faite de son front et qui se déroulaient jusque sur ses deux épaules, je sentis sous ma main une tête toute ronde et tout frais tondue, qui cherchait à se dérober à mon attouchement comme quelqu'un qui a honte et qui baisse le visage; je crus rêver. Ma main glissa du front sur le cou; ce fut une bien autre surprise, monsieur: au lieu de cette douce peau blanche d'enfant qui caressait la main comme une feuille lisse et fraîche de muguet, quand je touchai ses épaules à l'endroit où elles sortent du corsage de laine, je sentis le rude poil velu d'une veste de bure, comme celle des *pifferari* des Abruzzes, et, en descendant plus bas vers la taille, une ceinture de cuir à boucles de laiton, de larges braies et de grosses guêtres boutonnées sur des souliers ferrés qui résonnaient comme des marteaux sur l'enclume.

Je poussai un cri de surprise et d'horreur; la mère accourut, se signa et tomba à la renverse à l'aspect de ma fille ainsi défigurée. La pauvre enfant, surprise dans sa mue, tomba de son côté, à demi habillée, sur le bord du lit, couvert de sa robe, du corsage et des cheveux qu'elle venait de dépouiller.

Un grand silence remplit la cabane.

— Malheureuse! qu'as-tu fait et que voulais-tu faire? m'écriai-je, en même temps que sa tante Magdalena levait les bras en l'air pour s'étonner et se désespérer.

La jeune fille fut longtemps sans répondre ni à moi ni à sa tante; elle tenait sa tête entre ses mains et se cachait les yeux avec les belles tresses coupées de ses cheveux d'or, qui dégouttaient de ses larmes.

Parle donc! mais parle donc! lui dîmes nous à l'envi.

.

Mais ici, monsieur, il faut qu'elle nous dise elle-même ce qui s'était passé dans sa tête et dans son cœur si soudainement, en voyant son cousin traîné à la mort par les sbires, et tout ce qui se passa ensuite entre elle et lui à Lucques après que nous fûmes séparés les uns des autres pendant ces six mortels mois, plus longs que toute une vie d'homme.

Allons, Fior d'Aliza, continua-t-il en s'adressant à la jeune et rougissante *sposa*, conte au seigneur ton idée en faisant ce que tu fis, et comment la grâce de Dieu a tout fait tourner, malgré tant de transes, au profit de l'amour. Regardez ce bel enfant de trois mois qui dort,

tout rose, sur sa coupe blanche et toujours pleine; c'est pourtant un fruit d'une veille de mort. Qui le dirait à le voir?

La jeune mère regarda en dessous le visage endormi de son beau nourrisson et sourit de souvenir en s'émerveillant de pudeur; puis elle raconta, sans lever une seule fois les yeux, et comme par pure obéissance à son père, ce qu'on va lire. Cela sortait de sa bouche sans chaleur, sans exclamation, sans style, sobrement, simplement, sans bruit, sans couleur, comme la lumière sort de la lampe quand on l'allume. Le crépuscule, qui commençait à tomber et à assombrir l'air dans la cabane, la vêtissait d'une brume de Rembrandt, dans l'angle, entre l'âtre et la fenêtre; ce demi-jour, presque nuit, rassurait sa timidité un peu sauvage; et puis on voyait qu'elle attendait quelqu'un à chaque minute (c'était Hyeronimo), et qu'elle avait besoin de parler fiévreusement de lui et d'elle pour dévorer par des paroles l'amoureuse impatience de ce cher retour.

Quant à l'enfant, il continuait à dormir sur le blanc oreiller, pendant que la jeune femme allait raconter comment il était venu au monde, entre deux rosées de sang et de larmes.

— Faut-il tout dire au seigneur étranger? demanda froidement Fior d'Aliza.

— Oui, dis hardiment tout, répondit la mère; il n'y a point de honte à s'aimer quand on s'aime honnêtement comme toi et lui.

Entretiens de LAMARTINE.

(A continuer.)

* * * L'injustice des hommes sert la justice de Dieu, et souvent sa miséricorde.

* * * La véritable douleur est presque aussi difficile à découvrir que la vraie misère. Une pudeur instinctive couvre les haillons de l'une et les blessures de l'autre.

* * * Celui qui pour donner ne s'est point imposé de privations, n'a fait qu'effleurer les joies de la charité. Nous devons notre superflu, et le bonheur dans le devoir, c'est d'en dépasser les limites.

* * * L'amour élève parfois, crée des qualités nouvelles, suspend les penchans coupables; mais ce n'est que pour un jour. Il est alors comme les monarques de l'Orient dont un regard tire l'esclave de sa poussière et l'y laisse retomber.

* * * Quelquefois il ne faut point interroger son ami, afin de ne point arracher ce qu'on doit obtenir, et surtout pour ne pas l'exposer à nous tromper.

LE BUCHERON.

Triste et rude métier que de porter la hache !
 A ce labeur de mort quel dieu m'a condamné ?
 Sur tes plus beaux enfants j'ai frappé sans relâche,
 Et je t'aime pourtant, forêt où je suis né !

Ton ombre est mon pays, j'y vieillis, je sais l'âge
 Des grands chênes épars sur les côteaux voisins ;
 Jamais je ne dormis dans les murs d'un village
 Je ne cueillis jamais les blés ni les raisins.

Ma mère me berça dans la mousse et l'écorce,
 J'ai dans un nid pareil endormi mes enfants ;
 Et, comme moi, jadis, fiers de leur jeune force,
 Ils grimpaient, tout petits, sur l'arbre que je fends.

J'ai compté de beaux jours, hélas ! et des jours sombres
 Que savent tous ces bois, complices ou témoins ;
 J'ai connu d'autres maux que la faim sous leurs ombres,
 Dans un corps endurci l'âme ne vit pas moins.

Si j'ai vos bras nerveux, vos cheveux longs et rudes,
 J'ai mes chansons aussi, mes bruits graves et doux,
 Et sur mon front ridé le vent des solitudes,
 O chênes fraternels, frémit comme sur vous !

Et tout le peuple heureux des vastes métairies,
 Uni pour le travail en douces confréries,
 Célèbre en ses chansons l'ancêtre courageux
 Qui de l'âge de fer vit les jours orageux,
 Prépara le désert à la culture humaine
 Et pour ses fils lointains un plus libre domaine,
 Brava, tout en pleurant l'ombre qu'il adorait,
 L'amour et la terreur de la vaste forêt.

VICTOR DE LAPRADE

ROME.

Plus que jamais les regards se tournent vers Rome, et c'est le cas pour tous les catholiques de dire : " Que ma langue se dessèche dans ma bouche et que mon cœur cesse de battre dans ma poitrine, si je t'oublie, Jérusalem ! "

Attachons donc nos yeux sur Rome. Gravons-la dans notre mémoire avec ses immortelles beautés ; représentons-nous-la telle qu'elle était dans ces magnifiques fêtes du centenaire de saint Pierre du mois de juillet dernier, telle que la reverront encore nos descendants, car le catholicisme est le soleil de Rome, et les nuages qui, montant des lieux bas et fangeux, peuvent voiler pour un temps le soleil ne sauraient l'éteindre : il reparait bientôt, vainqueur de cette ombre jalouse, dans sa splendeur et dans sa majesté !

Rome est une ville aux aspects multiples comme aux destinées successives et diverses. Voulez-vous embrasser d'un vaste regard ces aspects et ces destinées, montez à la tour du Capitole surmontée de la statue de Rome chrétienne, et dont la cloche, la célèbre *Patarina*, prise aux Viterbois (car les cloches et les portes des villes étaient les trophées des guerres du moyen âge), annonce ordinairement la mort des papes. C'est de là que l'on voit le mieux Rome. Quand les triomphateurs, suivis de leur cortège, arrivaient sur cette espèce de promontoire, la ville éternelle leur apparaissait dans sa grandeur, et ils se croyaient payés des fatigues qu'ils avaient supportées, des périls qu'ils avaient courus, de leur sang qu'ils avaient versé pour ajouter une nouvelle couronne aux couronnes de gloire de la cité reine.

Pour celui qui regarde de cette hauteur, les proportions des objets changent : la masse colossale du Colysée paraît svelte et légère. On aperçoit, ou plutôt on devine les sept colines, car le travail des siècles a changé l'aspect des lieux, et le temps, ce puissant niveleur, a effacé, dans une certaine mesure, les aspérités du sol. Peut-être aussi l'éclat des souvenirs qui se rattachent à ces lieux a-t-il ajouté une immensité idéale à leur grandeur naturelle. La roche Tarpéienne qui se dresse, menaçante et sinistre, dans nos souvenirs classiques, ne paraît pas avoir eu plus de cinquante pieds dans sa plus grande hauteur. Le Capitole est la personification de la Rome républicaine, comme l'Aventin est la Rome des rois ; la Rome impériale siège au Palatin ; la Rome chrétienne et papale règne au Vatican.

On sait quelle a été la destination moderne du Capitole actuel dont les bâtiments sont en partie de Michel-Ange. Le couronnement des poètes et des improvisateurs y a remplacé la pompe triomphale des consuls vainqueurs : ce fut là qu'en 1341 Pétrarque fut appelé pour recevoir la couronne de lauriers décernée au plus grand poète de l'époque. De chaque côté du large escalier qui conduit à l'espèce d'estrade de pierre sur laquelle est posé le piédestal de la statue équestre de Marc-Aurèle, l'unique grande statue de bronze qui nous est venue intacte de l'ancienne Rome, et dont la tête seule est restée dorée, veillent deux lions de granit noir, comme de sévères gardiens : les archéologues supposent qu'ils doivent provenir de quelque temple de Sérapis. C'est près d'un de ces lions que le fameux Rienzi, qui essaya, au moyen âge, de ressusciter le tribunat romain, faisait lire les sentences de mort prononcées par lui ; ce fut là que ce nouveau Gracchus fut tué par un artisan :

Quis tulerit Gracchos de seditione querentes ?

Les deux statues colossales qu'on aperçoit des deux côtés au faite de l'escalier représentent Castor et Pollux, les deux jumeaux, prêts à conduire leurs chevaux impatients de se précipiter dans l'arène. On appelle vulgairement *Trophées de Marius* les deux beaux trophées qui s'élèvent, l'un à droite de la statue de Castor, l'autre à gauche de la statue de Pollux, et, d'après une tradition, ce serait un monument de la défaite des Cimbres et des Teutons. Mais on a fait observer, avec raison, que Sylla ne les aurait pas laissés debout, et les archéologues, qui sont loin d'être toujours d'accord entre eux, les ont tour à tour attribuées à l'époque de Septime Sévère, et, plus vraisemblablement, à l'époque de Trajan ou même au siècle d'Auguste.

Le palais du sénateur, — on sait que ce sénateur inamovible, personification nominale de l'ancien sénat, a sa place marqué dans toutes les cérémonies, — le palais du sénateur est précédé par un beau perron, construit par Michel-Ange, au bas duquel figurent les deux colosses couchés du *Nil* et du *Tibre* et la statue mutilée de *Minerve*, dite de *Rome triomphante*. Cette place du Capitole, vue de jour, a quelque chose d'étroit ; elle ne répond pas à l'attente des voyageurs arrivant avec le bagage de leurs souvenirs classiques. Mais quand la nuit descendue sur Rome a donné à tous les objets des proportions vagues et indéfinies, et qu'au milieu de ces ombres on voit, comme au 4 juillet dernier, de longs cordons de feu s'allumer sur la façade des édifices, et des clartés éblouissantes rayonner jusque sur le faite, l'aspect devient réellement féerique.

Si le capitole représente Rome païenne et républicaine, Saint-Pierre et le Vatican, ces deux superbes voisins, représentent, je l'ai dit, la Rome chrétienne et pontificale. Comme le racontait dans ces pages mêmes, avec

toute la chaleur et toute la poésie d'un cœur chrétien, d'une vive imagination et d'une impression récente, une des pèlerines des fêtes du centenaire, pour comprendre jusqu'où peut aller l'admiration humaine, il faut avoir foulé, une fois dans sa vie, la magnifique place ovale enveloppée par la célèbre colonnade du Bernin, cette avant-scène du pérystyle colossal de Saint-Pierre. Vue d'un certain pavé de la place, cette double colonnade paraît simple et légère, et l'on rapporte qu'un Anglais, voyageur consciencieux jusqu'au scrupule, qui, durant son séjour à Rome, n'avait pas été averti de cette circonstance, se fit ramener en chaise de poste à ce pavé, descendit flegmatiquement de voiture, jeta un coup d'œil sur la perspective, et repartit satisfait. Il pouvait dire comme le personnage tragique :

J'ai voulu voir, j'ai vu...

Au milieu de la place se dresse l'obélisque de granit rouge qui, d'après l'opinion d'archéologues distingués, ne serait qu'une imitation romaine des obélisques égyptiens. Cet obélisque, relevé par Dominique Fontana, fut, ainsi que la croix qui le surmonte, chanté par le Tasse :

Taccia omai Roma et taccia il Egitto.

Les deux fontaines construites des deux côtés de la place sont un heureux complément de sa décoration. Le soleil est-il au ciel, ses rayons en se mirant dans la vasque de ces fontaines forment de brillants arcs-en-ciel ; la lune vient-elle à allumer sa lampe aux reflets argentés, les eaux jaillissantes se teignent d'une couleur plus pâle qui a aussi son charme, charme mélancolique !

Je retrouve dans un voyage à Rome qui se monte à une époque séparée de nous par trois ou quatre révolutions qui valent des siècles, quelques pages oubliées où se reflètent les impressions d'une noble dame à qui le duc de Laval, alors ambassadeur du roi très-chrétien, avait fait les honneurs de la ville éternelle : « Nous allâmes avec la marquise de Massimo, dit cette noble dame, au palais de la Consulta, voisin du Quirinal. Toutes les grandeurs étaient là : prince de Suède et de Prusse, prince des Pays-Bas, prince de Mecklembourg, etc. Quand Léon XII parut sur le balcon, il avait la tiare en tête et portait une chappe toute d'or et d'argent ; huit ou dix cardinaux et un grand nombre de prélats l'entouraient ; son trône était ombragé de deux grands évantails de plumes blanches de paons qui se balançaient sur sa tête. Sa Sainteté récita les oraisons, puis s'avancant un peu elle donna avec beaucoup d'onctions les trois bénédictions *URBI ET ORBI*. Le duc de Laval qui se trouvait avec nous voulut me ramener dans son équipage de cérémonie ; et, le soir, il me conduisit chez le cardinal secrétaire d'Etat qui faisait avec magnificence les honneurs de sa maison. De son palais, situé sur la place

Saint-Pierre, nous vîmes l'illumination de la coupole, spectacle magnifique. L'élite des étrangers semblait s'être donné rendez-vous dans ce salon ; nous y trouvâmes la princesse de Rozamowski, la belle madame Récamier, un jeune poète, M. Ampère...

Si l'on faisait l'appel des membres de cette société brillante réunie en 1823 dans le palais du cardinal secrétaire d'Etat, qui répondrait ? Personne. Où est la belle Mme Récamier ? *Où sont les neiges d'antan.* Et Ampère, " ce jeune poète," et le duc de Laval, le noble ambassadeur du roi très-chrétien, et le prince de Prusse, et le prince de Bavière, et la duchesse de Devonshire, et M. de Serre, l'orateur éloquent, que la voyageuse vit à Naples ? Tous sont morts. De cette société charmante, pleine de vie, d'intelligence, il ne reste que quelques noms gravés sur des tombeaux. Ainsi la scène du monde se renouvelle ! Ainsi les générations vont saluer la ville éternelle et disparaissent ! La chaire de Saint-Pierre, toujours immuable, regarde passer les flots de ces générations qui vont, après avoir fait un peu plus ou un peu moins de bruit, se perdre dans les gouffres de l'éternité ! Sans doute on a vu quelquefois la papauté exilée de Rome, mais elle y revient. Quand le successeur de saint Pierre n'est plus à Rome, Rome est un trône vide : qui donc donnerait la sublime bénédiction " à la ville et au monde," si le vicaire du Christ n'était plus là ?

Avant d'entrer dans Saint-Pierre, rendons pour un moment la parole à la voyageuse qui nous redisait tout à l'heure ses émotions et ses souvenirs :

" Nous vîmes la girandole chez l'abbé Feruci, dit-elle ; puis nous allâmes au *Monte Pincio*, d'où nous pûmes contempler le dôme de Saint-Pierre étincelant comme une sphère d'escarboucles au milieu des plus profondes ténèbres. C'était un corps de feu dans un vase d'albâtre ; c'était un puissant monarque paré de son diadème flamboyant... Quelques jours après j'ai voulu monter à cette coupole dont j'avais admiré de loin l'illumination splendide. C'était un projet bien hardi pour ma faiblesse ; mais que ne peut la curiosité d'une femme ? L'escalier, jusqu'à la troisième corniche, est extrêmement facile. Il y a trois galeries circulaires. C'est de là surtout que l'immensité de la basilique est plus manifeste ; les objets s'aperçoivent comme au fond d'un abîme. Pour monter jusqu'au faite, il y a plus de cinq cents degrés. Lorsqu'on atteint la galerie extérieure sur ces toits presque plats, les nombreuses coupoles, les cours, les bâtiments, les fontaines, les statues colossales semblent former une petite ville. Quand du haut de ce monument l'œil embrasse la plaine où durant une série de siècles les désastres et la gloire, les épopées antiques et les drames du moyen âge, les proscriptions et les réactions, les invasions des Barbares, les guerres plus modernes et non

moins sanglantes se succèdent, faisant toujours jaillir le sang par torrents, on se demande quelle époque peut exciter un regret ?”

Si la noble voyageuse écrivait, en 1823, les lignes qui précèdent, qu'écrirait-elle aujourd'hui ? Elle ne voulut pas s'arrêter dans cette ascension laborieuse.

“ Une échelle perpendiculaire, continue-t-elle, conduit à la boule, où l'on serait bientôt asphixié, si l'on ne se hâtait d'en descendre. La bonne princesse Gagarin, me trouvant au lit, au retour de cette téméraire ascension, me gronda beaucoup de mon audace. Je pouvais lui répondre aussi :

“ — Ce que je fais me fatigue, ce que je ne fais pas m'inquiète.”

Nous venons de lire les impressions d'une femme du grand monde qui visitait Rome et Saint-Pierre en 1823. Vingt ans auparavant, en 1803, l'auteur du *Génie du christianisme* avait fait le même pèlerinage, et il écrivait, au courant de la plume, à son ami M. Joubert, quelques billets où l'on trouve de ces phrases ciselées qui ne se rencontrent que sous la main des grands artistes. La dualité puissante qui se dessine dans Rome frappait son esprit, amoureux des contrastes, et avec cette tendance pessimiste qui fut, de tout temps, la tendance de son caractère, il semble qu'il ait plutôt vu l'avenir prochain de la papauté menacée que son immortel avenir, qui se relève de toutes les chutes. Cette tour penchée, dont a si éloquemment parlé Mgr l'évêque d'Orléans au congrès catholique de Malines, cette tour qui va toujours tomber et qui ne tombe jamais, lui faisait peur. Il avait vu avec admiration l'église de Saint-Pierre, avec émotion le pape : “ Je sors de l'office de Saint-Pierre, écrivait-il à Joubert ; le pape a une figure admirable, pâle, triste, religieuse ; il porte toutes les tribulations de l'Église sur son front.”

Ce pape était Pie VII, d'immortelle mémoire, qui devait, en effet, éprouver bien des tribulations ; Pie VII, le futur captif de Fontainebleau, mais qui, après avoir beaucoup souffert, rentra en triomphe, aux acclamations des Romains et de toute l'Europe entière, dans la ville éternelle.

Puis vient un second billet écrit quelques jours plus tard :

“ Malheureusement, j'entrevois que la seconde Rome tombe à son tour.”

Que voulez-vous ? L'horizon était sombre, les vagues s'amoncelaient sous la barque de saint Pierre. Pour être un homme de génie, on n'est pas un apôtre, et vous vous souvenez que les apôtres eux-mêmes s'écrièrent, en voyant la tempête et la mer battre leur frêle embarcation : “ Levez-vous, Seigneur, où nous périssons !”

“ Sa Sainteté, dit Chateaubriand dans un autre billet, m'a reçu hier, et elle m'a fait asseoir auprès d'elle de la manière la plus affectueuse. Elle m'a montré obligeamment qu'elle lisait le *Génie du christianisme*, dont elle avait un volume ouvert sur sa table. On ne peut voir un meilleur

homme, un plus digne prélat et un prince plus simple : ne me prenez pas pour Mme de Sévigné."

Et quand on vous prendrait pour Mme de Sévigné, illustre poète, où serait le mal, où serait l'offense ?

La note mélancolique reparait toujours dans les lettres de Chateaubriand. Le silence, l'immobilité qui règnent à Rome lui font peur. Après avoir écrit de si admirables pages sur le génie du christianisme, il méconnaît sa vitalité indestructible et la force indomptable de l'Eglise. "J'ai visité le Vatican, écrit-il; solitude de ces grands escaliers, ou plutôt de ces rampes, où l'on peut monter avec des mulets; solitude de ces galeries, ornées des chefs-d'œuvre du génie, où les papes d'autrefois ont passé avec toute leur pompe; solitude de ces loges, que tant d'artistes célèbres ont étudiées, que tant d'hommes illustres ont admirées : le Tasse, Arioste, Montaigne, Milton, Montesquieu."

Vous entendez ? La solitude de Rome, du Vatican, l'effraye. Il prend ce silence et cette immobilité pour une agonie. Enfin, en racontant sa *Promenade dans Rome au clair de la lune*, le fond de sa pensée lui échappe :

"Rome, s'écrie-t-il, sommeille au milieu de ses ruines. Cet astre de la nuit, ce globe que l'on suppose un monde fini et dépeuplé, promène ses pâles solitudes au-dessus des solitudes de Rome; il éclaire des rues sans habitants, des enclos, des places, des jardins où il ne passe personne, des monastères où l'on n'entend plus la voix des cénobites, des cloîtres qui sont aussi déserts que ceux du Colisée."

Dans ces lignes navrantes le grand écrivain n'oublie qu'une chose, c'est que Rome est un grand berceau qui ne contient pas toutes ses brebis. Il lui en vient d'Occident, d'Orient, de partout. Il faut que Rome soit trop grande pour sa population indigène, parce qu'il faut qu'elle soit assez grande, à certains jours, pour recevoir la catholicité. Qu'aurait dit M. de Chateaubriand, s'il avait assisté aux fêtes du centenaire de saint Pierre ? Il n'aurait plus trouvé Rome vide. Rome est la patrie des Romains, sans doute, mais elle est, en même temps, la seconde patrie de tous les chrétiens; quand viennent les jours des grandes assises catholiques, ils se chargent de la peupler.

Entrons maintenant dans Saint-Pierre pour assister à la cérémonie du baisement de pieds de la statue de bronze. L'intérieur de Saint-Pierre est une véritable cité. Tous ceux qui l'ont visitée sont d'accord sur un point, c'est que l'immense basilique, semblable à un géant admirablement proportionné, paraît d'abord moins étendue qu'elle ne l'est réellement. Ce n'est qu'après plusieurs visites et lorsqu'on a étudié ses diverses parties, que son immensité se fait sentir à la pensée. Sa lumière plus splendide que celle de nos climats et qui n'est point transmise par des

vitreaux, comme dans nos basiliques, éclaire, sans cependant éblouir ; elle a ce qu'on a appelé son climat, et les médecins recommandent aux malades d'aller de préférence à Saint-Pierre, parce que la température qui y règne est toujours à peu près égale, et qu'une sorte d'agréable vapeur est répandue dans l'air. A chaque pas les regards sont frappés de contrastes qui vivifient cet immense espace. Ici, de pauvres paysans, chargés de leur bagage, prient, prosternés sur ce pavé de marbre, Celui qui a dit : " Venez à moi, vous qui êtes chargés ; " là, des gens du peuple consultent, sur leurs affaires, le prêtre, qui va les recevoir au confessionnal. Le grand Dieu est aussi le bon Dieu, et les enfants se sentent à l'aise dans la maison de leur père. Un pénitencier, armé d'une longue baguette, touche légèrement la tête des fidèles qui s'agenouillent devant lui avec contrition ; c'est une espèce de pénitence publique qui relève des péchés véniels. Plus loin, on aperçoit des confréries rangées dans un bel ordre, et des religieux qui font leurs stations aux autels si nombreux sous l'immense coupole, œuvre de Michel-Ange. Dans le lointain, — Saint-Pierre est la seule église du monde où il y ait un lointain, — on entend les chants graves des prêtres qui célèbrent l'office du jour dans la chapelle du chœur, et la voix de l'orgue ou la lente et majestueuse sonnerie des cloches qui vient marier ses harmonies à celles de la prière. A une certaine heure du jour, la vaste basilique devient un désert plein de silence et de mélancolie. Les rayons du soleil couchant y pénètrent et baignent de leur feu quelque brillante mosaïque, copie d'un chef-d'œuvre. C'est alors que les artistes ou les hommes qui, désenchantés de la vie, sont venus à Rome se recueillir pour ne plus songer qu'à une vie meilleure, aiment à visiter Saint-Pierre, et à y méditer, seuls avec la pensée de Dieu et de l'éternité.

On a beaucoup critiqué l'ornementation intérieure de cette basilique ; il y a des détails, en effet, qui laissent à désirer, mais, pour les apercevoir, il faut chercher, ils se perdent dans l'effet d'ensemble, qui est le grandiose élevé à sa plus haute expression.

Le Saint-Pierre de bronze dont on va dévotement baiser le pied dans les grandes cérémonies n'est point, comme l'ont répété à tort beaucoup de voyageurs qui cherchent partout le paganisme à Rome, un ancien Jupiter ; c'est un vrai Saint-Pierre barbare, monument chrétien du cinquième siècle. Du reste, comme le rappelle un savant archéologue, les statues usées par les baisers des adorateurs étaient connues chez les anciens aussi, et Lucrèce en a conservé le souvenir dans ces vers :

Tum portas propter, athena
 Signa manus dextras ostendens attenuari
 Sæpe salutantum tactu, præterque meatum.

Juvénal parle aussi de la statue de bronze d'un citoyen, qui avait fait

tant de bien pendant sa vie que le peuple de Rome avait usé ses mains à force de les baiser. Que ne doit-on donc pas faire pour les saints, ces bienfaiteurs perpétuels et ces puissants intercesseurs de l'humanité ?

UN LIS BRISÉ.

— Ah ! comme on souffre et comme on pleure sur cette terre d'épreuves quand Dieu vient cueillir nos fleurs vivantes pour parer son ciel !

C'était par une nuit sombre de février. Dans la petite ville paisiblement endormie veillait le fléau redoutable. Pareil à un monstre en quête d'une proie, il promenait çà et là ses yeux dévorants et se glissait traîtreusement dans les rues brumeuses !

— Ah ! comme on souffre et comme on pleure sur cette terre d'épreuves quand Dieu vient cueillir nos fleurs vivantes pour parer son ciel !

Tout à coup il apparaît dans le parterre éclatant de la jeunesse et choisit une fleur qui dépassait toutes les autres en force, en éclat et en parfum, un beau lis qui s'agitait plein de confiance au vent froid du soir.

Et le monstre rampa jusqu'à la fleur charmante et superbe ; il fit passer sur elle son souffle ardent et impur.

Elle se brisa.

— Ah ! comme on souffre et comme on pleure sur cette terre d'épreuves quand Dieu vient cueillir nos fleurs vivantes pour parer son ciel !

Le lendemain un voile funèbre, voile de deuil, couvrait la ville entière, et des poitrines humaines répétaient, comme de sympathiques échos, les sanglots qui déchiraient les cœurs que la chute du lis avait brisés. Et celle qu'on avait vue la veille traversant les rues et les places de son pas ferme et léger les traversait dans son cercueil blanc, et pas un œil ne restait sec sur son passage, car elle était bonne, elle était aimée, elle était belle.

— Ah ! comme on souffre et comme on pleure sur cette terre d'épreuves quand Dieu vient cueillir nos fleurs vivantes pour parer son ciel !

Elle s'appelait Alix, et ceux qui l'ont connue savent avec quelle gracieuse dignité elle portait ce vieux nom. Elle était l'orgueil et l'amour de beaucoup, et elle jouissait sans vaine gloire des dons les plus charmants de Dieu. La loyauté de son caractère, la droiture et la fermeté de son esprit, l'exquise bonté de son cœur, se reflétaient sur son beau visage calme et pâle.

Qui ne se souvient encore de l'œil brun, brillant, limpide, si franchement ouvert sous d'admirables sourcils ! Qui ne se souvient de son doux et bienveillant sourire, de cette physionomie tour à tour grave, enjouée, tendre, réfléchie !

— Ah ! comme on souffre et comme on pleure sur cette terre d'épreuves quand Dieu vient cueillir nos fleurs vivantes pour parer son ciel !

Bien peu la connaissaient. On ne pénétrait pas facilement dans cette âme délicate, facile à effaroucher, qui se fermait naturellement devant tout regard étranger, tant elle se défiait de l'inconnu. On n'arrivait pas vite jusqu'à son cœur ; mais comme elle aimait ses choisis, comme elle aimait bien autour d'elle, comme elle savait fidèlement aimer ! Son cœur détestait la perfidie, ses lèvres ignoraient le mensonge et la flatterie, elle avait l'amour des grands caractères et des grandes choses, elle avait l'amour saint de la vérité.

— Ah ! comme on souffre et comme on pleure sur cette terre d'épreuves quand Dieu vient cueillir nos fleurs vivantes pour parer son ciel !

Aussi était-elle sincèrement, profondément aimée. Aimée par le monde, qui recherche la distinction et la beauté ; aimée par les petits, qui appréciaient sa justice et sa noble simplicité ; aimée par tous ceux qui l'avaient approchée de loin ou de près, car si elle était parfois sérieuse jusqu'à la tristesse, elle était, à ses heures, gaie jusqu'à l'abandon, et alors elle laissait deviner les trésors de raison, de sagesse, de tendresse que Dieu avait déposés en elle.

Et Dieu, qui lui avait donné d'être difficile en fait de bonheur humain, l'a prise jeune et aimée.

— Ah ! comme on souffre et comme on pleure sur cette terre d'épreuves quand Dieu vient cueillir nos fleurs vivantes pour parer son ciel !

Elle est morte portant haut dans sa belle main le calice de la vie plein jusqu'aux bords ; elle est morte sans avoir vraiment souffert, sans avoir vraiment lutté ; elle est morte, et un concert de regrets, de bénédictions, de louanges vraies et méritées, s'est élevé autour de ce lis brisé ; elle est morte heureuse, bénie, pleurée ; ah ! bien pleurée ! pleurée par ceux qui ne la connaissaient pas, mais qui voyaient qu'elle était belle, qui sentaient qu'elle était bonne ; pleurée par ceux qui la connaissaient et qui avaient goûté le charme entier de son esprit, touché la délicate bonté de son cœur ; pleurée par ceux qui l'aimaient. . .

Ceux-là l'aimeront et la pleureront toujours.

— Ah ! comme on souffre et comme on pleure sur cette terre d'épreuves quand Dieu vient cueillir nos fleurs vivantes pour parer son ciel !

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

LA GÉOLOGIE À L'EXPOSITION.

C'est arriver bien tard sans doute pour parler de la géologie à l'Exposition, mais nous attendions toujours qu'une voix plus autorisée que la nôtre vint dire quelques mots des trésors scientifiques apportés de tous les points du globe et éparpillés dans la galerie des matières premières et même ailleurs. Le silence qui s'est fait partout sur cette partie de l'Exposition prouve que la plupart des visiteurs sont passés devant les vitrines contenant les échantillons et même devant les belles cartes géologiques qui les accompagnaient, sans y jeter le moindre coup-d'œil, et sans doute les auteurs des comptes rendus en ont fait autant. Rarement nous avons vu quelqu'un s'y arrêter, tandis que la foule s'empressait pour admirer les merveilles de l'industrie. Il faut en convenir, les cristaux étincelants de Saint-Louis et de Baccarat, les glaces de Saint-Gobain et de Montluçon, les porcelaines de Sèvres, les tapisseries de Beauvais et des Gobelins et tant d'autres merveilles attiraient les regards et les charmaient beaucoup plus que les petits carrés de granit, de grès, de calcaires et même les fossiles qui y étaient joints. Seule la niche construite en blocs de sel gemme de Westphalie, dans l'Exposition de la Prusse, arrêtait un moment quelques passants, mais ils se hâtaient de courir ailleurs.

Un compte-rendu détaillé serait, aujourd'hui, un hors-d'œuvre, puisqu'il ne serait plus possible d'aller étudier cette partie si négligée de l'Exposition ; aussi ne voulons-nous donner que quelques détails très-succincts pour prouver qu'elle aurait mérité moins de dédain. Nous ne parlerons pas de la France qui, cependant, y tenait le premier rang. Mais on peut voir au Jardin des Plantes, à l'École des mines, etc., des collections générales ou partielles plus complètes. L'Angleterre n'avait pas envoyé non plus ce qu'elle avait de mieux, mais deux de ses vastes colonies y étaient remarquablement représentées. Le Canada, qui se souvient encore si bien qu'il a été français, doit avoir surtout nos sympathies. Il a envoyé une ample collection de ses roches et de ses fossiles, qui appartiennent tous aux terrains les plus anciens du globe puisque l'étage le plus récent est l'étage carbonifère.

On sait que ces terrains, connus dans la science sous le nom de *Paléozoïques*, ont été étudiés en Bohême par M. Barrande avec tant de sagacité, qu'il a fixé l'ordre dans lequel on les rencontrait, non-seulement en Bohême mais partout, et les conclusions qu'il a tirées de ses longues et

patientes investigations ont été reconnues parfaitement exactes partout où ces terrains paraissent au jour. Un instant, aux Etats-Unis, on avait cru remarquer un ordre différent dans une partie, il a averti les géologues américains de leur erreur, et une étude plus approfondie a prouvé qu'il avait raison. A la base de ces terrains où la vie apparut pour la première fois, il avait signalé de puissantes assises de roches diverses où il n'avait jamais rencontré de vestiges d'êtres vivants. Il avait donné à cet étage, qui n'avait pas moins de 3,000 mètres d'épaisseur, le nom d'étage azoïque, privé de vie. C'était, au moins pour la plus grande partie, ce que M. Sedgwick, dans le pays de Galles, avait nommé étage Cambrien. Au Canada, sur les bords du fleuve Saint-Laurent, ce terrain, divisé en deux étages bien distincts par les géologues du pays, a offert un développement beaucoup plus considérable puisque l'étage inférieur a, dans le comté de Hastings, plus de 13,000 mètres et le supérieur au moins 4,000. Ils se sont donc crus autorisés à lui donner un autre nom, et ils en ont fait le terrain *Laurentien*. Ils y étaient d'autant plus fondés dans leur pensée, qu'ils y ont signalé les débris d'un être ayant eu vie et que le docteur Dawson de Montréal a décrit sous le nom de *Eozoon canadense*. Nous n'avons pas besoin de dire que *Eozoon* signifie première vie. C'est, dit-on, un foraminifère géant, ayant quelques rapports avec les nummulines que, dans l'ancien monde, on ne trouve que dans les terrains tertiaires. On a naturellement envoyé un magnifique échantillon dans un calcaire cristallin mêlé de serpentine, où, dit-on, le squelette de l'animal calcaire a été injecté par la serpentine fondue. Il paraît sans doute difficile de penser qu'un squelette calcaire n'ait pas été détruit par la haute température de la serpentine en fusion. MM. de Verneuil et Hébert, paléontologistes distingués, avec lesquels nous visitâmes cette collection, ont évité de se prononcer, mais deux jours après le savant professeur de l'Ecole des mines nous a exprimé son opinion d'une manière plus formelle. Il ne croit pas à l'*Eozoon*.

Heureusement le Canada nous avait envoyé quelque chose de plus sérieux que son *Eozoon*. Trois grandes cartes géologiques et un atlas de sept cartes et douze coupes avec texte, cinquante beaux échantillons des fossiles les plus caractéristiques des étages silurien et devonien, parmi lesquels la plupart des genres et quelques espèces ont déjà été décrits dans les magnifiques publications de M. Barrande, cent cinquante échantillons des roches et beaux marbres de la contrée, près de trois cents échantillons de minerais de fer, de cuivre, d'antimoine, etc., dont l'exploitation commence à prendre des développements très satisfaisants. Au nombre de ces échantillons se trouvent des fioles de pétrole. On cite, dans la notice rédigée par la commission géologique de la colonie, des forages qui, pendant quelque temps, ont fourni jusqu'à 20,000 litres par jour. Cette grande

abondance ne se soutient pas longtemps et il est rare qu'au bout de deux ans, on ne soit pas obligé d'abandonner les meilleurs puits, mais souvent un forage pratiqué à quelques mètres d'un puits abandonné donne d'aussi bons résultats, ce qui indique que le pétrole ne forme pas une nappe, mais bien de grandes poches, sans doute dans les fissures des terrains.

Des assises de minerais de fer oxydulé, semblables à ceux de Norwége, dont l'excellence est si connue, ne peuvent être exploitées, le pays n'ayant pas d'assez grands besoins. On en a constaté plusieurs ayant jusqu'à 30 mètres d'épaisseur sur plusieurs lieues. On en tire cependant un assez bon parti en les exportant aux Etats-Unis, qui en consomment une assez grande quantité.

.....

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME.

1^{RE} CONFÉRENCE—1^{ER} DÉCEMBRE 1867.

DE LA SOCIÉTÉ CIVILE DANS SES RAPPORTS AVEC LA SOCIÉTÉ
DOMESTIQUE.

Monseigneur,

Messieurs,

En entrant, l'année précédente, dans l'étude des questions sociales au point de vue moral et religieux, nous avons distingué tout d'abord trois sociétés principales, nécessaires à des titres divers, mais également impérieux, à la parfaite organisation du genre humain sur la terre : la société domestique ou la famille, la société civile ou l'Etat, la société religieuse ou l'Eglise.—Nous avons parlé de la famille. Il y aurait fallu des années, nous y avons consacré six conférences ; mais enfin nous avons parlé de la famille autant qu'il nous était donné de le faire.

L'ordre des matières m'amène donc à traiter cette année de la société civile ou de l'Etat.

Est-ce bien le moment, toutefois, de porter dans la chaire chrétienne un pareil sujet ? Convient-il d'élever une voix, une voix de prêtre, qui doit rester toujours grave et calme, dans la mêlée des passions les plus ardentes, et, pour ainsi dire, sous la lueur des éclairs et dans le grondement de la foudre ? En bien, messieurs, c'est là ce qui m'attire. Non pas sans doute que j'aime le danger ; je me souviens de la parole de nos saints livres. "Celui qui cherche le péril y périra lui-même." Je n'aime pas le danger, mais je le traverse sans crainte quand il est placé

entre le devoir et moi. Oui, c'est un devoir pour le ministre de l'Évangile, du moins dans cette enceinte, c'est un moment propice et solennel ; et parce que les hommes de l'erreur et les hommes de la haine ont parlé trop haut, et parce que les événements leur ont fait écho, c'est le moment de faire entendre, au-dessus, bien au-dessus des clameurs des partis, la voix désintéressée de la justice et de la vérité.

Puis, ce qui me rassure, messieurs, c'est vous d'abord ; c'est cet auditoire dont la vue seule impose la sagesse et la mesure ; c'est l'éminent prélat qui vient de me bénir ; s'il faut dire toute ma pensée, c'est moi-même. Soumis loyalement, respectueusement au gouvernement de mon pays ; étant bien résolu à ne me rallier à aucun drapeau politique, si ce n'est à celui qui pourrait rapprocher tous les citoyens honnêtes, le drapeau de l'extension pacifique de nos libertés et de leur conciliation nécessaire avec le principe d'autorité ; le drapeau de l'élévation légitime des classes les plus nombreuses et les plus souffrantes de la société dans l'ordre matériel et plus encore dans l'ordre moral ; — si je cherche plus avant dans mon cœur j'y trouve, il est vrai, deux passions ; mais je peux les avouer devant vous. La première, c'est la passion, oh ! la passion ardente de la sainte Église catholique, apostolique et romaine, qui est notre mère, la mère de l'Europe et de l'Amérique, la mère de la grande civilisation occidentale. Et puis, à côté d'elle, avec elle et en elle, la passion de la France, qui a toujours été et qui restera sa fille aînée.

Je suis donc à ma place sur le terrain des questions sociales dans leurs points de contact avec l'Évangile, avec la morale et la religion. J'y suis à ma place, parce que je suis prêtre et aussi parce que je suis citoyen ; parce que je n'ai pas abdiqué pour la patrie céleste les intérêts et les amours de la patrie terrestre ; parce que je me souviens, monseigneur, que ce qui fut la devise de votre vie entière a été, ces jours derniers, une de vos inspirations les plus éloquentes à Sainte-Geneviève, dans cette fête que j'oserai nommer les épousailles de la science et de la foi, et où vous avez salué, au nom de l'une et de l'autre, "ces deux choses qui doivent dominer toute vie humaine : le pays et la religion."

PREMIÈRE PARTIE.

DE L'ORIGINE ET DU BUT DE LA SOCIÉTÉ CIVILE PAR RAPPORT À LA SOCIÉTÉ DOMESTIQUE.

Ayant à *définir* la société civile dans cette première conférence, le R. P. Hyacinthe a cru ne le pouvoir mieux faire qu'en la comparant à la société domestique, qui la précède historiquement et logiquement dans le monde, et conséquemment est une limite naturelle à ses droits.

Il traitera donc successivement de l'origine et du but de la société civile par rapport à la famille.

Tout d'abord, a-t-il dit, je me trouve en présence d'une erreur immense qui nous a été léguée par les anciens, par la philosophie et la jurisprudence de la Grèce et de Rome. Elle consiste à confondre avec l'ordre social en général, qui est essentiel à l'homme ici-bas, la société civile, qui n'est qu'une forme particulière de l'ordre social; et, pour entrer dans le sujet qui nous occupe, elle suppose que la famille n'existait pas avant la cité, qu'elle a reçu de la société civile sa constitution, ses lois et son esprit; que, par conséquent, la société civile a sur elle, sur l'intime et sur la substance de ses droits, un pouvoir pour ainsi dire illimité.

Vous voyez qu'il s'agit tout d'abord d'une question d'origine entre les deux sociétés que nous comparons. Laquelle des deux est antérieure à l'autre? Historiquement et logiquement, dans l'ordre des idées et dans l'ordre des faits, laquelle est la racine et laquelle est le fruit?

Malgré l'autorité des faux philosophes du dix-huitième siècle et des faux politiques de la révolution française, j'affirme que la société civile est relativement de date récente, et que la société domestique l'a précédée, je ne dis pas de plusieurs années, mais de plusieurs siècles.

J'interroge la Bible. Je l'ai déjà dit, je ne rougis pas de la Bible; par suite de préventions anti-religieuses, on peut nier son inspiration; mais on ne saurait contester son autorité historique. Je prends la Bible, qu'un des penseurs les plus profonds de ce siècle appelait "le livre humanitaire," la Bible qui n'est pas l'histoire d'une société politique ou d'une secte religieuse, mais l'histoire de la grande humanité; j'ouvre son premier livre, le livre des origines, la Genèse. Point d'empires ou de républiques, point de sociétés politiques, mais d'un bout à l'autre le souffle pur et fécond de la société domestique! De la couche nuptiale d'Adam et d'Eve aux tentes errantes d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, partout la société domestique!

Mais cette page que je lis dans la Bible, voici que je peux la contempler de mes yeux, la toucher de mes mains, dans les faits contemporains.—La Providence est merveilleuse dans ses intentions. Elle a écrit l'histoire de notre globe et de ses transformations primitives aux entrailles mêmes de ce globe, et chaque jour, en le creusant, les géologues ressuscitent sous nos yeux les siècles inconnus qui n'ont pas mesuré la vie de l'homme. Mais elle n'a pas été moins ingénieuse pour le monde moral; seulement, au lieu de reliques muettes et superposées dans la mort, ce sont des reliques vivantes qu'elle a gardées au sein du genre humain, et de la sorte les états successifs qu'a traversés notre race nous apparaissent simultanément au soleil de ce monde. Je me

transporte un instant avec vous sur ces hauts sommets du globe, sur ces plateaux de l'Asie centrale qu'on a si bien nommés le réservoir du genre humain. C'est le pays des grandes herbes, et de temps immémorial la demeure des peuples nomades. Voici l'un des spectacles les plus grandioses et les plus séduisants qu'il soit donné à l'homme de contempler.

Rien n'égale la *steppe* ou tout au moins rien ne la surpasse, ni la mer avec son immensité monotone et majestueuse, ni la forêt vierge avec ses mystérieuses profondeurs, ni les montagnes avec leurs sublimes bondissements de la terre au ciel. Des plaines sans fin, se couvrant au printemps d'une végétation luxuriante et spontanée, un océan de verdure et de fleurs ondoyant de l'orient à l'occident, de l'occident à l'orient, sous le vent du mois de juin; des herbes gigantesques, filles d'une nature qui est vierge de toute sueur humaine, engloutissant dans leurs touffes épaisses les caravanes de la solitude, les hommes, les chevaux, les chameaux eux-mêmes, et répandant au loin leurs parfums enivrants!... Pourquoi Dieu a-t-il fait ces régions heureuses? Est-ce pour ces sauvages qui, au dire de Rousseau et du *Contrat social*, ont précédé partout l'établissement des sociétés civiles? Est-ce pour cet homme *simien* que la fausse science de notre siècle nous montre s'arrachant par des efforts séculaires aux étreintes de l'animalité?

Pour moi, me disait un voyageur éminent au retour de ces contrées lointaines, j'ai vu là-bas beaucoup d'Abraham! et, en effet, moins la pureté de la religion primitive, qui s'est altérée parmi eux, c'est un admirable reste de cette société patriarcale dont la simplicité l'emporte en grandeur et en beauté sur la complexe et savante organisation de nos sociétés civiles. Ce sont des pasteurs nomades chez qui le commerce avec la nature a développé un remarquable sens pratique et une intelligence méditative; ce sont des sociétés soutenues uniquement par la tradition et les vertus domestiques, chez qui chaque père de famille commande dans l'autorité et dans la liberté...

Salut, déserts sacrés, steppes de la Tartarie qui avez versé tour à tour vos flots réparateurs à l'orient vers la Chine, à l'occident vers la Grèce et vers la Russie, peut-être pour nous aussi gardez-vous le secret de l'avenir... Ah! si nous continuons à glisser sur cette pente fatale, si nous nous en allons par la décadence à l'athéisme des doctrines, au matérialisme des mœurs, à la révolte contre toute autorité digne de ce nom, à la servitude pour tous les despotismes révolutionnaires, si nos neveux nous suivent dans ces bas-fonds; oh! alors, steppes de la Tartarie, vous nous enverrez nos suprêmes sauveurs! Foulez-nous sous les pieds de vos cauales, broyez-nous sous le fer de vos héros, et puis, vous baptisant dans le dernier reste de notre christianisme, relevez-vous

comme les Germains et les Huns d'autrefois, et vous aurez arraché l'Europe à la corruption où l'entraînent les sophistes et les courtisans, les tribuns et les tyrans !

Après avoir établi par la Bible, par l'histoire et la géographie contemporaine, la préexistence de la société domestique à la société civile, le R. P. Hyacinthe a prouvé que c'est au contraire l'État, qui a son origine et sa raison d'être dans les besoins de la famille. Comme il en a déjà fait l'observation, il entend ici par *État* non pas seulement le pouvoir souverain de la société civile, mais la nation tout entière en tant qu'elle constitue cette société. A l'opposé de l'erreur du *Contrat social*, qui donne la société civile comme une œuvre arbitraire de l'homme, se présente l'erreur de certains philosophes et théologiens qui la regardent comme de création directement et exceptionnellement divine. Cette erreur a pour principe une confusion entre l'organisation *surnaturelle* de l'ordre politique chez le peuple hébreu et l'organisation *naturelle* de ce même ordre chez le reste des peuples. Elle prédispose l'État à se substituer aux droits de la famille et à exercer sa suprématie jusque sur la vie privée.

J'en conviens, messieurs, a dit ici le P. Hyacinthe, plusieurs de nos philosophes et de nos théologiens ne se sont pas assez éloignés de cette doctrine. Faut-il le dire ? Bossuet est de ce nombre. Ah ! je ne suis pas de la race de ces insulteurs vulgaires qui croient se grandir en attaquant Bossuet. Bossuet, le dernier chaînon de cette tradition auguste des pères de l'Église ; Bossuet, cette gloire non pas de la France, mais du catholicisme tout entier ! Mais les plus fiers génies subissent, par quelques points, les entraînements de leur temps. Bossuet venait après la ruine de ce moyen âge qui fût sous tant de rapports, bien qu'on le méconnaisse, une ère de liberté ; il vivait dans la splendeur de ces monarchies absolues qui se sont levées sur le monde moderne et qui semblaient avoir concentré en elles l'ordre social tout entier. C'est sous l'empire des préjugés de cette époque que le grand homme a pu enseigner que le droit de propriété vient du gouvernement, et " qu'en général tout droit doit venir de l'autorité publique."* Poussé à ces dernières conséquences et retourné par l'absolutisme démagogique contre l'absolutisme royal, un tel principe justifierait les attentats de la Révolution française et les rêves criminels du socialisme lui-même.

Non, le droit de propriété ne vient pas de l'État ! La terre, ce point d'appui de la famille, cette base du foyer domestique, est possédée à un titre meilleur que la concession de l'État ! Cela tient aux secrets les plus profonds de la nature de l'homme, aux exigences les plus absolues

* *Politique tirée des propres paroles de l'écriture sainte*, livre 1er, art. 3, propos. 4.

de la personne intelligente et libre ! Colon des âges primitifs ou des contrées récemment découvertes, j'entre sur une terre qui n'est pas occupée : je la regarde dans sa beauté vierge, peut-être dans sa laideur sauvage, n'importe ! je suis séduit. Je forme avec elle ce lien plein de mystère qui unit la personne à la chose, et où l'intérêt, la raison, le cœur lui-même ont combiné leur force. Ah ! quand j'ai fait cela, il n'y a pas de puissance au monde, s'appelât-elle Louis XIV, qui puisse se lever et me dire, comme le fit un jour, dit-on, ce monarque : " Je suis le propriétaire, vous les usufruitiers ! " Non, c'est moi qui suis propriétaire, tout m'appartient ici, le fonds comme les fruits ; vous ne pouvez pas m'arracher ce sol, vous ne pouvez pas me le donner non plus. Mon droit, c'est l'acte même de ma volonté, qui a dit à ce champ, à cette forêt : Sois à moi ; mon droit, c'est la borne que j'ai posée, la haie que j'ai plantée ; mon droit, c'est ma sueur, ce sont mes mains sanglantes, ce sont ces embrassements vigoureux dont mon amour et mon travail ont enlacé et fécondé la terre. Désormais c'est la terre de la personne humaine ! C'est mon affaire à moi, et à Dieu avec moi !

Sans doute, quand l'existence d'un pouvoir central et souverain est nécessaire au maintien de la paix et de la justice parmi les sociétés domestiques, jusque-là indépendantes les unes des autres, ce pouvoir est voulu de Dieu, législateur souverain, principe et fin de l'ordre, *omnis potestas à Deo* ; et il n'est pas loisible aux divers chefs de famille de se refuser à son institution. Mais cette institution ne se fait pas directement par Dieu. Un exemple unique en est fourni par l'histoire : le peuple juif, si bien nommé le peuple du miracle.

C'était un peuple que Dieu formait sur le Sinaï ; mais ce peuple était lui-même l'Eglise de Jésus-Christ en préparation. L'origine historique des sociétés civiles a considérablement varié selon les temps et les lieux, selon le génie des races et le concours des événements ; mais la raison profonde qui les a fait naître et les a maintenues, c'est le besoin ressenti par les familles d'une organisation nouvelle qui réglât et protégeât leurs droits. Cela se fit souvent par suite de la substitution de la vie sédentaire et agricole à la vie errante des pasteurs. Abraham et Loth, pasteurs nomades, peuvent se séparer sur la face de la terre ; les tribus issues de Jacob et mises en possession du sol par Josué, ont besoin, pour vivre en paix, de juges et bientôt de rois. La guerre fut aussi un puissant moyen d'organisation pour les sociétés politiques ; le sang est le ciment primitif de la plupart d'entre elles, et, comme l'a dit le poète :

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.

Tantôt c'est le défenseur d'un groupe de familles contre des agressions

étrangères, qui devient, après la victoire, l'organisateur d'une société ; tantôt c'est l'ennemi lui-même, conquérant d'abord, législateur ensuite.

Quoi qu'il en soit, du reste, de l'origine historique, nous possédons maintenant la notion philosophique de la société civile. C'est l'union d'un certain nombre de chefs de famille à cette fin que l'exercice mutuel de leurs droits soit réglé par un arbitrage commun, et, au besoin, protégé par la force. Cette union suppose un accord, au moins implicite, entre les chefs de famille, mais qui ne ressemble en rien au *Contrat social*, puisqu'il est voulu par la Providence, exigé par la nature humaine parvenue à une certaine période de son développement, et enfin gouverné par les principes absolus de la justice.

Voyez sur le front du père, dans les cheveux du patriarche : c'est une triple couronne qui s'y entrelace, et si je l'osais dire, c'est la tiare dans l'ordre naturel ! Quand je regarde le pontife de l'Église catholique, le père du genre humain racheté--nommons-le par son nom, il est si doux, ce nom, et il grandit en gloire en même temps qu'en épreuves ; --quand je regarde Pie IX, j'aperçois à son front majestueux et doux trois couronnes qu'on ne peut disjoindre... Dans les temps primitifs, alors qu'il n'existait pas de pape universel, le pontife de chaque foyer portait ces trois couronnes : il était père, roi et prêtre. Oh ! qu'elle est aimable en même temps qu'auguste ta couronne de père ! je voudrais la baiser de mes lèvres tremblantes ! Tu es père, ô vieux patriarche à cheveux blancs, ramassant sur tes genoux et dans ton sein les enfants mêlés de trois générations ! Tu es père, ô fils de l'homme, monté au dernier terme de la grandeur naturelle d'une personne humaine ; tes entrailles ont été fécondes, ton cœur a contenu tous les amours d'ici-bas, ton front est celui qui recueille le plus tendre respect ; ta voix, celle qui inspire la plus complète obéissance après Dieu ! Tu es père, mais tu es prêtre aussi ! il n'y a pas encore de Jésus-Christ au monde, avec son sacerdoce, avec ses évêques et ses prêtres, tu es le seul au sanctuaire de la famille, à tenir toutes les consciences dans tes mains, à unir toutes les prières dans ta prière, à offrir tous les cœurs dans ton cœur ! Tu es prêtre et tu es roi enfin ! C'est à toi d'étendre le sceptre de la justice pour régler et protéger tous les droits, à toi de tirer le glaive de la force pour les défendre et les venger, comme Abraham, simple chef de famille, usant du droit de guerre qui lui appartenait, délivrait la famille de son neveu des mains de ses ennemis...

Eh bien, ce sont ces deux couronnes du prêtre et du roi qui ont déserté la tête du père de famille. La couronne sacerdotale a passé, en partie du moins, à la hiérarchie catholique, dans la constitution de la société religieuse ; le diadème royal a passé tout entier aux chefs de l'Etat, dans l'organisation de la société civile. A cette société, quelle

qu'en soit la forme, république ou empire, appartiennent maintenant le sceptre et le glaive ! Mais le père de famille a gardé tous ses droits, à l'exception de celui-là même qui consiste à régler et à défendre tous les autres et qui constitue le pouvoir souverain !

L'un des penseurs les plus pénétrants et les plus exacts de notre époque, que je veux nommer parce que je lui dois beaucoup dans nos études, l'illustre abbé Rosmini-Serbati, véritable Italien, celui-là, jusqu'à la moëlle des os, et catholique en même temps jusqu'aux dernières fibres du cœur ; Rosmini-Serbati m'a conduit à la meilleure notion de la société civile. Cette société, selon lui, n'a pas pour objet, comme la famille dans l'ordre naturel ou comme l'Eglise dans l'ordre surnaturel, la *substance* des droits, mais simplement leur *modalité*. Elle n'a pas à créer des droits ; la personne humaine existe avant elle, avec les droits essentiels et inaliénables qu'elle tient directement de Dieu pour la raison et la liberté morale. La famille existe aussi avec les droits également essentiels, également inaliénables qu'exerce dans son sein la personne humaine élevée à la plénitude de sa dignité et de sa félicité. L'Etat n'a point à créer ces droits qui le précèdent et qui viennent, j'ose le dire, de plus haut que lui ; il n'a pas non plus à les détruire, pas même à les diminuer.

Toute sa mission s'étend à les protéger et à faire régner sur eux ce que les Anglais nomment dans leur beau langage " la paix de la reine," et ce que saint Paul veut que nous demandions quand nous prions pour les rois et pour ceux qui sont constitués en puissance : la liberté de la vie privée dans la justice et la tranquillité, *ut quietam et tranquillam vitam agamus in omni pietate et castitate*.

La mission de l'Etat consiste donc à statuer sur la *modalité* des droits, c'est-à-dire à régler la meilleure manière dont les droits réciproques des individus et des familles doivent s'exercer pour ne pas se nuire, pour se favoriser au contraire les uns les autres dans leur commun développement. Elle consiste encore à protéger par la force ces droits et les intérêts qui s'y rattachent contre toute atteinte injuste et violente, qu'elle vienne du dedans ou du dehors.

Telles sont les frontières naturelles de la société civile et de la société domestique, de la famille et de l'Etat, frontières bien autrement importantes pour la paix et la liberté du monde que celles des Pyrénées, des Alpes ou du Rhin !

Je m'arrête à ces frontières, et je salue ce sceptre qui ne commande que la justice, qui n'engendre que la paix, qui n'opprime rien et qui délivre tout.

Je salue ce glaive dont saint Paul a dit que le prince ne le porte pas sans raison, *non enim sine causa gladium portat*.

Après la justice, je ne sais rien de plus sacré que la force, quand la force n'est pas l'assassin du droit, mais son soldat !

DEUXIÈME PARTIE.

DES DROITS MUTUELS DE LA SOCIÉTÉ DOMESTIQUE ET DE LA SOCIÉTÉ CIVILE PAR RAPPORT AU CONTRAT DE MARIAGE, A L'ÉDUCATION ET AU TESTAMENT.

Le R. P. Hyacinthe se propose, dans cette deuxième partie, de considérer les trois principales fonctions de la vie domestique dans leur rapport avec la société civile. *Naître, aimer et mourir* sont les trois instants de la vie individuelle ; et en renversant ces termes dans l'ordre social de la famille, où l'amour est la base, on a le contrat des époux, l'éducation des enfants, le testament des vieillards.

10. *Le contrat des époux.*—Le R. P. Hyacinthe a prévenu qu'il n'entendait pas envisager cette fois le contrat matrimonial au point de vue directement chrétien et dans l'ordre surnaturel, où il reçoit la dignité de sacrement ; qu'il le considérait ici d'une manière plus générale, et partout où il existe, comme l'acte fondamental de la société domestique. C'est donc en face de la famille et non en face de l'Eglise qu'il va placer l'Etat.

Après avoir fait remarquer que l'Etat envahit le domaine de la liberté individuelle quand il impose le mariage, comme Auguste dans une loi célèbre, ou quand il l'interdit, comme certains Etats de l'Allemagne contemporaine, l'orateur aborde directement la question du pouvoir de l'Etat sur le contrat considéré en lui-même. Ce pouvoir n'atteint pas la *substance* du contrat, mais uniquement les solennités civiles qui l'accompagnent, les effets civils qui le suivent, et sur lesquels il appartient à la puissance civile de statuer ; c'est la *modalité* du droit. C'est donc improprement que l'on se sert du terme *mariage civil*, et le pape Pie VI avait raison d'affirmer dans un bref que "le mariage est un contrat naturel, institué et confirmé antérieurement à toute société civile." Ce n'est donc pas seulement la sainteté du sacrement que l'Eglise a défendue avec tant d'énergie, dans tous les siècles, contre les attaques des puissances séculières ; c'est encore l'intégrité des droits de la famille.

C'est pourquoi, s'est écrié ici le R. P. Hyacinthe, je te bénis, ô mon Eglise ! Eglise catholique, Eglise du moyen âge et des grands pontifes, de Grégoire VII et d'Innocent III ! Tu ne combattais pas seulement pour la sainteté de ton sacrement, tu défendais encore la liberté de nos consciences, la pureté de nos mœurs, la paix et la dignité de nos foyers !... Elle défendait la famille, et parce que l'âme de la famille est

pour ainsi dire concentrée dans la femme, trésor sans prix dans un vase fragile, c'est surtout sur la femme qu'elle étendait sa protection ! La femme avec qui l'Eglise a de si touchantes et sublimes affinités, et dont on essaierait en vain de l'isoler ; la femme, dont on invoque toujours la liberté quand on aspire à l'opprimer ou à la corrompre, l'Eglise la défendait contre les violences des puissants de cette époque, comme elle la défend aujourd'hui contre la barbarie des sophistes ! Elle la couvrait du bouclier de sa colère, que les prophètes nomment si bien la colère de la colombe et la fureur de l'agneau, *a facie iræ agni, a facie iræ columbe* ; et étendant sur elle sa main désarmée, mais redoutable elle disait au prince atterré dans son orgueil et dans sa volupté :

Cette femme est à Dieu, tu n'y toucheras pas.*

20. *L'Education des Enfants.*—Le R. P. Hyacinthe rappelle qu'il a montré l'année précédente comment l'éducation étant le complément ou plutôt l'élément supérieur de la paternité, le soin en appartient de droit naturel, aux parents. L'Etat, sans doute, a le droit de surveiller l'instruction et d'empêcher qu'il s'y glisse rien de contraire à la morale et à la paix publiques ; il ne peut imposer aux familles un système d'éducation, l'obligation de l'école et du maître.

L'enfant est la propriété de ses parents. Je connais les préjugés de mes contemporains ; mais je n'en affirme pas moins, dans une certaine mesure, un droit de propriété de l'homme sur l'homme, et ce droit ne saurait se réaliser d'une manière plus légitime et plus noble que du père à l'enfant. Sans doute la *personne* humaine est essentiellement libre et souveraine ; elle s'appartient à elle-même sous le haut domaine de Dieu ; mais il n'en est pas de même de la *nature*, et une fois réservés les droits de la personne, on peut et on doit dire que la nature du fils appartient au père. Cette chair est sa chair, ces os sont ses os ; le souffle qui les pénètre s'est détaché de sa poitrine ; la flamme qui les fait vivre s'est allumée à son foyer ; et comme on disait en Israël, c'est son *étincelle*, c'est sa *lampe* qui doit briller après sa mort et perpétuer son nom et sa gloire ! Au milieu de son peuple, le père est donc bien le propriétaire de cette nature sacrée, et seul il a le droit de lui imprimer l'impulsion suprême vers l'avenir. Par conséquent l'école, sanctuaire de l'éducation, a son lieu propre sous le toit paternel ou du moins près de lui.

Nous sommes fiers de la France, et nous avons raison, mais nous ne devons pas dédaigner les pays étrangers. Il est des pays de l'Europe qui nous valent sous bien des rapports et peuvent nous servir de modèles.

* Legouvé ; les *Deux reines*.

Laissez-moi donc vous citer un exemple touchant de l'instruction primaire telle qu'elle est donnée au foyer de la famille dans certaines parties de la Norvège. Dans ces contrées montagneuses, d'une beauté si mélancolique et si douce, mais d'un climat si rude dans la saison des froids, l'été est consacré à la culture des champs, l'hiver à la famille. Elle se recueille alors autour du foyer, lieu central de la lumière et de la chaleur non-seulement pour le corps, mais pour l'âme. Et c'est là que l'on s'occupe de l'éducation des enfants. Les vieux parents y président; la mère, les sœurs aînées sont les institutrices, et elles s'adjoignent d'ordinaire un instituteur ambulant, pèlerin des foyers, qui s'en va à travers les neiges avec son bagage de science chrétienne, d'histoire et de poésies nationales. A côté de l'instituteur et parfois à sa place vide s'assied le ministre de la religion, un ministre protestant, je le sais, mais d'ordinaire un homme qui a conservé la sève du christianisme avec la foi en Jésus-Christ et la morale de l'Évangile. A cette école du foyer se forment chaque jour des générations dont le sentiment religieux et le sentiment patriotique sont autrement vivaces et autrement unis que chez nous!

L'école au sein de la famille n'est pourtant pas la règle; mais si elle se détache du foyer domestique, elle n'en doit pas moins demeurer sous sa dépendance. C'est la loi de la nature qui subordonne l'instituteur aux parents. Il est l'auxiliaire, non le rival du père et de la mère; le continuateur, non le destructeur de leur œuvre.

L'intérêt public, ce principe païen si souvent invoqué contre le droit individuel et domestique, ne saurait donner à l'État une puissance qu'il n'a pas sur l'éducation. A Sparte, la république s'attribuait le droit d'élever les enfants, parce qu'elle les regardait comme sa propriété; et ce principe était plus ou moins celui de toute l'antiquité grecque et romaine.†

La démocratie contemporaine semble vouloir le renouveler parmi nous. Elle a mis au premier rang de son programme l'instruction obligatoire, obligatoire non-seulement quant à l'instruction,—ce qui serait déjà trop,—mais quant à l'école et quant aux maîtres; on n'en peut douter en présence de son hostilité systématique à la liberté de l'enseignement en général, et de l'enseignement religieux en particulier. Elle entend délivrer les générations nouvelles des influences de la famille, obstacle principal à ses vues et à ce qu'on nomme chez elle le progrès; elle entend substituer au moule usé de l'éducation

† Le grand principe de Lycurgue, et Aristote le répète en termes formels, était que, comme les enfants sont à l'État, il faut qu'ils soient élevés par l'État et selon les vues de l'État. (Rollin, *Hist. ancienne.*)

domestique le moule puissant de l'éducation nationale, et soustraire l'école à la famille, pour la donner exclusivement à l'Etat.

Voilà la liberté qu'on nous prépare ! Voilà la démocratie qu'on nous vante ! Et l'on ose, après cela, invoquer le suffrage universel ! Ah ! je respecte l'urne de la France, mais je respecte encore plus ses foyers. Laissez son urne libre, laissez ses foyers souverains ! La véritable éducation nationale est la résultante harmonieuse et libre de toutes les éducations domestiques ! C'est la véritable opinion publique, c'est la grande âme d'un peuple qui monte à la fois de tous ses foyers ! Si puissant et si éclairé que soit le gouvernement d'une nation, il n'a ni la mission ni le droit de former cette nation à son image et à sa ressemblance, et de la couler dans le moule fabriqué par lui ; il faut qu'il la reçoive telle qu'elle se fait elle-même, telle qu'elle lui vient avec chacune des générations qui s'élèvent du sein de la famille, telle qu'elle se moule dans la raison des pères, dans le cœur des mères, dans la discipline des instituteurs du choix du père et de la mère, instituteurs privés ou instituteurs publics, laïques ou religieux, peu m'importe, pourvu qu'ils soient du choix des parents, et par conséquent les hommes de la famille et du christianisme !

30. *Le testament.* — L'acte suprême de la puissance et de la prévoyance paternelle n'est pas dans l'éducation, mais dans le testament. Le droit de tester, l'un des plus sublimes de la personne humaine, est plus sublime encore dans la personne du père. En tout homme il est une grande affirmation de l'immortalité de l'âme ; dans le père, il est de plus le principe de l'immortalité de la famille, et, par une conséquence trop méconnue, le principe de l'immortalité de la nation. Ici encore, la société civile a l'obligation de régler les formes et de protéger les effets de cet acte ; mais elle ne peut toucher au droit lui-même et ravir au père de famille la liberté de tester.

Le plus grand philosophe de l'Allemagne, aussi grand par le cœur que par le génie, Leibnitz, a vu dans le testament une affirmation souveraine de l'immortalité de l'âme. Le testament, en effet, n'est point un contrat, ou, comme quelques-uns l'ont appelé dans un langage barbare, un quasi-contrat entre un vivant et d'autres vivants ; il est la volonté d'un mort. "Le testament, dit saint Paul, et toutes les législations parlent comme lui ; le testament n'est affermi que dans la mort, *testamentum enim in mortuis confirmatum est* ; il reste sans valeur tant que le testateur est vivant."

C'est alors que l'ancêtre se dressant pour ainsi dire du sein de son tombeau, plus éclairé et plus puissant dans la mort qu'il n'était dans la vie, trace à sa descendance la voie qu'elle doit suivre, et promulgue la législation de l'avenir. En vain a-t-on prétendu qu'avec la vie présente

périssent tous les droits : c'est la volonté d'un mort imposant des devoirs aux vivants ; c'est une relation, je ne dirai pas morale, ce serait trop peu dire ; c'est une relation juridique se formant des deux côtés de la tombe, et créant un des liens de cette société universelle que Leibnitz nommait *la république des âmes*.—Ce n'est pas une chimère, ô sage allemand, que ta république des âmes ; c'est une vérité, et nous y reviendrons !

Comment donc Robespierre, ce grand ennemi de la famille et du testament, pouvait-il dire devant la Constituante, qui ne l'écouta pas—la Convention devait l'écouter plus tard,—comment pouvait-il dire : “ L'homme peut-il disposer de cette terre qu'il a cultivée, lorsqu'il est lui-même réduit en poussière?... ” Vous vous trompiez, Robespierre, vous mentiez à vos plus nobles instincts ! N'est-ce donc pas vous-même, quelques années après, à la vue de cet athéisme révolutionnaire qui montait dès lors et qui déborde aujourd'hui, effrayé du fruit de vos entrailles, tribun sanguinaire, mais grand à cette heure ; n'est-ce donc pas vous-même qui invoquiez Dieu et l'âme immortelle, comme le suprême salut de ce peuple en démence ? *

La liberté de tester, dans le père de famille, est encore le principe efficace de *l'immortalité de la famille*.

La famille n'est pas cette fondation de quelques années à peine, qui s'édifie sur le contrat des époux et se ruine par l'émancipation des enfants. C'est une institution qui doit traverser les siècles, comme les États eux-mêmes, dont elle est la base la plus solide. Dans un savant et éloquent plaidoyer en faveur d'une sage extension de la liberté de tester, un magistrat éminent, assis aujourd'hui dans le conseil du souverain, nous montre cette institution “ morcelée dans son patrimoine, affaiblie dans son autorité, et arrivée à une période de décroissance qui la compromet comme force sociale.” † La blessure mortelle faite à la famille par Robespierre et la Convention, le génie du premier Consul ne l'a qu'imparfaitement guérie.

Le seul remède efficace est de remettre entre les mains du père la plénitude de pouvoir nécessaire pour réprimer le mal et promouvoir le bien, au sein de la société qu'il gouverne. Au fils qui a déshonoré son

* La *Liberté* a reproduit cette *prosopopée*, comme elle dit, en ces termes :

“ Est-ce que ce n'est pas vous-même, Robespierre, qui, effrayé de l'athéisme qui s'élevait alors et qui parle si haut de nos jours, est-ce que ce n'est pas vous, tribun sanglant mais sublime de la Révolution française, qui inscrivez avec un stylet de fer l'immortalité de l'âme et l'existence de Dieu dans les lois de la nation ! ”

† De la *faculté de tester dans ses relations avec la puissance paternelle* (Discours prononcé par M. Pinard, procureur général, page 58.)

nom et corrompu son sang dans le vice, il faut que la justice paternelle, pleine de miséricorde, puisse infliger un châtement salutaire à tous, au coupable qu'il amendera peut-être, au reste de la famille qu'il protégera contre lui. A cette famille elle-même il faut qu'il puisse transmettre les éléments de prospérité et de durée, qui lui manquent trop aujourd'hui.

La famille forme avec la terre, qui la porte et qui la nourrit, des liens qui ne doivent pas se rompre à chaque génération ; la terre de la famille est une *terre sainte* comme celle que Dieu promit à la descendance des patriarches, et le foyer domestique, qui en est le point central, a toute la dignité d'un sanctuaire. Cette terre sera-t-elle morcelée ? Les œuvres qui s'y rattachent, dans l'agriculture ou dans l'industrie, seront-elles anéanties ? Ce foyer sera-t-il livré à des étrangers ? Ces meubles, tout remplis du souvenir des vieux parents, seront-ils vendus à l'encan ?... Ah ! messieurs, rendons au foyer domestique ce culte, dont l'honorent les peuples vertueux et libres ! J'en sais un qui a vaincu les siècles, comme le peuple hébreu, et dont nous possédons un lambeau glorieux. Aussi libres sous le toit paternel que respectueux pour l'autorité publique, les Basques ont inscrit dans leurs *fucros*, de l'autre côté des Pyrénées, cette magnifique coutume : "Aucune force publique ne peut s'approcher du domicile d'un Biscayen à plus de neuf pas de distance !"

Le dernier des trois grands patriarches, Jacob, allait mourir. Ses yeux s'étaient obscurcis dans la vieillesse, et il ne voyait plus ! Mais quand on lui dit : Voici tes fils qui viennent, le vieillard recueillit ses forces ; il s'agenouilla sur sa couche et adora au chevet de son lit, *adoravit Israel Deum, conversus ad lectuli caput*. Puis, quand il eut prié, rajeuni dans ce commerce avec Jehovah, le Dieu vivant et fort, il s'assit sur son lit, reposa les pieds sur le sol, et prenant les plus aimés dans ses bras, il embrassait Ephraïm et Manassé avant de les bénir.

Prenez garde, messieurs, ce n'est point ici le droit d'aînesse ; c'est la liberté de tester ! Dans l'expérience de sa vie entière, condensée pour cet acte suprême, dans la lumière prophétique qui l'éclaire et dont un rayon affaibli rejaillira plus tard sur les pères chrétiens, Jacob voit l'avenir de chacun de ses enfants et prend les mesures que réclame la prospérité de sa race.

A travers les nuages qui couvrent ses yeux, de ce regard de l'âme qui perce tous les voiles, il fixe son aîné : "Ruben, mon premier né, s'écrie-t-il, tu devais être ma force, tu as été le commencement de mes douleurs !... Tu t'es débordé comme l'eau, *effusus es sicut aqua* ; tu ne croîtras point, *non crescascas* ! Tu as souillé la maison de ton père, tu n'y peux plus garder l'empire !..."

“ Mais toi, Juda, tes frères te loueront, les fils de ton père s'inclineront devant toi !... Juda, que tes yeux sont beaux ! ils brillent comme le vin dans la coupe ! tes dents sont plus blanches que le lait ! Lie ton poulain à la vigne, ô mon fils, attache ton âne au cep de la vendange : tu tremperas ta robe dans le vin, tu laveras ton manteau dans le sang des raisins ! ”

Spectacle imposant dans sa simplicité ! Ils étaient là douze hommes prosternés en pleurant aux pieds d'un mourant, douze Hébreux étrangers sur la terre d'Egypte ; et l'autorité paternelle, exercée dans la liberté du testament consacrée par la foi religieuse, créait un peuple immense, à l'existence duquel étaient attachées toutes les destinées du genre humain, une race indestructible, qui ne s'est détachée de son sol, sous le poids d'invasions formidables et répétées, que pour remplir le monde du miracle de son immortalité !

Le R. P. Hyacinthe a parlé, en terminant, de cette *immortalité des nations* qui a sa raison d'être dans l'immortalité des familles.

Loin qu'il y ait antagonisme entre l'esprit domestique et l'esprit national, comme l'ont cru les théoriciens et les légistes de la révolution, ces deux esprits se développent et se fortifient l'un par l'autre. Un peuple n'est pas une réunion d'individus, mais une réunion de familles ! Un peuple d'individus, c'est le cadavre d'un peuple, cadavre enseveli sous le poids du despotisme centralisateur ou galvanisé dans les soubresauts de l'anarchie ! Le contre-poids nécessaire et providentiel au despotisme et à l'anarchie se trouve dans la famille, élément tout à la fois si conservateur et si libéral, principe d'ordre et d'indépendance à la fois.

N'opposons donc plus l'Etat à la famille, ni sur le terrain du mariage, ni sur celui de l'éducation ou du testament ; et puisque le besoin des réformes sociales se fait sentir plus vivement que jamais à l'heure où je parle, sachons comprendre enfin cette grande vérité trop méconnue jusqu'ici : les réformes urgentes et décisives sont les réformes de la vie domestique ; les réformes politiques n'ont que le second rang.

Publicistes et législateurs de mon pays, portez donc votre attention sur ces questions, moins faites, il est vrai, pour passionner les esprits, mais dont la solution serait plus efficace pour la régénération de nos caractères et des mœurs publiques ! Cherchez quels sont les moyens à employer, pour rendre à la vie privée la liberté qu'elle ne possède pas assez ; pour restaurer dans la société domestique l'esprit et les traditions qui faisaient sa vigueur ! Voyez surtout par quelles voies et dans quelle mesure l'autorité du chef de la famille devra être agrandie ! Jetez les yeux aussi sur les affreux ravages que la corruption exerce parmi les femmes !... Ah ! pardonnez ce cri que m'arrache l'ignominie

des filles de mon peuple, des filles d'Israël et de la France chrétienne !... A nos portes, en Angleterre et en Prusse, pour ne rien dire des autres pays, il y a des lois sévères et efficaces contre la séduction.

N'avez-vous rien à faire pour garder à nos filles, surtout aux filles du peuple, aux ouvrières des ateliers et des usines, la première, la plus sainte de toutes les libertés, la liberté d'être chastes ?

Ce que vous blâmez par les lois, ne l'approuvez pas dans les livres ou sur le théâtre : lutez contre l'immoralité, sous toutes les formes qu'elle revêt pour nous perdre ! J'irai jusqu'au bout : lutez contre le mal au sein de votre propre famille ! Eh quoi ! vous voulez être les législateurs des nations ; vous voulez enseigner à la France d'abord, à l'Occident ensuite, par quels élans on s'élève aux sommets du progrès et de la civilisation !

Commencez donc, législateurs des peuples, par observer les lois de la famille, les lois qui font les époux vertueux, les pères respectés et obéis ! Tite-Live et Sénèque appellent le père de famille un magistrat domestique, *magistratus domesticus*. O magistrats domestiques, réprimez vos propres passions, gouvernez vos propres foyers, et vous serez dignes alors d'être les magistrats de l'empire et de la cité !

2^E CONFÉRENCE — 8 DÉCEMBRE 1867.

Messieurs,

J'aborde aujourd'hui la question de la souveraineté dans les sociétés civiles, question grave et délicate entre toutes. Aussi, je l'avoue, ce n'est pas sans quelque crainte que je pose le pied sur ce terrain. Sans doute l'Eglise catholique a des enseignements anciens et authentiques sur cette importante partie de la morale : de tout temps elle a enseigné aux peuples leurs devoirs envers les souverains, aux souverains leurs devoirs envers les peuples, et je n'ai point à innover ici. Mais suis-je bien assuré, moi infime, de reproduire les doctrines de l'Eglise avec toute la précision et tout le tact qui seraient nécessaires ?... Je m'encourage, comme je l'ai fait déjà, en comptant sur vous, messieurs, et pardessus tout sur Dieu. Il me fera la grâce de ne point glisser sur ces pentes le long desquelles on trouve les passions humaines et les partis politiques, et de ne toucher à ces questions redoutables que par les sommets qu'elles élèvent vers la région paisible et lumineuse des idées et des devoirs. C'est là, s'il plaît à Dieu, que nous demeurerons ensemble pour parler de la souveraineté dans l'ordre politique.

J'écarte tout d'abord la fameuse question de l'origine populaire de

la souveraineté. En affirmant, comme on l'a fait, d'une manière générale, que la source naturelle et nécessaire de toute autorité civile est dans le peuple, et que par conséquent il ne saurait y avoir de personne individuelle ou collective qui possède légitimement le pouvoir sans le tenir originairement de la nation, on me paraît, pour le moins, avoir mal posé la question. Un peuple n'est pas peuple avant d'être constitué sous un gouvernement quelconque, et par conséquent il est encore sans droits politiques. Je vois une multitude sans organisation, ou plutôt des sociétés domestiques juxtaposées et indépendantes ; je ne vois pas de société civile. C'est ce qu'exprime parfaitement l'axiome antique : *Tolle unum, turba est ; adde unum populus est*. L'existence d'un gouvernement dans la société civile n'est pas subséquente à l'existence de cette société même : ce sont deux faits simultanés et inséparables ; et, par conséquent, le peuple ne saurait être la racine du pouvoir, puisqu'il n'est peuple que par l'adjonction du pouvoir. Le pouvoir et le peuple sont des frères jumeaux : ils viennent ensemble de Dieu, principe de tout ordre et de tout droit, et ensemble ils retournent à lui.

A la question de l'origine de la souveraineté je substituerai celle du sujet de la souveraineté, et je la compléterai par celle de son exercice. Ce sera plus pratique, et en même temps plus logique et plus vrai.

PREMIÈRE PARTIE.

DU SUJET DE LA SOUVERAINETÉ.

I. Le sujet primitif et absolu de la souveraineté est Dieu même. En posant cette affirmation, le R. P. Hyacinthe ne fait que tirer la conséquence de l'enseignement des trois années précédentes convergeant tout entier vers l'existence et la souveraineté du Dieu personnel et vivant.

Dans ce jour d'étonnement profond, où pour la première fois je me vis appelé à monter dans cette chaire, je m'écriai comme Moïse : " Qui suis-je pour parler aux enfants d'Israël ? Et j'entendis au fond de moi la réponse de Dieu, avec cette oreille dont toute âme attentive la peut entendre ici-bas : Tu leur diras : " Celui qui est m'a envoyé vers vous. *Qui est misit me ad vos.*" Alors je suis venu, dans ma faiblesse et dans ma force, vous parler du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, du Dieu personnel et vivant. J'ai interrogé la raison avant de faire parler la révélation, la vôtre aussi bien que la mienne, et du fond de la pensée humaine quelqu'un a répondu : " Je suis celui qui suis." C'était la souveraineté de Dieu dans le monde des idées. Un an après, nous descendions ensemble dans les ténèbres et dans les clartés de la conscience humaine, et nous y cherchions le secret de l'ordre

moral. La conscience parlait comme la raison ; elle affirmait la nécessité de la morale religieuse et la souveraineté du Dieu des vertus. Nous avançons toujours, nous pénétrons dans le premier cycle social, et c'était la famille. Or, ici encore, dans le commandement du père, dans la tendresse et la sollicitude de la mère, dans toute cette belle et forte organisation du foyer domestique, nous rencontrons le royaume de Dieu.

Aujourd'hui, en présence des problèmes de l'ordre politique, je n'ai pas d'autre réponse ; je suis semblable à moi-même et à vous, et je dis : C'est Dieu, c'est toujours Dieu ! Le véritable roi comme le premier père, le suprême seigneur des sociétés civiles comme des sociétés domestiques, c'est Dieu. C'est lui qui est la seule majesté réelle, et qui couvre d'un reflet de sa splendeur toutes les majestés d'emprunt. *Dominus rex noster in æternum.* Jehovah est notre roi pour l'éternité, et de la première à la dernière page, c'est l'histoire de son règne que la Bible raconte. Saint Jean l'a résumée dans cette vision majestueuse de l'Apocalypse, où il a vu le Fils de Dieu, le *Logos* du Père, la raison et la justice éternelles, venant établir son empire ici-bas, assis sur un cheval de guerre, vêtu d'une robe tachée de sang et portant écrit sur sa cuisse : " Le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs. *Rex Regum et Dominus Dominantium.*"

J'entends que l'on me dit : C'est la théocratie !

Je n'ai point peur des mots, et j'ai déjà dit ma pensée sur celui-ci ; mais puisqu'il soulève autour de nous tant de malédictions et de haines, j'y reviendrai encore. J'ouvre le dictionnaire de la langue française, et à côté celui de la langue primitive de la civilisation occidentale, le grec ; j'y cherche le mot *exécré*, et je trouve : Pouvoir de Dieu. La théocratie est donc le pouvoir ayant sa source en Dieu. Mais c'est précisément ce royaume de Dieu que j'ai rencontré partout sur mes pas ! Souveraineté de l'idée de l'Être dans le monde des idées, souveraineté de la loi morale dans le monde des consciences, souveraineté de l'autorité paternelle au foyer des familles, j'ai rencontré partout la théocratie ! Comment l'éviterais-je dans les sociétés politiques ? Comment ici encore Dieu n'aurait-il pas la gloire de régner seul sur l'homme, et l'homme celle de n'obéir qu'à Dieu ?

Oui, la théocratie ! et ce n'est pas ma faute si l'on entend ce mot dans un sens pervers auquel répugnent à la fois l'étymologie et l'histoire ! Ce n'est pas ma faute si l'on nous reproche chaque jour, sous ce nom de théocratie, ce que nous avons combattu et vaincu dans le monde : la confusion entre les mêmes mains du pouvoir politique et du pouvoir religieux, venus tous deux d'en haut, mais diversement et séparément ! Nulle part, au soleil du monde catholique, je ne trouve cette redou-

table confusion ; et si vous appelez mes regards vers Rome, ce n'est pas la confusion, c'est l'alliance exceptionnelle des deux pouvoirs qu'ils saluent dans ce lieu exceptionnel lui-même comme le miracle. Alliance bienfaisante, nœud de la liberté des consciences, et qu'on ne peut disjoindre parce qu'il unit là ce qu'il faut séparer ailleurs, jamais votre nécessité n'a paru avec plus d'éclat qu'à cette heure ! Vous aviez déjà reçu le témoignage du sang français versé par ceux qu'on a nommés des mercenaires, et qui étaient tout simplement des héros. Vous êtes défendus maintenant par la parole éloquentة et vraiment nationale de nos orateurs, par les déclarations énergiques et loyales de notre gouvernement !

II. Après avoir établi l'existence de la théocratie dans ce sens élevé et universel qui est celui de la Bible, le R. P. Hyacinthe a remarqué que la souveraineté de Dieu ne s'exerce pas d'une manière immédiate et directe dans l'ordre politique. Cela s'est fait, il est vrai, chez les Israélites, où Dieu avait voulu conserver pendant un certain temps, non-seulement le droit primitif, mais l'exercice même de la souveraineté. Faisant à la fois les fonctions de capitaine, de législateur et de juge, il marchait avec l'arche à la tête des armées, il répondait sur le propitiatoire aux doutes de la conscience politique comme à ceux de la conscience religieuse. Mais tout cela n'était qu'une image sensible, et l'on pourrait même dire, avec Origène, grossière en certains cas, de la souveraineté qu'il devait exercer plus tard sur les nations chrétiennes par leurs princes et leurs législateurs. *Per me reges regnant, et legum conditores justa decernunt.* Dieu n'agit point d'ordinaire par la voie des miracles ; et d'ailleurs il ne serait pas digne de lui de s'abaisser d'une manière constante au gouvernement des États. Mais ceux qui président en son nom ne sont que les dépositaires de sa souveraineté, et, comme les appelle le livre saint, *les ministres de son règne. Ministri regni illius.* C'est dans ce sens que saint Paul nous avertit, qu'il n'y a pas de puissance qui ne vienne de Dieu et que celles qui existent tirent de lui leur force. *Non est enim potestas nisi à Deo ; quæ autem sunt, à Deo ordinate sunt.* (Épître aux Romains, XIII, 1.)

Ecartant ensuite toutes les questions secondaires touchant la forme et le sujet du pouvoir, le R. P. Hyacinthe a signalé seulement deux grands faits qui ont la valeur de deux principes : — la souveraineté existe en dehors de la nation et s'exerce sur elle ou bien la souveraineté existe dans la nation elle-même et s'exerce par elle. Dans le premier cas, c'est un *prince absolu* ; dans le second, un *peuple souverain*.

1° Le prince absolu.

En considérant l'origine des sociétés à un point de vue abstrait, dans l'ordre des idées, je l'ai fait reposer sur un contrat formel ou

implicite entre les pères de famille, c'est à-dire au sens du droit romain, ceux qui sont actuellement à la tête d'une famille, et ceux qui, étant émancipés, ont le droit d'y être. Tel est l'ordre idéal. Mais les faits de l'histoire ne répondent pas toujours à la métaphysique politique, et, si je me place avec vous sur le terrain des origines réelles des nations, je ne trouve aucune trace de ce contrat. Ce que je trouve le plus souvent à la place, c'est ce qu'on a nommé la loi des héros. Au lieu de nations se constituant elles-mêmes, je vois de puissantes et providentielles individualités qui créent des peuples et les tirent, en quelque sorte, de leur grande âme.

Les masses, à l'origine, et peut-être toujours, ont besoin de ce doigt mystérieux porté sur leur poitrine pour en faire jaillir l'étincelle assoupie. Ce sont les Hercule et les Thésée tuant les monstres, dispersant les brigands, et devenant par leur force et leur vaillance les libérateurs des familles opprimées et les organisateurs d'une société naissante. Ce sont les Orphée et les Amphion s'élevant au-dessus de la multitude par leur sagesse et leur éloquence ; les Numa lui commandant par la piété. De qui ces hommes ont-ils reçu le pouvoir ? Est-ce de la nation ? Mais la nation n'existe pas, et ce sont eux qui la forment par l'exercice même du pouvoir. C'est du droit de leur glaive et de leur massue qu'ils règnent ; c'est de leur propre sagesse et de leurs propres bienfaits qu'ils relèvent ! La souveraineté était semblable à la terre inoccupée dont je parlais dimanche : Dieu du haut du ciel, la nature humaine du fond de ses misères, tout y réclamait un propriétaire qui en fît du même coup son droit personnel et le salut de tous. Aucune main vulgaire ne pouvait y toucher. Place donc au héros ! Qu'il occupe le pouvoir inoccupé, qu'il en fasse l'instrument de la justice et de la paix, et qu'il le lègue à ses fils et aux fils de ses fils comme un héritage inaliénable et incontesté !

Tel est ce pouvoir que l'on nomme absolu, non qu'il le soit dans son exercice, puisqu'il a sous ce rapport la même limite que le pouvoir populaire et qu'il ne s'étend qu'à la modalité des droits ; mais parce qu'il est absolu dans son origine et qu'il ne tient son droit, comme le propriétaire, que de lui-même et de Dieu. Le R. P. Hyacinthe a protesté contre l'injustice des écoles libérales qui affectent de confondre le pouvoir absolu avec le pouvoir arbitraire et despotique. Le pouvoir absolu, au sens où l'on vient de l'expliquer, est une des deux grandes formes de la souveraineté. Il a été le passé, il est encore le présent de grandes nations.

2° *Le peuple souverain.*

Les écoles absolutistes ne sont pas moins injustes que les écoles libérales, quand elles font de la monarchie de droit divin la seule forme

légitime de gouvernement, et qu'elles anathématisent toute constitution fondée sur la souveraineté nationale.

Je me tourne à présent vers les âges modernes. J'y cherche des nations formées sous nos yeux ou du moins dans la plénitude de leur propre conscience. Quel exemple prendrai-je ? Irai-je vers la Suisse ? Interrogerai je la cité des lacs, le peuple des glaciers, le fils de Guillaume Tell ? Reprendrai-je les sentiers aimés de la Belgique ? Non, je franchirai l'Océan, et je me replacerai en face de cette nation gigantesque dont j'ai déjà parlé... Je ne suis pas le courtisan des Etats-Unis d'Amérique : par la grâce de mon sacerdoce, je ne suis le courtisan de personne. Je ne suis pas même leur administrateur aveugle, et si c'était le lieu, je leur dirais qu'ils glissent sur la pente rapide de la décadence morale, et qu'ils sont assurés d'y rencontrer, comme nous, la décadence politique et sociale... Je les rappellerais à l'esprit meilleur de leurs origines et au vrai civisme de leurs fondateurs... Je puis dire cela, messieurs, je suis fils de Pie IX, et Pie IX s'est fait gloire d'envoyer son hommage et sa pierre au monument national dressé à Washington ! Qu'elle était grande cette nation, et qu'elle est grande encore ! — Peuple, tu es semblable au lionceau qui monte vers sa proie : *Catulus leonis... ad prædam ascendisti !*

Ta proie, c'est la richesse des deux mondes ; ta proie, c'est ta fière indépendance, c'est ton fertile et vaste continent. Tu t'es couché entre deux océans, à l'ombre de tes hautes montagnes, au bord de tes fleuves qui sont comme des mers ! Tu as rugi comme le lion ; et comme la lionne, tu t'es assoupi dans ta force : qui osera t'éveiller ? *Quis suscitabit eum ?*

Eh bien ! quel est le possesseur de la souveraineté chez ce peuple ? Nul autre que lui-même. Le jour de son laborieux enfantement, il l'a prise entre ses mains sanglantes et jalouses, et il l'a retenue. Tous ils sont citoyens et rois du même coup.

Il y a donc une souveraineté légitime et respectable en dehors de la souveraineté des princes absolus : la souveraineté de la nation elle-même ou la démocratie.

La nation, qui retient la souveraineté, pourra-t-elle en retenir aussi l'exercice ? La *démocratie pure* ou le pouvoir exercé directement par tous les citoyens n'a été possible que dans de petites républiques comme celle de la Grèce, lesquelles n'étaient au fond que des communes souveraines ; et encore, comme on l'a fort bien dit, " la cité antique, fleur brillante et fragile, trempait sa racine dans l'esclavage." Dans les sociétés plus considérables, le peuple ne peut exercer la souveraineté que par des représentants : c'est la *démocratie représentative*, quelle qu'en soit d'ailleurs la forme, républicaine ou monarchique. L'auto-

cratie, c'est-à-dire le droit de commander en son propre nom, ou, en d'autres termes, le pouvoir absolu, demeure entre les mains de la nation ; mais elle en délègue l'exercice à des magistrats de son choix.

En présence de ces deux formes de la souveraineté qui partagent le présent de l'humanité comme elles ont partagé son passé et comme elles partageront sans doute son avenir, le christianisme n'a point de choix à faire, mais un même enseignement à donner. Que ce soit un homme ou que ce soit un peuple qui possède ici-bas le pouvoir souverain, ce pouvoir ne lui appartient qu'à titre de dépôt ; et, à vrai dire, il n'est qu'un ministre de Dieu, le seul vrai souverain : *Dei minister est.*

DEUXIÈME PARTIE.

DE L'EXERCICE DE LA SOUVERAINETÉ.

Le pouvoir est divin dans sa source, donc il est inviolable ; le pouvoir est humain dans son mandataire, donc il est limité. Telles sont les deux lois de la souveraineté dans les monarchies les plus absolues comme dans les démocraties les plus radicales.

I. Le pouvoir est divin dans sa source. *Non est potestas nisi à Deo.* Tout droit, en effet, pour être vraiment tel, doit découler de la raison et de la justice absolues, qui ne sont autre que Dieu. Un droit purement humain est simplement absurde. Quand donc je crois pouvoir exiger d'un autre homme le respect de mes actes, si contraires qu'ils soient à ses intérêts et à ses volontés ; quand j'entends courber sa propre activité et jusqu'à sa personne devant ce que j'appelle mon droit, c'est que je sens en moi quelque chose qui vient de plus haut que moi, et qui me sacre pour un instant le souverain de mon semblable et de mon égal. Le pouvoir politique est un droit dans celui qui l'exerce, et il crée des devoirs dans ceux qui le subissent : il est donc divin au même titre que tous les droits légitimes, depuis celui du propriétaire jusqu'à celui de l'époux et du père de famille, *non est enim potestas nisi à Deo*, pas de pouvoir, pas de droit qui ne vienne de Dieu.

Si le pouvoir est divin, il est par là même inviolable et nul ne peut lui résister. C'est saint Paul qui tire cette conséquence : "Celui qui résiste à l'ordre de Dieu, *qui resistit potestati, Dei ordinationi resistit.*" Et il ajoute encore : "Soyez donc soumis au pouvoir, non pas seulement par crainte, mais par conscience, *non solum propter iram sed etiam propter conscientiam.*" * Ne vous inclinez pas devant la force du glaive ni devant la force de la légalité, mais devant votre propre conscience. La force n'est pas un droit, et l'homme ne peut trouver

* *Épître aux Romains, XIII.*

dans son propre fonds de quoi commander à un autre homme. Mais, toutes les fois que votre propre conscience vous montre votre semblable dans la majesté du droit, obéissez non à l'homme, mais à Dieu.

Le principe de l'inviolabilité du pouvoir est dans la doctrine et la pratique constante de l'Église catholique. On peut et dans bien des cas on doit résister aux abus du pouvoir ; on ne doit jamais l'attaquer en lui-même.

C'est l'erreur et le crime de la révolution française d'avoir érigé en principe ce qui, avant elle, n'avait été qu'un désordre passager dans la vie des peuples : le renversement du pouvoir. On a dit qu'il était temps de terminer la révolution, et que, pour la terminer, il fallait la juger. Je me permets d'ajouter que pour la juger il faut l'analyser. Si je la prends à son point de départ, à cette date célèbre de 1780, je me trouve en présence de deux mouvements très-divers et cependant confondus en un seul. C'est d'abord une légitime et nécessaire réaction contre les abus politiques et contre la corruption morale des derniers temps de l'ancien régime. Les abus politiques y avaient étouffé, dans une centralisation jusqu'alors inconnue, les restes de la liberté du moyen-âge et la récente prospérité de la France, de Henri IV et de Louis XIII. Et quant à la corruption morale, mon plus illustre prédécesseur dans cette chaire l'a peinte en deux paroles admirables d'éloquence, de courage et de vérité : " Dans la chambre où avait dormi saint Louis, Sardanapale était couché. Stamboul avait visité Versailles et s'y trouvait à l'aise." *

Une trop grande partie de la noblesse des provinces, laissant derrière elle avec ses vieilles mœurs le fléau de l'absentéisme, accourait imiter ou du moins admirer les mœurs nouvelles ; et un clergé de cour se joignait à elle pour donner non pas sans doute l'approbation impossible de la parole, mais l'approbation d'un coupable silence. Contre un pareil état de choses, la réaction ne pouvait être ni trop énergique ni trop indignée ; mais elle devait demeurer pacifique et légale ; elle devait réformer le pouvoir, et non point l'ébranler. Mais que dis-je ? La réforme partait du pouvoir lui-même, et cette initiative généreuse ayant son point d'appui dans l'immense majorité du pays, c'est ce que je nommerai le 1789 du roi honnête homme et de la vraie nation française. Malheureusement il y en avait un autre. 1793 n'est pas seul coupable, 1789 l'est déjà : il l'est surtout par ce mépris tout à la fois instinctif et systématique de l'autorité qui perce dans ses actes comme dans ses idées, qui se traduit tantôt par l'insurrection de la parole à la tribune, tantôt par l'insurrection de la force dans la rue, et qui dès le

* *Conférences de Notre-Dame de Paris*, par le R. P. Lacordaire, XXXe conf. de la Chasteté.

principe ouvrait la voie à ceux qui, après avoir abaissé le trône du monarque devant l'assemblée nationale, dressèrent son échafaud en face de son palais.

Voici quatre-vingts ans que dure la révolution française, devenue aujourd'hui la révolution européenne. Elle a fait assez de ruines, ce me semble, et il serait temps d'édifier. Arrêtez donc l'instabilité honteuse et redoutable de nos institutions, et pour cela replacez dans les idées et dans les mœurs le dogme chrétien du pouvoir inviolable et sacré.

II. — La souveraineté est limitée dans son exercice. — Si le pouvoir est nécessairement inviolable dans son principe, qui est divin, il est essentiellement limité dans son exercice, qui est humain. Toute puissance exercée par des hommes a ses limites, et celles de la puissance civile se trouvent dans *la modalité des droits* qu'elle a pour mission de régler et de défendre, au sens où on l'a expliqué déjà. La souveraineté politique, pas plus celle du peuple que celle du prince, ne s'étend donc aux droits eux-mêmes, et ne peut légitimement y toucher : droits de l'individu ; droits de la famille, cette société primitive ; droit de l'Eglise, cette société supérieure ; droits des associations libres. " Tout homme, a dit le R. P. Hyacinthe, a de droit naturel le pouvoir de s'associer avec ses semblables, pourvu que ce soit au clair soleil de la publicité et dans un but qui n'ait rien de contraire à la morale ou à la paix publique. La loi civile n'a qu'une chose à faire ici : ce n'est pas de donner ce droit, c'est de le reconnaître."

Quand la puissance civile dépasse ces limites par ignorance ou par passion, elle commet un abus. Il faut l'avertir, et au besoin lui résister. Il ne s'agit évidemment pas de l'insurrection, qui n'est jamais le plus saint des devoirs ; mais de la résistance morale, résistance respectueuse envers le pouvoir, énergique envers les abus, la seule permise et la seule efficace.

Les livres sacrés nous offrent les plus beaux exemples de cette protestation légitime de la conscience contre l'arbitraire et la tyrannie.

Nous lisons l'Evangile, et nous avons raison ; mais nous ne lisons pas assez l'Ancien Testament, l'histoire de ce peuple d'Israël dont Moïse a dit, dans une parole pleine de mystère, qu'il est la mesure et le type d'après lesquels les autres nations ont été formées. *Constituit terminos populorum juxta numerum filiorum Israel.**

Pour moi, en étudiant ces annales incomparables, du livre des Juges à celui des Machabées, j'ai été souvent frappé d'un détail plein de charme, riche en poésie domestique et riche en enseignements sociaux :

* Deutéronome, XXXII, 8.

c'est que la possession paisible du foyer est donnée comme le signe du royaume de Dieu sur la terre. "En ces jours-là Israël habitait sans crainte, et chacun s'asseyait sous sa vigne et sous son figuier." La vigne et le figuier, c'est-à-dire le foyer complet, avec ses dépendances extérieures qui en font l'aisance et la gaieté, avec cette extension si désirable, j'allais dire si nécessaire, au sein de la nature !

Or, en Israël comme ailleurs, l'autorité publique ne respecta pas toujours les droits de la vie privée. Le livre des Rois nous dit qu'au temps d'Achab un homme possédait une vigne, dans Jezrahel, auprès du palais du roi. Achab désirait cette vigne pour y faire un jardin ; lui-même alla trouver Naboth et lui dit : "Donne-moi ta vigne, et je t'en donnerai une autre meilleure, ou, si tu le préfères, je te la payerai en argent."

Et Naboth répondit : "Dieu me garde de te donner l'héritage de mes pères !" Pour cet homme simple et rempli de l'esprit des anciens jours, c'était une impiété d'abandonner le foyer de ses pères. Le roi d'Israël s'arrêta en frémissant devant cette protestation du droit de la famille ; et rentrant dans son palais, dit le texte sacré, il refusa de prendre son repos, et se jeta sur sa couche, le visage tourné du côté de la muraille. Alors sa femme, la reine Jézabel, entra et lui demanda le sujet de sa tristesse. Le roi lui raconta son offre généreuse, le refus de cet obscur ouvrier, et l'insurrection de cette propriété sans valeur contre les exigences de la splendeur des cours.

"Vraiment, répondit Jézabel avec une ironie superbe, vous avez une grande autorité et vous gouvernez bien le royaume d'Israël. Levez-vous et mangez ; c'est moi qui vous donnerai la vigne de Naboth de Jezrahel !" Elle écrivit ensuite au nom d'Achab, scella sa lettre de l'anneau royal, et manda aux anciens de la ville de faire une prompte et sérieuse justice d'un séditieux nommé Naboth, qui avait blasphémé contre Dieu et contre le roi. Et cette fois, comme tant d'autres fois, hélas ! les juges regardèrent par-dessous le bandeau sacré de la justice, ils virent autre chose que cette justice elle-même ; et citant Naboth devant le peuple, ils suscitèrent deux fils de Bélial qui rendirent témoignage contre l'innocent. L'innocent fut lapidé. Jézabel triomphante dit alors à Achab : "Venez prendre possession de la vigne de Naboth de Jezrahel, qui n'a pas voulu vous la céder à prix d'argent. Naboth ne vit plus, il est mort !"

Mais pendant que le roi s'avancait vers cette terre si convoitée, un homme l'attendait à l'entrée. Couvert de peaux de bêtes, les reins entourés d'une ceinture de cuir, il descendait des rochers du Carmel. Habitant de la solitude, il respectait la royauté, mais il bravait les rois quand les rois foulaient aux pieds la loi du Seigneur et le droit

de leurs sujets. C'était le prophète Elie. Regardant l'usurpateur en face, le prophète dit au roi : " Tu l'as tué, et maintenant tu viens le dépouiller. *Occidisti, insuper et possedisti.* Voleur et meurtrier, voici ce que dit le Seigneur : Ici même, à la place où les chiens ont léché le sang de Naboth, les chiens lécheront aussi le sang de la femme d'Achab ! "

Voilà la liberté ! C'est le cri de toute conscience honnête en face de la violation d'un droit. C'est la protestation de l'opinion publique contre les abus de la force et contre les abus plus redoutables de la légalité.

Le R. P. Hyacinthe a signalé, en terminant, l'erreur si commune aujourd'hui qui place les intérêts de la liberté dans des questions de formes politiques nécessairement secondaires et subordonnées aux circonstances des pays et des temps. Ce n'est pas la *forme* du pouvoir, ce sont ses *limites* qu'il importe de déterminer. Là est l'avenir pratique de la liberté dans le monde.

Le despotisme des républiques est aussi fréquent et plus redoutable que celui des monarchies, et rien n'égale les excès de la souveraineté nationale quand elle porte la main sur les droits. La maxime de Lycurgue, commune au reste à toute l'antiquité, était que " chaque citoyen est une propriété de la patrie, et que vis-à-vis d'elle il n'a plus aucun droit sur lui même. " C'est la même doctrine qui était formulée de nos jours par le révolutionnaire Ruault, dans ces termes concis et sauvages : " Tout appartient à l'Etat, corps et biens. "

S'opposer aux envahissements des lois positives au nom des lois non écrites de la nature humaine et de la justice éternelle, tel a toujours été le rôle glorieux de l'Eglise au sein des sociétés chrétiennes. Et je m'étonne, messieurs, — je le dirai parce que mon cœur est plein, — je m'étonne et je m'afflige quand j'entends dire que le Pape a prêché la sédition parce qu'il a réclamé contre la violation légale des droits de l'Eglise, qui sont aussi les droits naturels de la propriété ; de telles paroles voudraient être libérales, mais elles sont opposées à la liberté autant qu'au respect, et j'ai le devoir de protester contre elles !

Non, l'Eglise catholique, non, le Pontife romain ne font point acte de sédition quand ils disent à l'Etat : " Vous n'avez pas le droit de toucher au droit ! " Ils font acte, au contraire, du respect le plus loyal et le plus courageux à l'égard de l'Etat comme à l'égard de la liberté. Parler et agir ainsi, c'est grandir l'Etat ; car c'est le maintenir dans ses nobles frontières, qui sont la justice. C'est nous grandir tous ; car c'est nous affermir sur notre terrain légitime, qui est la liberté !

SOLDAT DU PAPE.

L'enfant s'indigne et pleure auprès des jeunes filles !
 Il a des yeux d'azur et des cheveux d'or fin.
 Svelte, pâle et charmant comme ses sœurs gentilles,
 Il vient d'avoir sept ans, le frère séraphin.

Quelle fière tristesse !—Il s'en allait à Rome
 O saint-père, il courait aider tes défenseurs ;
 Et sa mère, oubliant qu'à sept ans on est homme,
 Consigne ton soldat au milieu de ses sœurs !

Sac au dos, sabre au poing, vers la ville éternelle
 Il s'élançait joyeux. Debout, de grand matin,
 Echappé sans tambour de l'aile maternelle,
 Il avait opéré son départ clandestin.

Front haut, sous le képi qui grandissait sa taille,
 Marchant au pas de charge, il brûlait le chemin.
 Plusieurs soldats, martyrs, manquaient à la bataille ;
 Il fallait remplacer Quélen et Guillemin.

Il fallait compléter le nombre des zouaves.
 Il serait l'un des leurs. Toujours au premier rang,
 Colonel, capitaine ou caporal des braves,
 Toujours il bondirait en tête du torrent.

Oui, saint-père ! il saurait mériter ta louange.
 Rien ne l'arrêterait dans son élan hardi.
 Lui, croisé, pour patron ayant Michel archevêque,
 Il irait des lieux saints chasser Garibaldi.

Il anéantirait les brigands dans leurs bouges.
 Ensuite, au Vatican, sauvé par son grand cœur,
 Rentrerait, rapportant force chemises rouges,
 Pour en faire un trophée au pontife vainqueur ! ..

Donc, ô pays romain, vers ta sainte frontière,
 Sans demander sa route, intrépide il courait.
 "Tout chemin mène à Rome," avait dit la portière,
 Qu'il avait, en partant, consultée en secret.

A Rome!—ô désespoir!—ô femme de la loge!
Tu jurais de te taire, et c'était trahison!
Saint-père, il n'ira pas mériter ton éloge.
Sa mère, loin de toi, le retient en prison.

..

Console-toi, captif!—Grandis encor sous l'aile,
Aiglon!—Grandis, guerrier, pour mieux combattre un jour..
Le pape ne meurt point, et Rome est éternelle;
Grandis, pour leur porter plus de force et d'amour.

Des suprêmes périls l'époque n'est pas close.
Qui sait ce que demain viendra nous apporter,
Et quel sang peut encor réclamer cette cause
Pour laquelle aujourd'hui tu t'en allais lutter?

Demain viendra bientôt. Bientôt sonnera l'heure
D'entrer dans cette lice où tu brûles d'aller.
Ne fais pas voir au monde un zouave qui pleure.
Bientôt tu partiras, pour vaincre... ou t'immoler.

Ne désespère point. La journée est prochaine
Où, sur ton dévouement, le soleil brillera,
Où celle qui t'arrête et près d'elle t'enchaîne,
Entendant sonner l'heure, au poste t'enverra.

Alors, pour assister ta virile entreprise,
Elle priera les saints, la Vierge et saint Michel...
Et, si le soldat meurt pour le pape et l'Eglise,
La mère pleurera... mais non comme Rachel.

Dès aujourd'hui, pourtant, combats... par tes prières,
Terrasse des orgueils, gagne des repentirs.
Ne pouvant prendre part aux luttes meurtrières,
Pour nos soldats, mon fils! invoque les martyrs.

La palme!... elle est splendide, et tu dois y prétendre.
Sans doute le triomphe, un jour, te sera dû;
Mais pour le conquérir il faut savoir attendre.
Les héros et les saints ont de même attendu.

Attends!—Mais lui qui brûle et qui n'écoute guère
Des discours excusant l'affront qu'il a subi,
Indigné, frémissant sous son harnais de guerre,
Regarde avec douleur son sabre en vain fourbi..

Et ses sœurs, vainement, tentent de le distraire,
Le corps est prisonnier ; la pensée est bien loin.
Leur babil et leurs jeux ne touchent pas le frère
Qui rêve les combats dont il n'est pas témoin.

Ces combats où les siens, ces preux (ces *mercenaires*,
Contre qui suffirait la crosse des fusils),
Font, sur l'envahisseur, éclater des tonnerres
Dont le sublime écho gronde dans tout pays.

Ces conflits où, luttant sans sommeil et sans trêve,
Toujours le petit nombre emporte le succès!...
—Et toujours s'assombrit son front triste, en son rêve...
Parmi les combattants manque un soldat français!

Oh! quand il connaîtra la glorieuse histoire,
Le pape triomphant et l'homme rouge enfui,
Saint-père! au *Te Deum* chanté pour ta victoire,
Il ira désolé... Rome a vaincu sans lui!

L'ABEILLE BUTINEUSE

DE L'ÉCHO.

— En 1830, deux jeunes bergers, surpris par un orage, se réfugièrent sous un rocher près du hameau de Lacombe, au-dessus de Verryer. Là, en grattant la terre pour occuper leurs loisirs, ils découvrirent une très-grande quantité de petites pièces de monnaie. Au premier abord, voyant du métal semblable à des chevrotines aplaties et recouvert d'une terre jaune, ils crurent que c'était du plomb de chasse et le portèrent à leur père, braconnier de profession. Celui-ci en mit une provision pour aller à la chasse ; mais bientôt, voyant que le frottement avait donné aux pièces l'aspect de l'argent, il porta son trésor à la ville, où un orfèvre l'acheta pour une valeur intrinsèque de plusieurs centaines de francs. La plupart

de ces pièces furent converties en lingots ; quelques-unes cependant échappèrent au creuset ; nous en avons 25 au musée d'Annecy.

Grâce à l'intermédiaire obligeant de M. Gabriel de Mortillet, ces monnaies ont été déterminées par M. de Saulcy, de l'Institut, le savant numismate dont le médaillier offre la plus riche collection connue de monnaies gauloises. Il est bon de noter que M. de Saulcy est devenu l'heureux propriétaire des collections du célèbre Tochon d'Annecy.

Voici ce que nous possédons :

Volkes Tectosage, VOL.....	1 pièce.
— anépigraphes.....	2 “
Allobroges montagnards, anépigraphes.....	1 “
Celtes-Eduens, KAL. EDOU (en caractères grecs) . .	1 “
Allobroges à l'hippocampe.....	16 “
Ligue contre Arioviste, COMAN.....	3 “

Il y a, en outre, une petite pièce grecque du même module ; mais elle est probablement étrangère à la trouvaille. Elle est trouée à une extrémité et porte de l'autre les traces d'un fermoir ; on voit qu'elle avait été montée en bijou.

Sept autres échantillons du même trésor avaient été présentés à la Société académique de Savoie (Mémoires, t. IV, p. 19). Six de ces pièces offraient une tête avec un casque surmonté d'une aigrette et, au revers, un cheval marin. Sur la septième on lisait, entre les jambes d'un cheval, les lettres VOL.

D'autres découvertes ont été faites sur le roc de Chère, montagne qui s'avance dans le lac d'Annecy. M. Éloi Serand les a consignées dans ses notes et a relevé dans un manuscrit de M. Despine quelques détails propres à faire connaître la nature de ces monnaies, dont la plupart ont été disséminées.

En 1786, un agriculteur, en travaillant sur le penchant du roc de Chère, brisa avec sa pioche un vase qui contenait un grand nombre de monnaies en argent. Des orfèvres en achetèrent pour une somme considérable. La plupart de ces pièces, en très-bon argent, portaient d'un côté une tête casquée ; sur l'autre face, il y avait tantôt un cheval, tantôt un cheval marin, ou un cavalier armé d'une pique, ou enfin “une bête du genre *pecus* : un bœuf, un mouton, etc.” Sur quelques-unes on lisait au revers VOL ; sur d'autres, CON. Une pièce portait au droit une tête avec la légende COOV, et au revers la légende COOMA. Des médailles romaines étaient peut-être mélangées aux monnaies gauloises : M. Despine acheta un Antonin Pie qu'on lui dit avoir été découvert au même endroit.

On a trouvé aussi sur le roc de Chère des pièces en potin, nous en pos-

sédons huit au Musée. M. de Saulcy a eu également l'obligeance de les déterminer :

Leuks.....	2 pièces.
Carnutes	1 “
Sequanes	1 “
Bituriges.....	1 “
Turones, TVRONOS CANTORIX.....	1 “
Lingones (?).....	1 “
Senones.....	1 “

**** VOITURES A VAPEUR.**—C'est hier qu'é'ait attendu à Paris le train parti vendredi dernier de Nantes, et remorqué sur route ordinaire, ainsi que nous l'avons dit, par une locomotive de l'invention et de la fabrication de M. Lotz. Nous ne saurions dire encore s'il est arrivé !

La locomotive de M. Lotz, d'après les description que nous en avons lues, se compose d'une chaudière tubulaire ; elle porte un tender, une caisse à l'eau et la plate-forme de l'avant-train. La machine est montée sur la chaudière ; elle est double et à changement de marche.

Elle se dirige à l'aide de l'avant train, dont le mécanisme est **mû** par un seul homme ; toutes les évolutions s'accomplissent avec une promptitude et une régularité parfaites, elle peut tourner, enfin, dans des courbes d'un très petit rayon et suivre toutes les sinuosités de la route.

La machine, circulant sur une route en plaine ou du moins ne présentant pas de rampes au-dessus de 0,03 cent. par mètre, remorque une charge réelle (réduction faite du poids des wagons qu'elle entraîne) de 12,000 à 15,000 kilogrammes à une vitesse de 4 à 5 kilomètres à l'heure. Elle traîne en grande vitesse, c'est-à-dire à raison de 14 à 16 kilomètres à l'heure un poids net de 1,000 à 4,500 kilogrammes. Le maximum de la vitesse est limité à 20 kilomètres à l'heure.

Les wagons s'attèlent indistinctement les uns aux autres, de même qu'à la locomotive, au moyen d'un système de timon et de point d'attache qui leur permet de suivre toutes les évolutions de la machine, sans dévier sensiblement de la voie de cette dernière.

L'*Union de la Sarthe* annonce que la locomotive de M. Lotz a passé vendredi au Mans se rendant à Paris. Elle a traversé la ville avec toute la facilité d'une voiture ordinaire, malgré l'encombrement de piétons et de charrettes de toutes sortes que la foire aux oignons occasionnait dans les rues. Elle a été escortée tout le temps par une grande foule de curieux.